

**Université Paris 7**  
**Cinéma, communication et information**

**Ce que le « terrain » fait aux concepts :**

*Vers une théorie des composites*

**Habilitation à diriger des recherches**

présentée par

**Joëlle Le marec**

**SOUS LA DIRECTION DE M. LE PROFESSEUR BAUDOUIN JURDANT (UNIVERSITÉ PARIS 7)**

**Membres du jury : Suzanne de Cheveigné, Jean Davallon, Elisabeth Fichez, Yves  
Jeanneret, Baudouin Jurdant, Isabelle Stengers**

**Année universitaire 2001 - 2002**

<b>EMPIRISME ET RÉFLEXIVITÉ.....</b>	<b>5</b>
1.La part communicationnelle de l'activité scientifique.....	5
<b>1.LA PART COMMUNICATIONNELLE DE L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE.....</b>	<b>5</b>
2.Opérationnaliser la conscience réflexive.....	9
<b>2.OPÉRATIONNALISER LA CONSCIENCE RÉFLEXIVE.....</b>	<b>9</b>
3.Pour un empirisme assumé au plan théorique.....	12
<b>3.POUR UN EMPIRISME ASSUMÉ AU PLAN THÉORIQUE.....</b>	<b>12</b>
4.Entre procédures normées et savoirs implicites.....	28
<b>4.ENTRE PROCÉDURES NORMÉES ET SAVOIRS IMPLICITES.....</b>	<b>28</b>
1 Temps et lieux imaginaires de la pratique.....	30
1 Temps et lieux imaginaires de la pratique.....	30
1 <i>L'interprétation, temps et lieu du propre</i> .....	32
1 L'interprétation, temps et lieu du propre.....	32
2 <i>Le terrain, temps et lieu de l'autre</i> .....	39
2 Le terrain, temps et lieu de l'autre.....	39
2 La communication comme réflexion sur l'articulation entre procédures normées et sens commun	41
2 La communication comme réflexion sur l'articulation entre procédures normées et sens commun	41
3 Les modèles implicites de la communication dans le rapport au terrain.....	42
3 Les modèles implicites de la communication dans le rapport au terrain.....	42
3 <i>La hantise du biais</i> .....	42
3 La hantise du biais.....	42
4 <i>Le modèle de la communication comme schéma d'action</i> .....	44
4 Le modèle de la communication comme schéma d'action.....	44
4 La communication comme contexte de production de toute donnée.....	45
4 La communication comme contexte de production de toute donnée.....	45
5 La contradiction communicationnelle : les notions usées sont-elles jetables ?.....	48
5 La contradiction communicationnelle : les notions usées sont-elles jetables ?.....	48
5.Ce que le terrain fait aux concepts.....	52
<b>5.CE QUE LE TERRAIN FAIT AUX CONCEPTS.....</b>	<b>52</b>
6 Le terrain comme conceptualisation du complexe.....	54
6 Le terrain comme conceptualisation du complexe.....	54
7 Vers une théorie des composites.....	56

7Vers une théorie des composites.....	56
6.Trois niveaux de mise en œuvre d'une pensée communicationnelle : l'enquête, la trajectoire, le collectif.....	58
<b>6.TROIS NIVEAUX DE MISE EN ŒUVRE D'UNE PENSÉE COMMUNICATIONNELLE : L'ENQUÊTE, LA TRAJECTOIRE, LE COLLECTIF.....</b>	<b>58</b>
<b>LE NIVEAU DE LA RECHERCHE INDIVIDUELLE : LA PRATIQUE D'ENQUÊTE.....</b>	<b>60</b>
7.De l'enquête au retour sur enquête.....	62
<b>7.DE L'ENQUÊTE AU RETOUR SUR ENQUÊTE.....</b>	<b>62</b>
8Comment les entretiens ont changé l'enquête.....	66
8Comment les entretiens ont changé l'enquête.....	66
9La vulgate des représentations sociales.....	73
9La vulgate des représentations sociales.....	73
10Retour sur Moscovici : la dimension communicationnelle des représentations.....	76
10Retour sur Moscovici : la dimension communicationnelle des représentations.....	76
Le public : entre concept et catégorie empirique.....	82
<b>LE PUBLIC : ENTRE CONCEPT ET CATÉGORIE EMPIRIQUE.....</b>	<b>82</b>
Peut-on enseigner la méthode ?.....	87
<b>PEUT-ON ENSEIGNER LA MÉTHODE ?.....</b>	<b>87</b>
<b>LE NIVEAU DE LA TRAJECTOIRE DE RECHERCHE.....</b>	<b>89</b>
La trajectoire : qu'y a t-il entre les opérations de recherche successives ?.....	90
<b>LA TRAJECTOIRE : QU'Y A T-IL ENTRE LES OPÉRATIONS DE RECHERCHE SUCCESSIVES ?.....</b>	<b>90</b>
Quelques trajectoires dans la littérature de recherche .....	92
<b>QUELQUES TRAJECTOIRES DANS LA LITTÉRATURE DE RECHERCHE .....</b>	<b>92</b>
Devereux et la nouvelle épistémologie des sciences du comportement.....	92
Devereux et la nouvelle épistémologie des sciences du comportement.....	92
De Certeau : stratégie et tactique dans la méthode.....	95
De Certeau : stratégie et tactique dans la méthode.....	95
Treize ans de recherche sur les usages.....	97
<b>TREIZE ANS DE RECHERCHE SUR LES USAGES.....</b>	<b>97</b>
Les usages et le changement social .....	98

**LES USAGES ET LE CHANGEMENT SOCIAL .....98**

Une notion-clé et les productions auxquelles elle donne lieu.....	100
Une notion-clé et les productions auxquelles elle donne lieu.....	100
Les études et recherches empiriques.....	103
Les études et recherches empiriques.....	103
Les cadrages synthétiques : le roman familial des usages.....	107
Les cadrages synthétiques : le roman familial des usages.....	107
L'analyse critique de la notion et des recherches.....	114
L'analyse critique de la notion et des recherches.....	114
<i>5 Une notion très attaquée.....</i>	<i>114</i>
5Une notion très attaquée.....	114
<i>Des intérêts de connaissance différents.....</i>	<i>117</i>
Des intérêts de connaissance différents.....	117
Un moment-clé : la relecture des études.....	122

**UN MOMENT-CLÉ : LA RELECTURE DES ÉTUDES.....122**

Des bornes muséographiques aux cédéroms de musées : émergence des dimensions contextuelles de l'usage.....	122
Des bornes muséographiques aux cédéroms de musées : émergence des dimensions contextuelles de l'usage.....	122
<i>Le rapport au jeu d'un contexte à l'autre.....</i>	<i>124</i>
Le rapport au jeu d'un contexte à l'autre.....	124
<i>Le discours sur l'interactivité d'un contexte à l'autre.....</i>	<i>126</i>
Le discours sur l'interactivité d'un contexte à l'autre.....	126
<i>Variations locales sur l'usage.....</i>	<i>128</i>
Variations locales sur l'usage.....	128
Le contexte : donné ou à construire ?.....	134
Le contexte : donné ou à construire ?.....	134
L'utilisateur comme producteur d'un discours sur l'usage.....	139
L'utilisateur comme producteur d'un discours sur l'usage.....	139
Le projet : articulation entre temporalités des actes et des discours.....	142
Le projet : articulation entre temporalités des actes et des discours.....	142
Sur le fil du rasoir : entre désir de savoir et demande sociale.....	148

**SUR LE FIL DU RASOIR : ENTRE DÉSIR DE SAVOIR ET DEMANDE SOCIALE..... 148**

Observation des premiers sites publics d'accès aux réseaux : militantisme et besoin d'études d'usages.....	150
--	-----

Observation des premiers sites publics d'accès aux réseaux : militantisme et besoin d'études d'usages.....	150
Internet à l'université.....	157
Internet à l'université.....	157
Toutes choses restant différentes par ailleurs.....	163
<b>TOUTES CHOSES RESTANT DIFFÉRENTES PAR AILLEURS.....</b>	<b>163</b>
<b>LE NIVEAU DU PROGRAMME DE RECHERCHE EN COLLECTIF.....</b>	<b>165</b>
Conditions institutionnelles de la pratique.....	165
<b>CONDITIONS INSTITUTIONNELLES DE LA PRATIQUE.....</b>	<b>165</b>
La recherche institutionnelle.....	167
La recherche institutionnelle.....	167
Dialogue interdisciplinaire.....	176
Dialogue interdisciplinaire.....	176
<i>Nouvelles technologies et écrits d'écrans : entre gens du texte et gens des usages</i> .....	177
Nouvelles technologies et écrits d'écrans : entre gens du texte et gens des usages .....	177
<i>Hommes et primates : entre gens de la nature et gens de la société.....</i>	181
Hommes et primates : entre gens de la nature et gens de la société.....	181
La mise en œuvre empirique de l'interdisciplinarité : de l'usage aux composites...	183
<b>LA MISE EN ŒUVRE EMPIRIQUE DE L'INTERDISCIPLINARITÉ : DE L'USAGE AUX COMPOSITES.....</b>	<b>183</b>
Conclusion.....	186
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>186</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>189</b>

## EMPIRISME ET RÉFLEXIVITÉ

### 1. La part communicationnelle de l'activité scientifique

Du sexe<sup>1</sup>, la pratique scientifique a retenu les rapports de valeur ambivalents entre ce qui est caché et ce qui est montré. La part d'implicite, une fois découverte et montrée, revêt le caractère attractif et scandaleux de ce qui n'aurait normalement jamais du être montré et qui est donc la vérité des choses. Les sociologues des sciences ont regardé dans les trous de serrure des laboratoires et y ont vu ce que les chercheurs cachaient aux autres. Nous voudrions ici déplacer un peu la frontière entre ce qui se montre et ce qui se cache, non pas pour dévoiler quelque chose, mais pour rendre discutabile et explicite une part des opérations assumées implicitement dans la pratique de recherche.

L'objectif de ce texte rédigé à l'appui de la demande d'habilitation à diriger des recherches, est de présenter la communication comme élément de la pratique scientifique qui nécessite qu'on lui consacre des efforts et de la réflexion. Tout mon parcours de recherche, conscient ou conscientisé après coup, a consisté jusqu'ici à chercher comment penser la communication au sein de ma pratique de recherche.

En sciences de la communication, discipline à laquelle je suis rattachée, les pratiques de communication sont à la fois le dedans et le dehors de la pratique scientifique. Elles en sont le dedans à double titre : elles sont constituées en objet et constituent des techniques permettant d'étudier ces objets. Elles en sont le dehors car elles remplissent le quotidien de la circulation des savoirs communs sans aucun besoin ni souci de la référence à la scientificité : la communication est tout à la fois l'objet, la méthode, et l'extérieur de la méthode, le monde de sens commun contre lequel elle se pose.

Or, pour prétendre participer à l'élaboration d'un savoir scientifique, il faut bien tenter de discipliner, de discriminer les communications selon qu'elles sont des objets et des techniques existant dans la sphère scientifique, ou des pratiques vécues en continu par chacun de nous dans des contextes indifférents à l'existence de cette sphère scientifique - même si par ailleurs, on ne « croit » pas en cette possibilité d'installer la coupure épistémologique dans les communications. Mais les lieux et les formes de la pratique scientifique en sciences humaines et sociales aident très peu à créer d'emblée l'illusion nécessaire à la possibilité de cette

<sup>1</sup> Voilà qui me permet de rendre un hommage admiratif et amical à l'article audacieux à plus d'un titre, de Jurdant (B.). 1969. « Vulgarisation scientifique et idéologie », *Communications*, n°14, p. 151 à 160.

discrimination entre dedans et dehors, et entre méthodes et objets. Dans cette mesure, soit on assume le caractère volontariste et arbitraire de cet effort de discrimination, qui risque du coup de devenir trop voyant et pesant pour se faire oublier, soit on le laisse dans la part implicite des pratiques de recherche, sachant que les choses fonctionnent quand même, que la situation n'empêche pas de produire de la connaissance, que nous sommes vaguement d'accord collectivement pour ne pas poser des problèmes que nous ne saurions guère résoudre. Nous avons toujours des marges de manœuvre pour choisir ce que nous laissons à l'extérieur du périmètre des procédures normées dans notre pratique scientifique, parmi toutes les opérations que nous effectuons et dont une bonne partie relève bien évidemment des conduites et des savoirs « ordinaires » ou tout au moins des conduites et des savoirs qui n'ont pas besoin d'être qualifiés de scientifiques.

Les sociologues des sciences, qui regardent ce que font les scientifiques quand ils cherchent, n'ont pas de mal à découvrir – évidemment – quantités d'opérations qui restent implicites, et à en déduire que les pratiques scientifiques cachent une partie de ce qu'elles sont, ce qui invalide la prétention de la science à se penser toute seule, hors du social. Je pense que malgré les pôles d'attraction que constituent actuellement les points de vue dégagés par l'espace du débat entre l'épistémologie classique et la sociologie des sciences, les chercheurs peuvent revendiquer la possibilité de déplacer eux-mêmes pour leur propre intérêt le point aveugle entre les procédures normées et les conduites ordinaires, entre ce qui relève du scientifique et ce qui n'en relève pas. C'est mon ambition ici : déplacer autant que faire se peut le point aveugle entre des pratiques de communication habituellement laissées hors champ scientifique mais nécessaires à la pratique de recherche et les pratiques explicites normées dont on fait état publiquement pour rendre compte de ce que sa pratique a de scientifique, pour la faire reconnaître comme telle, et pour intéresser les personnes avec qui on partage la volonté de scientificité.

Cependant, on le verra, mon projet de faire entrer dans le champ de la méthode elle-même certaines pratiques de communication mobilisées par la recherche, ne consiste en aucun cas à instrumentaliser ces pratiques de communication pour les transformer en nouvelles techniques (d'enquête, de conduite de la recherche, d'interprétation). Il s'agit en revanche de rendre explicites et discutables collectivement certaines de ces pratiques de communication, dans la mesure où elles font partie de l'activité scientifique. Dans cette perspective, c'est la méthode qui intègre de la communication, et non les communications qui sont convertibles en techniques.

Ce qui m'occupe, c'est moins le fait qu'il y ait un « problème » dans l'articulation implicite entre le sens commun et les procédures normées, que le constat que cette articulation est déjà résolue dans la pratique sans qu'on prête attention à son mode de résolution, et qu'elle est ensuite occultée ou dénoncée.

Comment se fait-il que les situations de communication soient éprouvées dans la pratique scientifique elle-même à la fois comme un dedans et un dehors du savoir recherché et mis en forme sans que cela ne soit pose le moindre problème ?

Si je soumetts le problème ici et maintenant, c'est que j'ai espoir que l'effort engagé pour le résoudre au plan scientifique pourra amener plus de bénéfices que d'inconvénients. En effet, même si je l'ai en tête depuis longtemps, je ne l'aurais pas exposé si je n'avais pas entrevu les moyens empiriques pour tenter de le résoudre, même de manière extrêmement parcellaire. Je ne le poserai pas dans le registre du commentaire critique sur la pratique scientifique. Je veux le poser de l'intérieur de la pratique, au bénéfice de celle-ci.

Le laboratoire et le terrain n'y existent jamais de façon bien nette, et la dynamique continue des communications sociales crée de toutes façons le sentiment de continuité entre la pratique de la recherche au sens canonique - réfugiée dans des moments et des espaces extrêmement discontinus et fragmentés ou bien étalée partout du matin au soir du bureau à la maison - et les communications professionnelles et institutionnelles non spécifiques de la science. Le sens commun est absolument partout en communication, même dans les objets qui semblent enfin d'apparence autonome, confortablement isolés dans le paysage des phénomènes sociaux : par exemple les nouvelles technologies ou les médias. Mais d'une part il s'avère que ces objets sont justement pré-constitués comme tels par un savoir commun qu'il convient de dépasser, et d'autre part, que les objets que l'interrogation scientifique cherche à créer se retrouvent être des formations complexes et circulantes qui ne s'imposent guère au regard comme entités homogènes et discrètes une fois qu'elles ont été désignées. Elles ne font guère concurrence aux catégories du sens commun dans la mesure où des concepts tels que « média » au sens que lui donnent Véron ou Davallon ou « représentations sociales » au sens que lui donne Moscovici n'arrivent guère à tenir debout tous seuls en tant qu'objets existant « naturellement » sous le regard, et se substituant aux objets empiriques prédécoupés par d'autres acteurs engagés dans la productions de savoirs sociaux (les acteurs du marché par exemple). Ces concepts ne peuvent pas et ne doivent pas en principe gagner une autonomie d'objets discernables, stabilisés, manipulables hors de leur contexte d'élaboration. Si c'était le cas, ils passeraient dans le sens commun, et dans ce cas ils n'auraient plus de pertinence en



tant que savoirs propres au champ de la recherche, puisqu'ils seraient devenus à leur tour des objets sociaux à discuter. Les représentations sociales sont ainsi l'illustration même du processus dont elles rendent compte et pourraient devenir leur propre objet d'étude. On pourrait imaginer actuellement une recherche sur les représentations sociales de la notion de représentations sociales, pratiquement passée dans la vulgate des chercheurs en sciences humaines et sociales.

Ma démarche n'est pas isolée : l'attention sérieuse à la dimension communicationnelle de la pratique scientifique a été mise en lumière par Baudouin Jurdant il y a longtemps. En 1997, j'ai réalisé, grâce à Yves Jeanneret, l'ampleur des effets possibles d'une telle démarche communicationnelle, à partir de sa stupéfiante reprise du champ des études littéraires<sup>2</sup>. L'affaire Sokal a suscité la publication simultanée, par Baudouin Jurdant et Yves Jeanneret<sup>3</sup>, d'analyses qui permettaient de mesurer les possibilités théoriques et empiriques ouvertes par une prise en compte distanciée et compréhensive de la dynamique de l'affaire elle-même. Ils ont rendu *intéressant* d'un point de vue scientifique ce qui était devenu apparemment impensable de l'intérieur d'une pratique scientifique désormais prise à partie et écrasée dans un conflit de valeurs. Grâce à quoi la communication méritait la reconnaissance d'une position totalement inédite. La dimension épistémologique d'une pensée communicationnelle pour l'ensemble des sciences sociales et humaines n'est pratiquement pas revendiquée en communication, sans doute du fait du caractère encore bien jeune et peu légitime de la discipline. Tant mieux sans aucun doute, car les enjeux d'une telle revendication iraient contre l'intérêt même de ce au nom de quoi elle s'exprimerait. Pourtant, comment nier le fait que la communication m'a intéressée à partir du moment où j'ai éprouvé la manière dont des chercheurs avaient déplacé les questions posées par la circulation sociale des savoirs et rendu possible au plan empirique l'ambition de produire un savoir empirique nouveau sur cet objet, grâce à des outils conceptuels opératoires. La manière dont Jean Davallon et Bernard Schiele<sup>4</sup> ont travaillé le concept de média à partir d'une approche communicationnelle de l'exposition, puis plus récemment la reprise par Jean Davallon du concept de médiation, sont pour moi

---

<sup>2</sup> Jeanneret (Y.). 1996. *Hermès au carrefour. Éléments d'analyse littéraire de la culture triviale*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, UFR- STD, Université Paris 7 Denis Diderot.

<sup>3</sup> Jeanneret (Y.). 1998. *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris : PUF ; Jurdant (B.). (sous la direction de). 1998. *Impostures scientifiques : les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris : La Découverte-Alliage.

<sup>4</sup> Davallon (J.). 1999. *L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiation symbolique*. Paris : L'Harmattan ; Schiele (B.). 2001. *Le musée des sciences : montée du modèle communicationnel et recomposition du champ muséal*. Paris : L'Harmattan.

exemplaires de parcours scientifiques spécifiques de ce type d'approche et de ce qu'elles apportent bien au-delà de la communauté des sciences de l'information et de la communication. Chez Élisabeth Fichez j'ai retrouvé ce même travail patient de réinvestissement par des approches minutieuses mais très ambitieuses de concepts revendiqués par quantités d'instances sociales et pour cela même, devenus triviaux et suspects, concepts « impurs » qui pullulent dans le champ de la communication<sup>5</sup>. Ces chercheurs croient en une temporalité longue de la recherche, sans cela, ils ne prendraient pas le risque de manipuler des notions top concurrencées par leurs acceptions techniques ou idéologiques pour garantir la lisibilité de l'ambition théorique de qui s'y intéresse.

## **2. Opérationnaliser la conscience réflexive**

Mon effort consiste donc à expliciter ce qui peut relever de communications ordinaires dans la conscience réflexive individuelle du chercheur, pour le faire entrer concrètement dans le champ de la méthodologie, mais dans un cadre collectif, au bénéfice de communications explicites relevant de la pratique scientifique elle-même et dans une perspective empirique. Dans toute démarche empirique, les concepts n'existent que par leurs effets. En renversant la proposition, on peut considérer qu'il s'agit de regarder également l'effet des parti pris empiriques sur les concepts.

Les résultats, en terme d'effets de ce parti-pris sur la recherche, sont dans mon propre cas une redéfinition des notions qui regroupent et pré-conceptualisent des phénomènes liés à la circulation des savoirs et au fonctionnement des médias, sur lesquels portent mes enquêtes : le public, les usages, les représentations. L'ambition en terme de direction de recherche, au-delà de la rédaction de ce mémoire en vue de l'habilitation à diriger des recherches, est de créer les conditions d'une mise en œuvre réellement empirique d'un mode de conceptualisation très progressif de processus complexes, à partir de composites (objets/discours/contextes) sans se fonder sur leur pré-constitution comme objet dans le champ social. Ce mode de conceptualisation aurait quelque chose à voir avec la mise en oeuvre empirique du type d'objet proposé par Foucault avec les formations discursives<sup>6</sup>.

La réflexivité est difficile à définir autrement que comme une posture discursive, qui n'a pas vraiment à rendre compte du type d'opérations qu'elle rend possibles ou impossibles, et

---

<sup>5</sup> Fichez (E.). 1998. « Industrialisation contre médiation », in *L'industrialisation de la formation, état de la question* sous la direction de P. Moeglin. Paris : CNDP.

<sup>6</sup> Foucault (M.). 1969. *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.

du type d'exigence qu'elle implique. On peut trouver trace dans la littérature, de tentatives de déclinaison concrète de la réflexivité à différents niveaux du travail du chercheur, mais ces tentatives, pour intéressantes qu'elles soient, nous laissent désespérément sur notre faim : pour Schwartz<sup>7</sup>, il faut à l'empirisme raisonné « une « conscience », un capital de réflexions et d'exigences méthodologiques le contraignant à critiquer, à évaluer ses résultats ; mais il lui faut aussi , pour en obtenir d'autres, un modèle suffisamment souple, qui tolère une part de « bricolage », de contingence et d'incertitude » (p. 267). C'est donc dans la durée l'expérience du chercheur, son capital de réflexion et d'exigences, qui modifie la conscience, mais à une échelle toute individuelle, et sans retombées partageables. Sardan<sup>8</sup> évoque à l'échelle plus restreinte de l'entretien la « récursivité » : il s'agit « de s'appuyer sur ce qui a été dit pour produire de nouvelles questions (...). Cette capacité de « décryptage instantané » qui permet de repérer, parfois pendant le cours même d'un entretien, ce qui permettra d'illustrer telle ou telle conclusion, de réorganiser tel ensemble de faits, c'est cela même le cœur du savoir-faire ». Le processus est identique, mais contracté en miniature à l'échelle de l'instant (s'appuyer sur ce qui a été dit), l'expérience devenant ici une capacité de décryptage immédiat.

La mise en œuvre empirique de la réflexivité est essentiellement pensée selon un cycle dans lequel la trajectoire de recherche crée dans la durée un capital d'expérience, qui génère la capacité de réaction immédiate dans l'interaction proprement dite.

Pour ma part, je voudrais penser autrement le lien entre la trajectoire et le niveau de l'enquête ici et maintenant. Le retour sur enquête n'est pas venu nécessairement du capital d'expérience acquise dans la durée, mais d'une intégration des situations d'enquête à leur objet. Je ne vois pas forcément la trajectoire comme un moyen d'affûter la capacité de réaction en accroissant l'expertise : j'y rencontre de très nombreux événements qui participent des conditions de production scientifique mais qui n'ont pas à être explicités, en particulier les opportunités et les choix qui président à la succession des opérations de recherche. Ce sont ces articulations qui m'intéressent pour accroître les possibilités de mise en relation maîtrisée des différentes opérations de recherche. Enfin il est un autre niveau qui équivaut à la réflexivité en terme d'effets : le dialogue en collectif.

---

<sup>7</sup> Schwartz (O.).1993. *L'empirisme irréductible*. Post-face de Anderson (N.). 1923 . *Le hobo : sociologie du sans abri*, Paris : Nathan, p. 265-309.

<sup>8</sup> Voir Olivier de Sardan (J.-P). 1996. « La violence faite aux données » In : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n°3, p. 31-60.

Il y a en effet pour moi trois niveaux emboîtés auxquels peut être développée la mise en œuvre empirique de la réflexivité au moyen d'une approche communicationnelle. Le premier niveau est celui du projet de recherche individuel du type thèse, qui peut durer toute la vie : le chercheur est face à son terrain et construit son objet. Je reviendrai brièvement sur ma thèse, qui proposait cette première démarche de mise en œuvre d'une relecture de mes propres enquêtes dans une perspective non pas auto-analytique, mais empiriste, pour dégager le rapport entre mobilisation d'un sens commun du « public » dans les techniques d'enquête, à des fins de construction d'un savoir sur le « public » tel que conceptualisé en communication.

Le second niveau est celui de la synthèse d'un ensemble de recherche suscitées ou traversées par une problématique particulière. J'ai choisi une des trajectoires possibles : un ensemble d'études et recherches consacrées à l'usage. A ce niveau, l'articulation entre sens commun et méthode est saisie dans le procédé du « retour sur » grâce à la nature mixte de la notion, à la fois formation discursive vague, et quasi-concept, qui oblige à des repositionnements incessants, et à une dynamique très particulière du discours scientifique qui prend en charge sa propre contextualisation. Les effets en terme de construction de connaissances sont une orientation : le renoncement à une montée en généralité et la radicalisation de l'exigence de gagner en précision, au bénéfice d'un mode de conceptualisation progressif qui parie sur le long terme.

Le troisième niveau est celui de la construction d'un collectif interdisciplinaire. L'articulation réflexive entre sens commun et recherche est saisie par l'articulation entre dimension identitaire des appartenances disciplinaires et mise en œuvre de la rationalité dans l'échange collectif. Ce que le chercheur individuel fait par un retour sur lui-même très long et trop individuel, le collectif peut le faire dans la pratique partagée ici et maintenant.

Les effets en termes de construction de connaissances sont dans la conceptualisation différenciée, contextualisée et collective de processus sociaux de construction et de circulation des savoirs. De ce niveau relève la conduite partagée de deux recherches initiées et structurée par des dialogues<sup>9</sup> : une recherche sur les transformation des pratiques de lecture et

---

<sup>9</sup> Yves Jeanneret a joué un rôle majeur, au moment où nous sommes entrés en contact à l'université de Lille 3 en 1997, dans la création des conditions d'un dialogue en séminaire collectif. La passion de l'argumentation dans le registre « cognitif » de la rationalité scientifique a donné sa pleine mesure parce que dans le même temps, étaient reconnues et assumées les dimensions identitaires, culturelles, affectives, qui permettaient à cette argumentation d'être engagée en totale bonne foi et confiance entre des individus singuliers mais tous « croyants » vis-à-vis du pouvoir de l'argumentation et de la rationalité scientifique. Ce dialogue a abouti à la réponse à l'appel d'offres de la Bibliothèque Publique d'Information et de la Direction du Livre et de la Lecture,

d'écriture liées aux réseaux, et une recherche sur la comparaison du traitement de la science dans les expositions et à la télévision. Mais surtout, elle fonde le projet de création d'une équipe de recherche en communication à l'ENS-LSH, sur les phénomènes de circulation des savoirs<sup>10</sup>. C'est cette perspective qui constitue désormais un cadrage général des programmes de recherche et de formation à la recherche avec le suivi d'étudiants en DEA et en thèse.

Je revendique la dimension politique et institutionnelle d'une orientation empiriste et collective de la recherche. La construction actuelle d'une équipe de recherche en communication à l'ENS-LSH – qui approfondit à des années de distance ce que représentait pour moi la création de l'équipe Évaluation à la direction des Expositions de la Cité des Sciences et de l'Industrie en 1989 - est un moment et un lieu privilégié pour éprouver directement ce que sont des choix scientifiques, intégrant explicitement les dimensions institutionnelles, cognitives, sociales, culturelles de l'activité de recherche, dans une approche cohérente – et non pas intégrée – des phénomènes de circulation des savoirs. C'est cela que je souhaite développer, partager, mettre à l'épreuve, voir évoluer, transmettre.

### **3. Pour un empirisme assumé au plan théorique**

L'empirisme n'est pas pour moi le préalable nécessaire à une pensée théorique dont l'autonomisation serait la finalité dernière. Ce n'est pas non plus à l'inverse une approche « centrée sur les faits » qui relèverait d'un mode mineur alternatif et que l'on pourrait privilégier par principe ou par conviction.

Mais il est toujours difficile de vouloir résoudre toutes les contradictions à la fois. Dans le cas de mon projet, les problèmes étant essentiellement des contradictions, il faut bien arriver à les hiérarchiser sans prétendre les éviter toutes. Je suis donc très partagée quant au choix des effets malheureux et des malentendus que je choisis d'assumer : en l'occurrence, je choisis les contradictions liées aux effets du mode d'expression. Tout texte contribue à la mise en scène du Grand Partage entre la théorie et l'empirisme, entre le texte et le terrain. Mais il faut bien arriver à textualiser des pratiques sans revendiquer cette opération comme étant un progrès vers la dignité théorique d'un texte autonome par rapport à ces pratiques. Je tenterai de

---

pour une recherche sur les pratiques de lecture et d'écriture à l'heure des réseaux. C'est aussi grâce à ce même type de dialogue que nous avons bâti avec Igor Babou un projet qui est devenu un programme soutenu par la Direction de la Recherche dans le cadre de l'Action Concertée Incitative Jeunes Chercheurs 2000, pour une étude comparée de la diffusion des sciences dans les expositions et à la télévision.

<sup>10</sup> Voir le site web de l'équipe : <http://www.ens-lsh/labo/c2so/>

restituer comme je peux, mais forcément mal puisque j'en passerai par la nécessaire structuration propre au texte publié, le va et vient chuchotant incessant qui accompagne toute trajectoire de chercheur, chuchotement peuplé à la fois de situations de terrains remplies de dialogues interpersonnels (avec les enquêtés, les collaborateurs, les interlocuteurs de toutes sortes) et de textes animés de dialogues imaginaires avec les auteurs et les protagonistes des récits. Ces problèmes ne me semblent pas anodins et individuels. Ils ont à voir avec la nécessité où nous sommes, en sciences humaines et sociales, de chercher un mode d'intercompréhension difficile. Nous manquons des moyens discursifs qui prennent en compte le fait que notre appréhension des phénomènes complexes est toujours nécessairement contradictoire. Cette contradiction ne relève pas tant de la logique que de la formulation : elle habite le recours à la précision littérale pour désigner le flou des processus, la production de résultats qui se soutiennent de leur seule énonciation mais qui pour cela doivent conserver la trace des conditions de leur production en tant que savoirs scientifiques, la désignation de ce qui fait une spécificité mais qui amène en creux la production d'une représentation de l'Autre, le recours à des moyens discursifs pour désigner ce qui échappe à l'ordre du discours. Je crois que nous devons développer un type de débat moins axé sur les problèmes de définitions - de toutes façons toujours inutiles dès qu'elles sont décontextualisées - et plus attentif à l'argumentation proprement dite. C'est presque une question de bonne foi scientifique en sciences humaines : un grand nombre de critiques sont, il me semble, liées à la projection de prises de position chez l'interlocuteur, prises de position entendues comme réactions (imaginaires) par rapport à la sienne propre. Ces projections peuplent le discours d'autrui d'implicites qui ne sont pas forcément pertinents. Expliciter des communications qui relèvent de l'implicite de la recherche, c'est ainsi, je crois, chercher à recréer d'autres savoirs implicites communs.

Le problème de l'empirisme est double, il comporte un volet général, transversal à l'ensemble des sciences sociales, et un volet qui me semble spécifique des phénomènes tels qu'ils sont étudiés dans le champ des sciences de la communication à partir du style de questions qui y sont posées.

La formulation du volet général du problème pourrait être la suivante : quel type de savoir peut-on construire à partir de méthodes d'enquêtes lorsque l'on sait que celles-ci ne fournissent aucun accès à des réalités sociales brutes, mais uniquement à des phénomènes entièrement préinterprétés selon des catégories qui sont constitutives de l'objet même de la recherche - ces catégories pouvant être des interactions, des normes, des contraintes, des

initiatives, des usages. Quéré<sup>11</sup> a critiqué sévèrement l'incapacité des démarches empiriques en sciences de la communication à saisir la dimension symbolique de l'échange social, c'est-à-dire « *ce qui en lui échappe à la distinction du sujet et de l'objet et constitue l'essentiel, puisque le rapport social est intersubjectivité* » (Quéré, 1982, p. 17) et à se contenter de développer une vision technique des médiations de la communication.

Mais il situe volontiers cette question comme une déclinaison du vieil antagonisme entre l'empirisme et l'herméneutique qui traverse l'ensemble des sciences sociales. L'empirisme apparaît encore, désespérément, comme l'héritage positiviste d'une conception unifiée des sciences sur le modèle des sciences de la nature. Même si je ne me sens guère concernée, je pense que le traitement public d'une question oblige à prendre en charge les formulations par lesquelles elle se trouve enchâssée dans des systèmes de représentations et soudée à d'autres questions. Elle oblige même à cela si l'on ne se sent pas personnellement concerné, et peut-être surtout dans ce cas, puisqu'on peut toujours soupçonner dans son propre désintérêt pour certaines préoccupations ou certains modes de raisonnement, le piège de son propre aveuglement, l'entretien soigneux de sa propre méconnaissance grâce à quoi on peut avancer en occultant des choses essentielles<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Quéré (L.). 1982. *Des miroirs équivoques : aux origines de la communication modernes*. Paris : Aubier Montaigne, p. 17 ; Quéré (L.). 1999. *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique : essai d'épistémologie des sciences sociales*. Paris : L'Harmattan.

<sup>12</sup> Dans *Poétique*, le tome 2 de *Qu'est ce que le structuralisme ?* (1968, Paris, éditions du Seuil), Tzvetan Todorov avertit qu'il ne se préoccupera pas de tout ce qui se dit du structuralisme et dont il dit ne rien savoir. Il veut ignorer « *l'in vraisemblable brouet qui fait chaque jour plus l'objet des conversations autour des tables familiales. Les succès (fussent-ils encore bien partiels !) d'une science entraînent sa négociation en idées générales dont elle ne sait que faire* » (p. 10). Il me semble qu'une des caractéristiques des sciences de la communication est qu'elles ne peuvent en aucun cas ignorer ce qui se dit de ce qu'elles fabriquent (sur les usages par exemple) pour deux raisons. En premier lieu elles n'ont guère de territoire conceptuel entièrement propre doté de dénominations propres comme « structuralisme » qui pourraient servir de traceur pour trier ce qui est venu après coup en usages dérivés. En second lieu, cette caractéristique participe du mode de problématisation qu'elles développent : la réflexion sur la circulation des savoirs dans les communications sociales ne peut que s'expérimenter elle-même comme possibilité scientifique. Il n'est pas pensable de qualifier « d'in vraisemblable brouet nourrissant les conversations familiales » une diversité de choses dites par une diversité d'agents sociaux dans une diversité de contextes sociaux non scientifiques. Ou plutôt, on ne peut pas utiliser certains procédés rhétoriques quand on s'intéresse à la circulation des savoirs sociaux sans présumer de ce qui est légitime ou non. On reviendra sur cette condition à propos des recherches sur les usages.

C'est pourquoi je mentionne d'emblée cette perspective épistémologique critique dans laquelle a été traitée la question de l'empirisme en communication, pour immédiatement signaler que je ne me situerai pas dans cette perspective trop vaste pour moi, prise en compte très tardivement dans mon propre parcours.

La critique adressée à l'empirisme est fondée, sérieuse, mais je préfère la traiter en évitant de convoquer un modèle épistémologique fondé sur l'opposition entre d'une part une représentation associant empirisme, positivisme, technique, sciences de la nature et d'autre part une représentation associant herméneutique, dimensions symboliques, sciences de l'esprit. Cette opposition reprise à son compte par Quéré qui se situe dans une lignée historique balisée par les références à Dilthey et par une opposition entre Durkheim et Weber, a le gros inconvénient de mobiliser une conception historique devenue caricaturale des sciences de la nature. Lecourt commente l'usage que Dilthey, Simmel, puis Weber, font de la caricature positiviste de la mécanique newtonienne qui serait érigée en idéal par les « Autres » (les héritiers de Comte et Mill) en remarquant qu'ils commettent l'erreur de prendre cette conception de la science pour le reflet fidèle de la recherche en sciences de la nature.

L'opposition de Max Weber à Émile Durkheim s'inscrit sur cette même ligne. S'il considère que les sciences sociales doivent se préoccuper du sens des phénomènes qu'elles étudient, c'est-à-dire des comportements humains, il reproche à Durkheim non pas d'avoir admis sans critique une conception biaisée des sciences de la nature, mais d'avoir voulu étendre aux sciences de l'esprit le mode de connaissance propre à ces dernières, « traiter les faits sociaux comme des choses ». Bref il y a maldonne. Ce qui est mis en question c'est le fameux « modèle » des sciences de la nature sur lequel les uns veulent aligner les sciences sociales naissantes pour leur conférer de plein droit le titre de sciences, alors que les autres veulent s'en démarquer pour préserver la spécificité de leurs objets. Avec le recul historique dont nous disposons, ce modèle peut être tenu pour un grand fétiche positiviste, grâce auquel se trouve esquivée la question de la philosophie »<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> Lecourt (D.). 1997. *Déclarer la philosophie*. Paris : PUF, 1997, p. 116.



On pourrait avancer que ce qui est à mettre en cause, c'est non seulement le modèle des sciences de la nature mobilisé dans cette querelle, mais également le modèle de la construction des démarches scientifiques par filiations linéaires qui fixent historiquement, une fois pour toutes, les hiérarchies de valeurs et d'objectifs à partir des origines. Par le jeu de l'extension continue du cadre dans lequel sont discutés les problèmes actuels – il faudrait sans cesse en rechercher les fondements sans quoi on ne les comprendrait pas - on débouche dans une « histoire » qui est un modèle des déterminismes du raisonnement savant. Ce n'est pas l'histoire des raisonnements savants qui me gêne, évidemment, mais c'est l'injonction de se raccorder à l'histoire par des argumentations qui ne relèvent souvent ni de l'empirisme, ni de la logique.

Je n'ai pas les compétences pour débattre dans le champ de l'épistémologie, mais je revendique la nécessité de faire exister, et même de rendre nécessaire dans l'argumentation, des articulations entre la manière dont un chercheur pense sa pratique, ses références et la construction de sa démarche, et le discours épistémologique sur la pratique, les références, et la construction des démarches. C'est une position elle-même empiriste.

Les arguments avancés par Quéré en faveur d'une exigence spécifique aux sciences sociales et humaines sont fondamentaux dans le champ de la communication parce qu'ils me « parlent » directement : la recherche doit prendre en compte le fait qu'elle ne peut pas appréhender les phénomènes sociaux hors des médiations par lesquelles ils échappent à leur constitution en objet, et cela pose un problème de fond pour la démarche empirique basée sur la foi en l'existence d'une réalité environnant l'observateur, réalité descriptible et interprétable hors du contexte de sa saisie subjective. Les postulats qui sous-tendent la position empirique posent des problèmes encore plus aigus dans le cas des démarches constructivistes, qui prétendent saisir des processus et penser la complexité, en s'interdisant tout à la fois de se fonder sur des catégories empiriques de sens commun pour découper dans la « réalité » ambiante et y repérer les observables, et de qualifier les liens entre les phénomènes qui participent d'un processus donné (liens de causalité par exemple). L'intérêt pour les médiations<sup>14</sup> ou bien les recherches centrées sur les processus de circulation sociale des savoirs, se placent d'emblée dans ce genre de situation<sup>15</sup>. Mais traiter du problème bien réel de la relation entre empirisme et nature du savoir construit en reliant empirisme et

---

<sup>14</sup> Davallon (J.). 1999. *L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiation symbolique*. Paris : L'Harmattan ; Gellereau (M.). (sous la direction de). 2000. *Médiation des cultures : Actes des journées d'étude 26-27 mars 1999*. Lille : éditions du conseil scientifique de l'université Charles de Gaulle ; *Réseaux*, n°60, 1993

sciences de la nature est une opération qui ne me parle pas, parce que je ne pratique pas dans le champ des sciences de la nature. La référence à l'empirisme ne passe pas nécessairement par un rapport entre sciences humaines et sciences de la nature. Après tout, les biologistes ou les astronomes n'ont pas besoin de se positionner sans cesse par rapport aux sciences sociales et humaines pour penser leur démarche.

On peut parfaitement faire état d'une « tradition » empirique ayant sa propre histoire, et contre laquelle se construit le positivisme comtien, dans un schéma exactement inverse au précédent : Lenclud<sup>16</sup> fait remonter à la fin du XVIIIème siècle une orientation purement empirique de la démarche anthropologique, fascinée par la pluralité des états de société et de culture et par la diversité de l'Autre, à laquelle s'opposera fondamentalement l'orientation théorique, d'inspiration comtienne qui posera la séparation entre « nous » et « eux » comme base permettant d'ordonner la diversité de ces états dans une hiérarchie unifiée. Le XVIIIème siècle multiplie les descriptions, les classifications, les comparaisons partielles là où le XIXème cherche l'ordre organisateur commun aux sociétés humaines. La pensée empirique des Lumières vit sa propre occurrence comme étant une des manifestations de la pluralité des cultures, et non comme le moyen de penser les cultures du point de vue d'une rationalité scientifique externe à la culture. L'observation, la désignation, la description, la classification, la comparaison, la fixation d'une réalité complexe dans une représentation destinée à circuler, à être partagée et discutée indépendamment du contexte où elle a été saisie : toutes ces opérations découlent de la sidération du voyageur confronté à l'Autre.

L'empirisme participe de la volonté de relier émerveillement et cognition : ce qui est en jeu est la construction d'un rapport d'altérité qui conserve quelque chose de ce qui s'éprouve en tant que connaissance possible dans la sidération. Cet enjeu n'est pas mineur, il met en cause la représentation de l'empirisme comme démarche importée des sciences naturelles vers les sciences de l'esprit.

---

<sup>15</sup> La tâche est cependant simplifiée dans les premières phases, quand l'approche se construit en désignant ce qu'ont oublié de voir ou de penser des travaux antérieurs, et que les pistes tracées comptent pour résultats.

<sup>16</sup> Lenclud (G.). 1992. *Le Grand Partage ou la tentation ethnologique*, in : G. Althabe, D. Fabre, G. Lenclud (sous la direction de) *Vers une ethnologie du présent*. Paris : éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 9-38.

Le travail sur corpus ou en archives relève de la même logique empirique propre aux sciences humaines et sociales : la figure du terrain comme lieu de l'Autre en est pourtant absente, et avec elle, tout ce que cette métaphore du terrain amène de ressemblance avec la « nature » qu'étudient les sciences naturelles.

La possibilité de parler d'empirisme sans se situer dans le débat transversal aux sciences humaines structuré par l'opposition herméneutique/empirisme, elle-même enchâssée dans l'opposition sciences de la société/sciences de la nature semble cependant à première vue chose presque impossible en sciences de la communication, où les débats épistémologiques sont intenses. Le champ est en effet travaillé à parts égales par les deux courants. Mais aucun des deux n'a eu le dessus dans la construction d'une tradition par rapport à laquelle il faudrait se positionner. Précisément pour cette raison, il n'y a pas réellement de position à construire ou à défendre par rapport à une position adverse dominante ou une position montante menaçante, aucun courant n'y étant ni plus menacé ni plus en crise qu'un autre.

Bien sûr je défends l'empirisme, mais ce mémoire n'a pas pour objet la défense de l'empirisme en communication, car ce champ disciplinaire n'en a pas besoin.

Il a pour objet de réfléchir sur ce que la communication peut apporter à la réflexion sur l'empirisme. La relation entre la communication et l'empirisme se situe pour moi ailleurs que dans la place des démarches empiriques en sciences de la communication. Je cherche à développer un empirisme malgré (ou avec) la conscience critique qui interdit de croire en la possibilité de séparer des choses et des médiations par lesquelles ces choses se manifesteraient, et qui oblige ainsi à rester dans l'inconfort de catégories floues, émergeant localement des situations de recherche, le point fixe devenant soi-même, manifesté par une attitude réflexive distante des mutations générées par l'action. Mais cet empirisme prétend malgré tout préserver la nécessaire « insouciance » du dynamisme de l'action, sans lequel on ne ferait rien d'autre que de se regarder penser, alors que l'Autre, le pôle d'extériorité, existe bel et bien, évidemment.

La réflexivité est en effet nécessaire, mais elle est nécessairement paralysante. On voit difficilement comment, dans l'action elle-même, on pourrait conscientiser ce que l'on fait tout en maintenant la dynamique. Il est difficile de conduire une action en s'interrompant sans cesse pour regarder par-dessus sa propre épaule et évaluer tout à la fois vers quoi on va et ce qu'on écarte de son champ de vision ; pour voir en même temps ce que l'on voit, la manière dont on le voit et en inférer les manières dont on ne voit pas. Comment se fait-il dans ces

conditions qu'une bonne partie de la littérature anthropologique contemporaine semble faire le lien entre action et réflexivité sans difficulté particulière ? C'est que dans la mise en forme de leur relation, réflexivité et action n'obéissent pas à la même temporalité. La réflexion intervient après l'action, puis elle est réinvestie dans l'élaboration d'une autre action, en amont de celle-ci, une chose succédant à une autre à chaque nouveau cycle engendré par le précédent. Elle modifie donc peu à peu le rapport à la pratique. Mais elle lui reste nécessairement extérieure. On rend simultanées l'action et la réflexivité dans la mesure même où on les représente comme séparées dans la pratique.

Ce que l'on peut faire par contre, c'est poser l'action et la réflexivité dans un autre rapport que celui qui les relie et les sépare à la fois la plupart du temps. La réflexivité est en effet souvent posée comme étant du monde de la théorie, et l'action du monde de la pratique, dans un rapport où la réflexivité doit aider à hisser l'action vers « le haut », vers la pensée. Elle doit entourer l'action d'une camisole de pensée. Or, la réflexion sur la communication dans ma pratique m'a amenée à penser qu'il pouvait y avoir intérêt à faire descendre la réflexivité vers « le bas » et la tirer vers l'action.

L'envie de diriger mon effort dans cette direction est venue d'une interrogation tout d'abord implicite (qui ne constituait donc en rien un problème à régler *a priori*, ce qui a retardé sa formulation) : d'où vient qu'il y ait un décalage considérable entre d'une part la construction réflexive d'une représentation de l'enquête *a priori* et *a posteriori* comme ensemble de biais et nœuds de problèmes insolubles, et d'autre part l'expérience de l'enquête elle-même, très résistante à sa propre perception en termes de danger et de problème, vécue souvent au contraire dans l'action comme situation fondamentalement positive, riche, complexe certes, mais compréhensible, et surtout, comme situation intéressante au plan cognitif, permettant de modifier ses questionnements, ses hypothèses ? S'agit-il d'un piège tendu par le défaut de sens critique et l'excès de sens commun au moment de l'implication ? Faut-il alors accroître sans cesse la méfiance, armer toujours plus le sens critique ? Par expérience, j'ai envie d'approfondir une autre démarche, et d'utiliser cette contradiction au lieu de tenter de la résoudre par la méfiance croissante vis-à-vis du terrain et l'inflation de l'appareillage critique. Mais je ne me placerai pas non plus par réaction dans la posture inversée, celle de l'enthousiaste cultivant un rapport enchanté à son terrain, en parlant comme le voyageur de retour d'une terre exotique, là où les acteurs sont toujours bons et l'activité

sociale toujours passionnante<sup>17</sup>. Cet enthousiasme transpose sur la scène sociale, voire met en scène, le rapport enthousiasme/cognition déjà évoqué plus haut. J'ai pu cultiver cette attitude, elle m'a intéressée et même, elle m'est apparue juste et nécessaire parfois pour conjurer le cynisme vis-à-vis des études de public ou des recherches sur les usages, lorsque la justification sociale de l'enquête était moins problématique pour les informateurs que pour les commanditaires.

Je suis donc partie de l'approfondissement d'un vécu qui n'est pas directement celui de l'enquête, mais celui du décalage entre la nature des questions appelées par l'exigence de réflexivité, et la nature des questions, souvent informulées car n'ayant pas le même caractère de nécessité pour la communauté, soulevées par « l'expérience » du terrain. La réflexivité peut s'appuyer non plus sur la veille critique exercée depuis un point de vue externe aux situations d'enquête (point de vue critique, logique et analytique) exemplifié par des situations vécues, mais sur l'exploration du « vécu » interne aux situations d'enquête, à condition que ce soit d'un tout autre point de vue que celui de la psychanalyse.

C'est là qu'intervient l'ancrage dans la communication. Il permet de dépsychologiser le rapport à l'enquête, de le désindividualiser, sans pour autant le renvoyer à sa simple technicité. L'enquête est un dispositif qui organise des situations de communications. On peut considérer ces situations comme de simples conditions dans lesquelles s'obtiennent des « faits » - qui sont des interprétations recueillies auprès des « acteurs » après achèvement d'une action effectuée en situation d'enquête. On peut également les considérer comme des accomplissements, au sens ethnométhodologique, l'enquête étant une action qui engage au moins deux personnes, et par laquelle on conserve le rôle médiateur joué par l'interprétation dans l'organisation, endogène et interactive, de l'activité sociale en situation. Cette situation se réfère à d'autres situations qu'elle médiatise, dont elle active la réinterprétation orientée vers la production de significations, sans qu'il soit de la prérogative du chercheur de décider tout seul si cette signification ne concerne que lui, si elle est artificielle, dans la mesure où l'enquête est une situation culturellement et socialement construite. Elle met en jeu d'autres interprétations, qui sont liées dans la situation d'enquête par un rapport de nécessité causale

---

<sup>17</sup> La vision développée par Marc Augé en faveur d'une ethnologie du proche verse un peu, selon moi, dans ce rapport ultra positif au terrain. L'ethnologue cultive un peu complaisamment cette attitude dans une visée vulgarisatrice où le rapport enchanté au terrain devient un peu analogue à la mise en scène du rapport enchanté à la nature par l'astronome ou le biologiste s'adressant au public. Voir : Augé (M.). 1985. *La traversée du Luxembourg*. Paris : Hachette ; Augé (M.).1986. *Un ethnologue dans le métro*. Paris : Hachette ; Augé (M.). 1992. *Non-lieux*. Paris : Seuil.

« agi » par les acteurs que sont les enquêteurs et les informateurs. D'un point de vue communicationnel, l'enquête est à l'intérieur de l'activité sociale et elle interprète celle-ci pour les besoins de son propre accomplissement, auquel participent l'action et les interprétations tout à la fois de l'enquêteur et de l'enquêté. C'est pourquoi je pense que le parti-pris empirique n'est nullement réductible à ce que Quéré dénonce comme « l'empiricisme », héritier des illusions positivistes, amateur de faits bruts et de réalités sociales. Comme presque toujours en sciences humaines – et il s'agirait là d'une nouvelle question à explorer - l'argumentation n'a aucun mal à caricaturer des positions pour les critiquer, dans la mesure où toute position fixée et tout développement linéaire deviennent immédiatement leur propre caricature. Mais il faut bien fixer quelque chose pour exposer une dynamique : chacun sait à quel point l'opération de fixation de la référence est une nécessité purement méthodologique, mais espère que ses pairs admettront le caractère implicite de cette condition, pour s'épargner la récurrence infinie de la réflexivité dans l'action d'écriture elle-même.

Je pense notamment que les chercheurs, et notamment les « empiricistes » ne croient pas aux faits bruts et à la réalité sociale comme Quéré fait mine de croire qu'ils y croient. Latour a commenté longuement la croyance en la modernité comme croyance en la croyance chez les autres. Sperber avait fait se dissoudre la croyance en la croyance, avec la notion de représentation semi-propositionnelle<sup>18</sup> : dans nombre de cas, nous « croyons » non pas en des propositions, mais en des représentations conceptuelles dont le contenu n'est pas complètement établi. Sperber propose une comparaison :

Une adresse individuelle, qui a pour fonction d'identifier un domicile et une seule, doit être complète. Si, par exemple, il manque le numéro de la rue, le domicile est localisé sans être pour autant identifié. De même une représentation conceptuelle a pour fonction d'identifier une proposition et une seule. Mais une représentation conceptuelle peut être incomplète, c'est-à-dire comporter des éléments dont le contenu conceptuel n'est pas complètement connu du sujet, et donc, ne remplit pas tout à fait sa fonction. On dira qu'une représentation est propositionnelle lorsqu'elle suffit à identifier une proposition et une seule, et semi propositionnelle lorsqu'elle n'y suffit pas. ( p. 71).

L'argument permet de proposer une catégorie de croyances distinctes des croyances factuelles : « *une représentation semi-propositionnelle peut facilement constituer une croyance représentationnelle rationnelle* » (idem p. 75). Le savoir que nous produisons est largement semi-propositionnel, il appelle une croyance représentationnelle de la part de nos collègues, nous-mêmes n'exigeons jamais que le contenu des propositions auxquelles nous

---

<sup>18</sup> Sperber (D.). 1982. *Le savoir des anthropologues*. Paris : Hermann.

croyons soit propositionnel. Il nous suffit la plupart du temps que les théories auxquelles nous avons affaire soient semi propositionnelles. Sperber écrit d'ailleurs :

Les représentations semi-propositionnelles ne servent pas seulement d'étapes ou de positions de repli sur le chemin de la compréhension propositionnelle intégrale, et l'exploration de cet ensemble peut avoir plus de valeur qu'aucune de ces interprétations prises à part. Le locuteur ou l'auteur (un poète, un philosophe), peut ne pas avoir l'intention d'exprimer une proposition précise, mais ouvrir un champ d'interprétations possibles et inciter l'auditeur ou le lecteur à explorer ce champ. Les idées que cette exploration éveille au passage peuvent servir à la justifier (p. 73).

Pourquoi appliquerions-nous, dans la critique de la recherche, des critères que nous estimons désormais sans validité quand nous nous interdisons de juger de ce que font et disent les acteurs sociaux en termes de vérité et de fausseté dans la mesure où nous cherchons à raisonner en termes de significations ? Nous sommes aussi des acteurs sociaux. Pourquoi Quéré croit-il que le fait de croire en la vérité de l'accomplissement des actions soit préférable au fait de croire en des faits bruts et des réalités sociales ? C'est sans doute pour cette raison que l'ethnométhodologie le fascine tant. Je pense que la plupart des sociologues croient dans les faits de la même manière que les ethnométhodologues croient dans les actions. Il faut nommer quelque chose à un moment. Il suffira pourtant de dire « faits bruts » à la place de « faits » pour disqualifier cette chose à laquelle croient les empiricistes.

A la limite, c'est justement au nom d'une conception rationnelle de la croyance que l'on pourrait se poser la question de savoir pourquoi nous devrions absolument nous interdire de croire *a priori* en des « faits » et des « réalités sociales » sous prétexte que nous y croirions forcément comme à des représentations propositionnelles, exactement de la même manière que nous croyons que la terre est ronde et qu'il y a des arbres. Il ne s'agit même pas d'entretenir l'ambiguïté sur la nature des énoncés qui seraient produits en mobilisant cette notion de « faits ». En particulier, il ne s'agit pas de renier, le moment venu, que l'on cherchait à faire avancer un ensemble de savoirs d'un état semi-propositionnel vers des interprétations propositionnelles. Simplement, on ne voit pas pourquoi la mention de « faits » renverrait à l'énoncé des représentations propositionnelles d'emblée, et non pas à un horizon de la recherche. Il y a confusion la plupart du temps, dans les critiques, entre faits observés et faits construits. Les faits observés s'intègrent à des ensembles d'énoncés complexes et le seul fait qu'ils y soient présents ne signifie pas qu'ils qualifient entièrement ces énoncés comme étant d'emblée propositionnels. C'est ici que l'on peut faire un lien avec la réflexion de

Latour sur la croyance<sup>19</sup>. Il commente la volonté des modernes de distinguer entre faits et fétiches, pour croire à la croyance naïve chez autrui et au savoir sans croyance chez eux et de ce fait, à la séparation entre une forme de vie pratique qui ne fait pas cette distinction entre faits et fétiches et une forme de vie théorique qui la maintient. Il conteste l'existence d'une telle séparation dans la pensée et la pratique scientifique modernes et cite longuement Pasteur affirmant que le ferment lactique est réel « *parce qu'il a monté avec précautions, de ses mains, la scène où il – le ferment – se révèle tout seul* » (p. 36), ce qui n'est compréhensible ni dans la perspective des réalistes (comment peut-on ainsi donner du grain à moudre aux constructivistes en avouant que l'on a tiré les ficelles et tout fait soi-même ?) ni dans celles des constructivistes (comment l'acide lactique pourrait-il réellement exister tout seul puisque Pasteur a construit ses faits à partir de ses présupposés et de ses modes de faire), et nécessite d'admettre qu'il faut que les faits soient à la fois ce qui a été fabriqué et ce qui existe indépendamment. Latour situe dans la pratique souterraine du chercheur le soin de résoudre la contradiction continue imposée par deux cassures. La première cassure exige la séparation entre la réalité et le pôle des faits et des objets d'une part, la construction et le pôle des sujets d'autre part. La seconde cassure intervient entre une pratique souterraine dans laquelle il n'est pas besoin de faire le choix entre faits et fétiches mais sans qu'on puisse le dire clairement et un discours explicite dans lequel le choix entre faits et fétiches est obligatoire. « En bas », dans « le fond de son laboratoire », le chercheur exerce sa pratique. « En haut », en « pleine lumière », on ne parle plus que d'objets autonomes d'un côté, des sujets constructeurs de l'autre. Le travail incessant des médiations qui garantit l'efficace du faitiche (à la fois fait et fétiche) est crypté pour être rendu invisible à la théorie. Entre la pratique souterraine où se déploie l'efficacité des médiations multiples par lesquelles se combinent faits et fétiches, et le discours où se déploie la pureté de la théorie, la séparation est totale. Le schéma proposé par Latour propose un abandon de la toute puissance de la pensée critique, « *gigantesque pompe aspirante et refoulante* » créant l'extérieur et l'intérieur, vidant le « monde réel » de tous ses objets-fées pour les transformer en fantasmes, images, idées, surchargeant peu à peu l'intériorité des sujets et à l'inverse, alignant dans le monde réel des « faits » composant un tissu continu. La sociologie des médiations ne fait pas autre chose que de repeupler le monde extérieur de tous les êtres qui en ont été évacués pour n'y laisser que des « œuvres » ou des « faits ». Latour fait une remarque qui a des incidences pour l'articulation entre empirisme et théorie : toute action quelle qu'elle soit est toujours légèrement dépassée par elle-même. Le

---

<sup>19</sup> Latour (B.). 1996. *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*. Paris : Synthélabo, collection les Empêcheurs de penser en rond.



chercheur cherche les marionnettistes, et derrière ceux-ci, sans cesse, les agents qui organisent les faits sociaux (le texte, la langue, les paradigmes, les épistémés, les styles, l'habitus, la société). Au lieu d'une chaîne causale, il obtient « *une succession de légers dépassements* » (p.100). De même, le chercheur est sans cesse légèrement dépassé par ce qu'il fait, sans qu'il soit possible en fin de compte, de situer ce dépassement irréversible.

On peut mettre en relation de symétrie la conception que Quéré se fait de l'ethnométhodologie comme étant la seule prise empirique sur le caractère auto-interprétatif de tout accomplissement social, nécessairement intersubjectif, et la conception que Latour se fait de l'action comme étant sans cesse dépassée par elle-même, et nécessitant, pour être comprise, qu'on ne l'arrache pas au monde opaque de la pratique qui crée et croit en même temps, pour la reléguer dans le pôle des sujets. La différence est dans l'accent mis sur ce qui existe insuffisamment dans les approches structurées par la séparation entre intériorité et extériorité - les processus liées aux significations dans un cas, les médiations liées aux « faitiches » dans l'autre cas - et dans l'attitude argumentative, diamétralement opposée : excessivement critique envers les chercheurs chez Quéré, excessivement bienveillante envers les acteurs chez Latour.

La réflexion de Latour est passionnante, mais par rapport à mon projet, je ne le suivrai pas dans ses prolongements. J'avais envie qu'il raconte non seulement comment Pasteur avait à la fois découvert et fabriqué le ferment lactique, mais aussi comment dans son propre travail notamment dans le séminaire d'ethnopsychiatrie de Tobie Nathan, le monde avait concrètement pu être repeuplé de « faitiches » pour l'ensemble des participants. Mais Latour, un peu comme Favret-Saada évoquant sa cure<sup>20</sup>, ou Hennion évoquant son terrain dans un concert de rock<sup>21</sup>, nous fait essentiellement part de l'expérience d'un *saisissement*. Il enjambe immédiatement la situation qui apparaît dès lors indicible, pour appeler ses lecteurs à modifier radicalement leur dispositif de construction du savoir en sciences sociales, faire fi de la séparation entre extériorité et intériorité pour diriger le regard « *non seulement vers la lune, mais aussi vers les ferments d'acides lactiques, les divinités, les trous noirs, les gènes échevelés, les vierges en apparition, etc.* » (p. 78). La figure de la conversion escamote le processus par lequel lui-même construit quelque chose. Cette construction semble d'autant plus inutile à détailler que la difficulté de cette conversion devient une pure illusion : en effet nous sommes environnés d'alliés pour qui la séparation qui nous donnait tant de mal n'a pas

---

<sup>20</sup> Favret-Saada (J.). 1977. *Les mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le bocage*. Paris : Gallimard.

<sup>21</sup> Hennion (A.). 1993. *La passion musicale : une sociologie de la médiation*. Paris : Métailié.

de sens, pour qui faits et fétiches sont une seule et même choses continuellement. Ces alliés sont... « les zacteurszeuxmêmes »<sup>22</sup>. Si l'on suit Latour, comment se fait-il, depuis le temps que sociologues et anthropologues observent et interrogent les zacteurszeuxmêmes en s'efforçant sans cesse de se cacher pour les voir agir « naturellement », que ces sociologues n'aient rien vu de ce savoir que les « zacteurszeuxmêmes » détiennent ? Et comment se fait-il que nous n'ayons rien perçu ni rien entendu de notre propre pratique qui nous ait ébranlé dans la fabrication du savoir que nous en avons publié ? Serions-nous les seuls aveugles à nous prétendre voyants dans un monde de voyants que nous décrivons comme aveugles ? Latour le dit presque lorsqu'il arrive au constat amusé que le seul exemple de croyance naïve au premier degré que nous pourrions rencontrer serait celui des épistémologues. Mais il évite le chiasme en désignant malgré tout un point de fuite dans cette épistémologie : l'intention politique, qui fait maintenir la croyance en la croyance dans le champ scientifique. Il sauve ainsi l'épistémologie de sa désastreuse singularité, mais en réservant pour elle seule un argument critique qu'il ne mobilise plus pour aucune autre pratique, ayant même fait son *mea culpa* à cet égard. Ce serait la force des intérêts politiques qui maintiendrait en dépit de tous les contre-exemples, la croyance en la croyance, et il renvoie à Stengers pour qui voudrait en savoir plus sur la nature de ces intérêts politiques. Il y fait allusion dans une note de bas de page (p. 81) mais son propre texte entretient l'ambiguïté et la connivence avec ce sens commun : « *il existe de bonnes raisons de croire à la différence entre raison et politique* ». Or, il est mieux placé que quiconque pour savoir que Stengers analyse la raison politique dans les sciences dans un sens qui ne doit rien au sens commun d'intérêts stratégiques<sup>23</sup>. Le projet de Latour est passionnant, mais dans son empressement à proposer des « *ontologies à géométries variables* » qui obligerait à redéfinir aussi bien l'action que les acteurs et qui se déploieraient dans « *l'espace intersidéral comme les galaxies et les planètes, irréductibles l'une à l'autre* » (p. 78), il enjambe les conditions de la mise en œuvre empirique de ce qu'il décrit pourtant comme étant issu de son propre rapport au terrain, au séminaire de Tobie Nathan. Comme si en fin de compte, lui aussi était comme tous ceux qu'il critique, pressé de monter vers la clarté des pures théories, fussent-elles à géométrie variables, et de quitter le souterrain de sa propre pratique, dont il ne révèle par bribes que des effets mobilisés au bénéfice de sa réflexion générale. Il se contente de préconiser les attitudes qui figurent la

---

<sup>22</sup> Latour emploie lui-même ce néologisme étonnant : anticipe-t-il l'ironie du lecteur face à la mobilisation de la figure de l'acteur social (le toujours bon acteur social) ?

<sup>23</sup> Stengers I. 1993. *L'invention des sciences modernes*. Paris : La Découverte.

conversion radicale : il faudrait analyser avec ferveur le laboratoire de Pasteur, mais avec froideur et précision le cadomblé brésilien<sup>24</sup>.

Je reconnais bien le sentiment d'enthousiasme face au terrain et au type de connaissance qui y est pressenti et je reconnais la passion pour les « zacteurszeuxmêmes » qui fera sourire tous ceux, comme moi, qui ont effectivement sans cesse brandi les acteurs à l'appui de leur vision. Nous sommes nombreux à avoir éprouvé cette expérience très positive. Mais à savoir qu'il est difficile d'en faire quelque chose au plan théorique, et plus encore, d'en faire quelque chose au plan empirique : comme si la théorie revêtait les habits de l'empirisme et que l'empirisme revêtait les habits de la théorie, sans que leurs rapports changent réellement !

Selon moi, Latour met en forme d'une manière extrêmement intéressante ce dont je tente de faire quelque chose, à savoir ce qui est pour moi le point aveugle de l'empirisme : le lien nécessaire et paradoxal entre le sens commun et la mise en forme d'un savoir de type scientifique. Je ressens également dans ce point aveugle le siège d'une inversion entre deux rapports au savoir, au point de cassure désigné par Latour : « en bas », le fait de fabriquer des objets qui nous dépassent, qui sont à la fois faits et fétiches, n'est nullement gênant. Mais ce que l'on fait de ces objets « en haut », dans le discours théorique, c'est une vision du monde qui exclut la possibilité de faire exister ce grâce à quoi on l'a réellement construite. Ajoutons à cela que le discours met en forme à rebours et *a posteriori* les conditions de sa propre fabrication sous forme de méthodologie. Or le savoir que nous avons choisi d'essayer de construire en tant que professionnels doit être dicible et partageable, il doit passer par le discours, ou tout au moins, par un dispositif langagier qui l'autonomise par rapport au « vécu » de sa propre fabrication, même si l'on doit mettre en forme également dans le discours les conditions de cette fabrication. Ce n'est qu'ainsi qu'il est discutable. Or Latour ne parvient pas lui non plus à prendre les choses autrement qu'à rebours : il impute à des vices épistémologiques notre incapacité à résoudre la contradiction empirique, et il propose directement une sortie par le haut, par des « ontologies à géométries variables », pour approcher avant tout *ce que font les autres*. On pourrait imaginer un autre cheminement : il y a effectivement, comme il le dit, une contradiction réelle entre la nature des pratiques par lesquelles nous construisons un savoir sur les choses, et la mise en forme théorique de notre rapport au savoir. Ceci chez les « zacteurszeuxmêmes », mais aussi chez nous. Latour propose avant tout un changement dans notre rapport aux objets de recherche en désignant l'intérêt

---

<sup>24</sup> Pourtant, les travaux de Latour fourmillent de savoirs liés aux situations rencontrées et dont il tire parti comme personne.

que nous devons développer pour les « zacteurszeuxmêmes ». On pourrait aussi bien en tirer une orientation inverse : proposer avant tout un changement par rapport à notre propre pratique de recherche en désignant l'intérêt qu'on peut lui porter. C'est un peu cette orientation que prend Quéré en désignant l'ethnométhodologie - remarquons au passage que Quéré désigne ainsi le « comble » de ce qu'il critique en tant que tenant de l'approche herméneutique, à savoir une sorte d'hyper-empirisme méthodologique. A l'inverse, Latour, sociologue empiriste désigne de même une sorte d'hyper-théorisme, pour sortir du primat de la théorie. Comme si chacun désignait le lieu d'où devait se produire la nécessaire révolution dans l'autre « camp », celui de la pratique, ou celui de la théorie. Mais dans les deux cas, il subsiste le même rapport entre les deux : l'un bouge et l'autre reste fixe, hors champ pour le moment.

Une nouvelle contradiction émerge : est-il possible de proposer de bouger les deux points de vue en même temps, c'est à dire changer à la fois l'espace opaque de la pratique et le clair discours de la théorie de telle manière qu'il ne soit plus possible de les poser l'un en contrepoint de l'autre ? Je ne suis pas en mesure d'imaginer ce que « ça ferait », je me contenterai de dire que j'aimerais avoir les capacités de le penser, mais que, à défaut, je pars d'un point de vue plutôt empirique (comme le sociologue) mais que ce que je trouve intéressant à penser et surtout à éprouver pour réarticuler ce rapport pratique/théorie est *pourtant* la méthode même.

C'est pourquoi je propose de réfléchir à l'enquête en termes communicationnels : nous n'avons pas à forcément à disqualifier ou requalifier le type de savoir des acteurs, contre les savants et vice-versa, ce qui finalement revient à inverser la coupure savant/profane mais plutôt à entrer dans les situations elles-mêmes : il arrive que le chercheur dans l'enquête soit amené professionnellement à croire tout ce qui lui est dit au moment de l'interaction (il doit prendre au sérieux tout ce qui lui est dit sans exception), bien plus que ne le ferait n'importe quel acteur placé dans les mêmes conditions. Mais c'est pour mieux douter après coup lorsqu'il se retrouve face à ses données. Socialement, le chercheur a plus que quiconque la permission de croire sans être ridicule au moment de l'interaction et plus que quiconque la permission de douter sans préjudice pour son interlocuteur au moment de l'interprétation. Il a le droit de croire sans sourciller, lorsqu'il est face à l'interlocuteur, que la parole ou les regards tuent, que les dragons existent, que les tableaux de maîtres donnent accès à l'indicible, que les réseaux facilitent la communication. C'est son travail d'y croire, pour donner place à tous les phénomènes qu'il observe dans l'ordre des savoirs.

C'est aussi son droit et son devoir de mettre en doute les raisons pour lesquelles les choses adviennent comme il est dit qu'elles adviennent : il a donc le droit de douter tant qu'il veut du registre de pertinence que ses interlocuteurs lui proposent pour donner sens à ce qu'ils disent.

Tout cela est socialement possible au chercheur dans l'exercice de son métier : il bénéficie de marges de distorsion temporelle et spatiale inouïes dans la fixation du registre de pertinence des situations de communication dans lesquelles il est engagé. Il a donc le droit de faire ce qu'il veut de ce qui lui est dit, dans les limites des règles de construction d'un savoir scientifique contrôlées et validées par la communauté des pairs. Ces marges sont difficiles à borner et surtout, elles sont fondées sur un partage entre ce qui relève du scientifique et ce qui lui est externe, profondément remis en cause par la reconnaissance de la nature communicationnelle du savoir.

#### **4. Entre procédures normées et savoirs implicites**

Il n'est pas possible d'avancer dans l'explicitation raisonnée des articulations entre les procédures normées et les savoirs implicites, sans rapatrier une des figures du Grand Partage, figure un peu inopportune, mais trop présente pour être évitée : celle qui structure la représentation de la rupture entre mode de savoir scientifique et sens commun. A l'intérieur de ce Grand Partage, la mise en œuvre des savoirs et pratiques implicites relèverait du sens commun, à l'opposé de la mise en œuvre de procédures scientifiques explicites et normées. Les deux modes de savoirs co-existent dans la pratique, et il existe différentes représentations de leur articulation. Le déplacement de cette articulation me semble pouvoir ouvrir un rapport à l'empirisme non pas propre au champ de la communication, mais reliant directement empirisme et communication.

De même que la réflexion sur l'empirisme doit prendre en charge des énoncés publics sur l'empirisme – ce que j'ai tenté de dire plus haut à propos de Todorov – la réflexion sur l'articulation entre science et sens commun dans la méthode doit prendre en charge également les formulations existantes, très riches et nombreuses en anthropologie. Ces formulations concernent principalement le niveau de l'enquête individuelle (le chercheur face à son terrain). Je les avais donc déjà explorées à l'occasion de ma thèse, et je commenterai ici ces formulations à partir d'un point de vue un peu différent, moins centré sur le Grand Partage, et

plus sur les lieux et temps imaginaires de la pratique. Revenons malgré tout très vite à la caractérisation du sens commun<sup>25</sup>.

L'articulation entre les opérations ordinaires du sens commun, et les procédures normées est un point aveugle de l'activité scientifique. Elle est indispensable à sa mise en œuvre, mais elle échappe au discours sur la méthode, et donc à la mise en commun dans le champ scientifique lui-même. Schwartz (op.cit.) a bien exprimé le paradoxe de la démarche empirique : il est impossible de purifier la connaissance en sciences humaines de son implication sociale directe dans les savoirs contre lesquels elle se construit. Il est impossible de référer les connaissances en sciences humaines à un ordre de réalité, un mode d'existence, qui serait externe aux savoirs sociaux.

Le sens commun, tel que nous le l'évoquerons pour le moment, est en effet défini par défaut, comme étant non scientifique. Cette caractérisation, pour grossière qu'elle soit, manifeste pourtant la condensation de l'indéfini, du « par défaut », en une catégorie : celle du savoir qui ne se pense pas. Elle correspond à la part implicite des savoirs mobilisés pour faire face aux situations que nous rencontrons en permanence.

Cette catégorie du savoir « qui ne se pense pas » pose problème à des courants de recherche qui tentent de le saisir en termes de contenus et de processus « à travers » les communications. Par exemple, la psychologie sociale mobilise des mécanismes d'ancrage et d'objectivation proposés par Moscovici<sup>26</sup> comme modes de transformations de concepts issus de champs scientifiques en notions de sens commun. Mais le savoir de sens commun ne se réduit évidemment pas au recyclage de concepts scientifiques et les concepts d'objectivation et d'ancrage deviennent alors peu pertinents pour analyser d'autres phénomènes de savoirs.

Par contre le fait que du savoir implicite soit mobilisé ne pose pas tellement de problèmes lorsqu'on s'intéresse aux communications sociales proprement dites : il n'est plus nécessaire d'avoir caractérisé la nature du savoir, et donc, de définir un savoir de sens commun. La pragmatique, par exemple, catégorise des phénomènes de communication et non des processus cognitifs ou des contenus mentaux. Et la partie du travail de Moscovici qui fait relever les représentations sociales du fonctionnement des médias n'a pas besoin de mobiliser

---

<sup>25</sup> Voir ma thèse pour un commentaire beaucoup plus développé : Le Marec (J.). 1996. *Le visiteur en représentations : l'enjeu des études préalables en muséologie*. Thèse de doctorat, Université Jean Monnet de Saint-Étienne.

<sup>26</sup> Moscovici (S.). 1961. *La psychanalyse, son image et son public*, Paris : PUF, rééd. 1976.

une caractérisation des contenus en dehors des communications sociales où ils prennent forme.

Si le point aveugle est ressenti comme le mélange entre des choses contrôlées et des impuretés, on crée alors ce point aveugle en tant que « problème ». L'effort pour le régler ou le déplacer pourra être un effort technique de purification et de contrôle des procédures, ou bien un effort réflexif de commentaire critique dans l'écriture scientifique après coup. Dans certaines démarches alternatives, l'effort pour traiter le point aveugle sera tout au contraire dans la contestation d'un type de savoir propre aux sciences en rupture avec le sens commun, et la revendication du rôle du chercheur comme porte-parole et médiateur de savoirs socialement pertinents détenus par les acteurs sociaux<sup>27</sup>.

A la limite, de manière fort paradoxale, l'ethnométhodologue et le sociologue compréhensif peuvent revendiquer un statut de « vulgarisateurs » de savoirs sociaux ; à tout le moins, ils peuvent se donner le rôle de faire cheminer des savoirs hors de leur sphère habituelle, et surtout peut-être de les inscrire en tant que savoirs, pour les faire exister dans des cadres temporels et sociaux beaucoup plus larges.

Mais si l'on déplace le regard sur ce point aveugle en le considérant sous l'angle des communications, on peut gagner des marges de réflexion et d'action : les communications, contrairement aux savoirs, n'ont pas été réifiées en « choses » qui seraient catégorisables selon qu'elles répondent à des critères scientifiques ou non, ce pourquoi d'ailleurs, elles ne posent pas tellement de problèmes dans la pratique même de recherche alors même qu'elles posent des problèmes théoriques presque insurmontables. D'ailleurs, l'attitude qui consiste à se faire porte-parole du savoir socialement pertinent des acteurs, contre la figure du chercheur distant et non impliqué, revient selon moi à utiliser le fait que l'activité scientifique est communicationnelle « naturellement » sans que cela fasse problème, tout en maintenant le débat au niveau des contenus de savoirs construits et diffusés : on mobilise les marges de manœuvre de l'activité scientifique en les déplaçant dans le champ des communications institutionnelles et médiatiques.

Mais reprenons quelques formulations du point aveugle entre ce qui s'explique et ce qui ne se pense pas comme scientifique dans la pratique scientifique. Ces formulations interviennent massivement dans la structuration même des grands systèmes d'opposition en sciences humaines et sociales.

---

<sup>27</sup> Pierre Bourdieu occupe les deux positions depuis la publication en 1993 de « *La misère du monde* ».

## 1 Temps et lieux imaginaires de la pratique

L'articulation entre procédures normées et sens commun hante évidemment l'ensemble du processus de construction des connaissances en sciences sociales, en particulier deux catégories d'activités sensibles : le terrain et l'interprétation.

Ce qui crée selon moi le « terrain » comme catégorie du processus scientifique est précisément le fait qu'il s'agit de la phase où est isolée, contenue, et traitée d'une manière ou d'une autre l'implication au premier degré dans la construction et la circulation des savoirs sociaux ordinaires. Si la catégorie du « terrain » a une telle importance en sciences humaines et sociales, c'est parce qu'elle prend en charge, et condense dans un ensemble spatial et temporel circonscrit, les problèmes liés à cette irréductible continuité dans des savoirs contre lesquels elles se construisent. Même si les problèmes considérés débordent largement les enquêtes et se retrouvent dans tous les processus interprétatifs, y compris la textualisation, le terrain permet d'éviter la représentation d'une imprégnation générale, diffuse, de toutes les phases et toutes les opérations d'une recherche par le sens commun, un sens commun informe, envahissant, qui échapperait à toute maîtrise possible. Signalons à cet égard que si les questions liées à l'interprétation, puis les questions liées à la polyphonie textuelle<sup>28</sup>, suscitent sensiblement moins de passion que les questions liées au terrain, c'est peut-être parce que le texte renvoie malgré tout à des univers physiques contrôlés, des temporalités maîtrisées. Même si les processus d'interprétation et de production textuelles sont traversés de contingences historiques et sociales, ce sont irrésistiblement des dimensions plus cognitives que sociales du sens commun, plus rassurantes d'une certaine manière, qui sont associées aux opérations d'écriture : le chercheur maîtrisant son projet et les conditions dans lequel il se déploie, dans l'espace contrôlé de son cabinet de travail en quelque sorte. Le cabinet de travail et le terrain constituent peut-être en sciences humaines les deux espaces qui rendent possible la séparation imaginaire d'actions antinomiques, cognitives et sociales, même si dans les faits, aucun chercheur ne se risque à schématiser aussi grossièrement ses pratiques.

La catégorie du terrain permet de compenser l'impossible rupture épistémologique, par la création d'une autre rupture volontaire et organisée : celle qui sépare, dans la recherche, les opérations menées dans le « laboratoire » (le cabinet de travail dans le cas du chercheur en sciences humaines) des opérations menées dehors, dans le monde social. L'analyse que Stengers propose du cabinet du psychanalyste comme lieu garantissant la scientificité

---

<sup>28</sup> Voir : Souchier (E.). 1998. *Lire et écrire : éditer – des manuscrits aux écrans autour de l'œuvre de Raymond Queneau*. Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 7.



d'opérations réalisées en milieu où les paramètres sont contrôlés, pourrait être appliquée ici à la partition entre le terrain comme lieu de l'indépassable continuité entre scientificité et sens commun, et des lieux propres qui permettent de revendiquer « au moins là », une maîtrise interne de la scientificité<sup>29</sup>.

Il se trouve que les opérations menées dans les lieux internes à l'activité scientifique sont, en anthropologie, les lieux où se textualisent les savoirs construits par le chercheur. Il peut dès lors y avoir, comme chez Clifford<sup>30</sup>, une figure de symétrie entre d'une part le terrain et les communications sociales oralisées, qui font intervenir l'expérience, l'intuition, l'empathie, les démarches d'occasion, etc. et d'autre part le cabinet de travail et le traitement des matériaux collectés par le chercheur devenu autonome et maître chez lui. Cette position se traduit par les enjeux considérables, dans le champ des sciences humaines, de l'autorité auctoriale et éditoriale assumée en tant que scientifique<sup>31</sup>.

### ***1 L'interprétation, temps et lieu du propre***

L'interprétation a donné lieu à une littérature délibérément plus épistémologique que méthodologique, pour caricaturer le trait. Elle est la pierre angulaire de la revendication épistémologique des sciences humaines et sociales à ne plus faire dépendre leur destin de leur rapport aux sciences dures, dans la mesure où l'herméneutique leur permet de se référer directement à la philosophie, et de bénéficier ainsi de la dignité de la mère des disciplines. En effet, les courants qualitatifs, compréhensifs, constructivistes s'appuient moins sur la recherche des performances croissantes dans les techniques d'enquête, que sur l'approfondissement de leur capacité, d'une part à pré-interpréter la réalité au moyen de l'élaboration des questionnements ou de postures, d'autre part à réinterpréter le complexe questionnements/données.

Les contributions rassemblées dans numéro 3 de la revue *Enquête*, « *Interpréter, surinterpréter* » (1996) vont nous servir de fil conducteur pour examiner les figures de l'interprétation. Elles sont polarisées entre d'une part, une autonomisation presque totale de

<sup>29</sup> Stengers (I.). 1992. *La volonté de faire science : à propos de la psychanalyse*. Paris : Synthélabo, collection Les Empêcheurs de penser en rond.

<sup>30</sup> Voir : Clifford (J.). 1996. *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : énsb-a, trad. française.

<sup>31</sup> Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les textes scientifiques en sciences humaines soient à leur tour pris dans une contradiction aiguë : ils assument très lourdement la scientificité de la démarche, mais paradoxalement, c'est l'autorité auctoriale, ou à tout le moins éditoriale, qui joue à plein, alors même qu'idéalement, la validité d'une production scientifique n'est pas référée à l'autorité d'un auteur, mais aux faits dont elle se soutient.

l'interprétation par rapport à la pratique d'enquête, pour l'ancrer dans la logique et la philosophie du langage, et d'autre part, une réflexion tout au contraire fortement ancrée dans la méthodologie et les problèmes de biais. Lenclud dans son article, pose la figure de l'interprétation sortie de la pratique : il ne mobilise jamais son « métier » d'ethnologue pour traiter de l'interprétation et de la surinterprétation et se réfère fortement à Wittgenstein<sup>32</sup>. Olivier de Sardan et Lahire<sup>33</sup> se placent d'un tout autre point de vue, méthodologique, et traitent la question des biais, avec un fort ancrage de la réflexion méthodologique sur l'interprétation dans la pratique : chez les deux auteurs, la réflexion consiste à cheminer dans le flou de la pratique sans profiter de ce flou pour se débarrasser de la contrainte empirique des données. En effet, du point de vue épistémologique, l'interprétation est une sorte de voie royale pour les sciences humaines et sociales, mais son rapport nécessaire à l'empiricité est pensé en termes de contraintes : ce sont les biais de la surinterprétation et de la sous-interprétation qui tracent, par défaut, les frontières de la méthode.

De fait, quelle que soit l'approche choisie – « par le haut », dégagée du poids des données dans l'ordre du langage, ou « par le bas » par la contrainte empirique – est toujours désigné au cœur de l'interprétation quelque chose qui lui donne tantôt son caractère dangereusement flou et ses limites imprécises, lesquelles commandent le discours méthodologique sur les biais, tantôt son épaisseur vertigineuse où viennent s'empiler les discours sur les discours, avec en point de fuite l'interprétation à vide sans substrat empirique.

Ce quelque chose est le sens commun. Ce sens commun est « la psychologie ordinaire » chez Lenclud, les « préconceptions » chez Olivier de Sardan. Chez Lenclud le sens commun dans l'interprétation devient donc affaire de la part psychologique - tandis que le processus peut quant à lui être décrit logiquement et relève de la philosophie du langage. C'est dans son exploration de la part psychologique de l'interprétation que Lenclud localise le vertigineux effet de trou noir :

Si l'on ne peut interpréter une pensée qu'en envisageant les relations épistémiques (et conceptuelles) que cette pensée entretient avec d'autres pensées dont elle reçoit sa signification, où s'arrêter dans l'exploration de cet arrière-plan ? A supposer que l'on admette, à la limite, qu'une croyance, ou un désir, s'identifie avec la totalité de ses connexions, au nom de quel principe découper dans le réseau des connexions, sachant bien

---

<sup>32</sup> Voir Lenclud (G.).1996. «La mesure de l'excès » In : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n°3. p. 11 à 30.

<sup>33</sup> Voir Olivier de Sardan (J.-P). 1996. « La violence faite aux données » In : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n°3, p. 31-60 ; Lahire (B.). 1996. « Risquer l'interprétation » In : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n°3, p. 61-88.

que les croyances et les désirs menant « typiquement » à certaines conduites pourraient être dits trouver leur expression dans d'autres conduites pour peu que le chercheur procède à un découpage différent ? (p. 30).

Et Lenclud, fort logiquement, en appelle à la psychanalyse, qui est à la psychologie ce que l'épistémologie est à la méthodologie, pour penser ce que la logique et la philosophie du langage échouent à saisir hors de la contrainte empirique.

Est enjambée la dimension éventuellement communicationnelle du principe au nom duquel le chercheur pourrait opérer un découpage permettant de réduire l'extension infinie des connexions sous-jacentes à n'importe quelle expression ou état humain. Celui-ci oscille entre la dimension de la « typicité » sociologique et la singularité psychologique.

Lenclud, lorsqu'il évoque les objets que le chercheur veut décrire et interpréter, nomme les « *conduites, les institutions ou les œuvres* » du chercheur. On voit bien à travers les formulations privilégiées, que les processus sociaux concrets sont déjà court-circuités - même si dans ses propres travaux empiriques, Lenclud est le premier à tenter de les mettre en avant - et que donc, la communication, comme processus social, n'a pas directement de statut dans sa réflexion, ni comme objet, ni comme méthode. Pour ma part, j'ai peu à peu quitté les « choses » - non pas des conduites, des institutions, ou œuvres, mais plutôt des savoirs - pour les communications sociales, seuls phénomènes auxquels j'avais réellement accès et sur lesquels j'avais prise. Dans ce changement, les communications sociales me sont également apparues comme le moyen de leur propre saisie, c'est à dire, comme le moyen permettant de découper des ensembles, pertinents socialement au moment où ils adviennent.

Cette démarche ne peut évidemment pas permettre de comprendre ce qu'il y a « derrière » ou « sous » une conduite, mais elle nous permet de comprendre ce qui en est mis en forme lorsque des personnes sollicitées l'évoquent dans la situation particulière de l'enquête : de ce point de vue, ce n'est pas ce qu'il n'y a rien « derrière » ou « sous » une conduite qui nous importe, c'est, presque au contraire, ce qu'elle produit, d'autres conduites qu'elle génère (y compris les conduites communicationnelles) et ce qui en circule.

C'est en cela que les représentations sociales me sont apparues peu à peu, dans un processus de recherche qui a abouti à la thèse et qui s'est prolongé bien au-delà, comme des « choses sociales » dans lesquelles sont saisies dans leur indissociation radicale ce que l'analyse découpe en « œuvre » (le savoir) et en « conduite » (la communication). Les représentations sociales m'intéressent en tant que complexes dynamiques où ce qui circule n'est saisi que par la forme où cela circule (les savoirs en tant qu'ils s'expriment dans des

communications). Elles sont à la fois l'objet et la contrainte méthodologique qui permet de les constituer en objet.

Cependant, dans le milieu de la muséologie des sciences et des techniques des années 90, au moment où je fais mes enquêtes à la Cité des Sciences et de l'Industrie, c'est l'acception dominante en didactique qui prévaut : les représentations sociales sont des contenus mentaux circulant dans des communications sociales. Certes, le projet de la psychologie sociale y est présent dans la volonté d'articuler ce qui est habituellement du ressort de la sociologie (le niveau macro, celui du collectif) et ce qui est du ressort de la psychologie (le micro, et l'individuel). Cependant, cette articulation telle que posée dans l'analyse des représentations comme conceptions naïves par exemple, laisse intactes les répartitions analytiques habituelles, et donc les clivages qu'elle se propose de mettre en question : au niveau micro correspond l'analyse des contenus mentaux supposés autonomes, au niveau macro l'analyse des mécanismes par lesquels ils circulent et s'objectivent. On ne peut faire semblant *a posteriori*, par l'écriture, que soit indissociable ce qui a été saisi par la dissociation. C'est en revenant à la manière dont Moscovici a fait émerger cette notion de représentation sociale, et en poussant la notion dans sa propre logique contradictoire et contraignante, que j'ai cessé de considérer les représentations sociales comme des contenus mentaux objectivés dans des communications sociales, pour m'obliger à les comprendre de telle manière que les savoirs sociaux soient nécessairement synonyme de communications sociales.

Je l'ai dit plus haut, le sens commun est également au cœur du « problème » de l'interprétation, posé tout autrement par Olivier de Sardan, dans une réflexion méthodologique sur le rapport entre interprétation et empiricité. En effet, l'auteur précise qu'il n'y a :

Ni règles formelles ni procédures méthodologiques dont le respect permettrait d'interpréter en toute sécurité. La véridicité étant intégrée aux démarches argumentatives et interprétatives et en étant indissociable, elle ne peut être garantie à l'extérieur d'elles, et *a priori*, par l'établissement d'une sorte de périmètre de sécurité méthodologique extra interprétatif et extra argumentaire (p. 57).

Il trace les figures de la surinterprétation, qui permettent de penser l'interprétation comme étant un travail sur les données que l'on pousse aussi loin que celles-ci le permettent sans jamais les lâcher, ni leur « *faire violence* ». Dans son texte, le sens commun est évoqué lorsqu'il parle du « *sens commun savant* » (p. 32) qui permet de juger sur la base d'une épistémologie latente, à la fois pratique et normative, ce qui est de l'ordre de la surinterprétation. La surinterprétation relève donc pour lui, essentiellement de l'exercice de ce

sens commun savant, mais l'auteur se demande malgré tout si elle peut se prêter à « *des réflexions méthodologiques ou épistémologiques plus argumentées qui soient de quelque utilité dans l'exercice quotidien de nos disciplines* », notamment pour ouvrir un débat. Il fonde son article sur ce projet.

Je me reconnais dans cette formulation et dans ce projet : expliciter ce qui relève du sens commun pour le faire entrer dans ce qui est partageable et discutable collectivement. Comme je le développerai plus loin, ce que je me propose de rendre discutable et explicite dans l'épaisseur et la multiplicité de ces opérations du sens commun relève des opérations de communication, transversales au terrain et à l'interprétation, et qui n'en constituent évidemment qu'une infime partie.

On trouve une autre référence au sens commun chez Olivier de Sardan, moins positive, et qui opère une jonction classique entre la qualification péjorative du sens commun à la notion de préconceptions, élaborée par la didactique à partir de la notion de représentations sociales et de l'idée bachelardienne de la coupure épistémologique. Elle est définie dans cette acception comme désignant les savoirs spontanés ignorant leurs conditions de constitution et leur propre existence, qui sont déjà là au moment où démarre une opération d'apprentissage, et qui font obstacle à la rupture épistémologique nécessaire à cet apprentissage. Sardan mobilise cette notion de préconceptions pour nommer un des deux biais qui affectent l'interprétation des données « *la projection excessive de préconceptions d'un côté, la paresse méthodologique de l'autre* » (p. 40). Mais ici, les préconceptions savantes n'ont pas nécessairement l'allure des savoirs sauvages auxquelles elles sont associées en didactique - et en psychologie sociale. Elles fondent les questions qui constituent les pré-interprétations des chercheurs.

Paradigmes (durs ou mous), postures heuristiques, théories locales ou de moyenne portée, idéologies de tous ordres, fantaisies idiosyncrasiques : ces éléments incontournables du paysage de toute recherche ne sont pas avariés de préconceptions, plus ou moins productives, et il est souvent plus commode de les projeter sur la réalité sociale étudiée plutôt que de les mettre à l'épreuve de celle-ci (p. 41).

La figure proposée pour ces pré-conceptions est celle d'une inversion inconsciente du rapport de valeur entre « la réalité » sociale et les abstractions théoriques qui acquièrent une réalité mentale excessive pour le chercheur<sup>34</sup>. Pour lutter contre ces pré-conceptions savantes,

<sup>34</sup> Remarquons au passage que le sens commun et les pré-conceptions assimilés à la « pensée ordinaire » sont très souvent évoqués sur un mode inverse de ce sens commun savant : la pensée ordinaire se satisferait à l'excès des évidences d'une « réalité » sensible immédiate. Chez les savants, les préconceptions abstraites seraient projetées à l'excès sur la réalité sociale.

Olivier de Sardan préconise la « *vigilance méthodologique* », armée de quelques « *tours de métiers* » (recoupement des sources, recherche des contre-exemple, identification des propos, compétence linguistique, etc.). Au fond, dans la mesure où on butte là sur le point aveugle, on ne peut sortir de l'interprétation pour juger de l'interprétation. Il est impossible de dépasser le sens commun par la position d'extériorité que donnerait l'Autre savoir, contrairement à ce qu'il était possible de faire lorsqu'il s'agit de combattre des préconceptions au sens didactique : on en appelle donc... à un autre sens commun. Le métier, la vigilance, l'éthique : le bon sens professionnel. Dans la conclusion de l'article, un autre élément intervient en renfort : l'appel à la dimension sociale de la pratique, avec l'exercice de la vigilance et du débat collectif....

Lahire est sur une position très proche. Son article se situe d'ailleurs très directement dans un débat critique : Olivier de Sardan illustre le commentaire sur les biais interprétatifs par des exemples fictifs, mais Lahire commente directement des publications effectives, de Baudrillard, Schwartz et Bourdieu.

Il traque également dans les excès interprétatifs des figures qui pourraient relever du « sens commun savant » évoqué par Sardan, et qui sont, comme chez ce dernier, une rupture d'un rapport de contrainte et de nécessité entre l'empiricité et l'interprétation, entre les faits et les théories, lorsque les données sont niées ou malmenées, par le « haut », au profit de l'écriture, du développement théorique, ou par le « bas », par incompetence linguistique ou non contextualisation des faits observés.

Lahire critique également un type particulier de mélange entre sens commun et argumentation scientifique dans l'écriture qui est l'acte interprétatif par excellence. Il commente en effet le moment où l'argumentation devient travail d'exposition avec l'asservissement du rapport empiricité/interprétation à la mise en scène des développements théoriques littérisés au moyen des données-prétextes, des données fictives ou fictionnalisées. La confusion des genres philosophique, littéraire, scientifique est sévèrement critiquée<sup>35</sup>, dans la mesure où elle peut être mise au service de la recherche de la seule littéarité du texte scientifique. Mais Lahire relève également un autre mélange des genres chez Bourdieu : le mélange habile des catégories ordinaires de perception et d'appréhension du monde social, et des catégories savantes. Dans ce cas, ce qui est en cause n'est pas

---

<sup>35</sup> Rappelons que Geertz voit quant à lui tout au contraire dans la confusion des genres une « *nouvelle manière de penser la pensée* ». Voir Geertz (C.) 1986. *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, trad. française. Paris : PUF, 1986.

l'impossibilité de purger l'interprétation du sens commun ignorant de lui-même. Il s'agit plutôt du risque de profiter de l'acceptation culturellement construite, dans le public et chez les pairs, de la part nécessaire d'hétérogénéité dans l'écriture en sciences humaines et sociales, pour ruser et utiliser délibérément, en tant que procédé d'argumentation et d'écriture, le mélange entre les catégories ordinaires et les catégories savantes.

Reprenons brièvement les figures de la relation entre science et sens commun – quelques soient les définitions, nécessairement multiples et floues, qui peuvent être données à ce terme en fonction des contextes dans lequel il apparaît - dans ce moment de la méthode isolé comme étant l'interprétation et traité par les auteurs que nous commentons ici :

- Le sens commun est nécessaire, fondamentalement, à l'interprétation : il est impossible en effet d'adosser celle-ci *a priori* à quelque chose qui ne serait pas une interprétation, et il est impossible *a posteriori* de la juger d'un point de vue extra-interprétatif. Le point aveugle de la pratique d'interprétation est situé par Lenclud dans des processus psychologiques individuels, qui prennent en charge la part toujours « fuyante » de l'interprétation. C'est la psychanalyse, en tant que méta-discipline qui permet alors de réintégrer cette part dans un point de vue externe à elle-même ;
- Un rapport à un sens commun *spécifique du monde savant* décrit comme pensée non pas naïve, mais rusée – une *métis*, habile à profiter de la tolérance nécessaire à la confusion des genres - est cependant décrite dans ses effets négatifs, par les biais qu'il génère dans l'interprétation : par exemple, la projection des pré-conceptions savantes sur la réalité sociale, ou bien le mélange « habile » des catégories ordinaires et des catégories savantes ;
- C'est alors le sens commun, le bon sens, comme pensée sociale régulatrice dépassant le champ scientifique – l'éthique, le métier, la vigilance – qui intervient cette fois comme position d'extériorité ;
- Rappelons également la figure dans laquelle le sens commun intervient également comme pensée naïve, ensemble de préconceptions que le chercheur ignorant dans d'autres disciplines que la sienne mobilise spontanément lorsqu'il réfléchit sur des phénomènes qu'il maîtrise mal. Dans ce cas, la position d'extériorité est relative, locale, elle est la discipline du point de vue de laquelle on peut juger de la pertinence de certains arguments mobilisés par un chercheur qui mélange les

catégories de sa propre pensée savante, et les catégories de la pensée ordinaire pour ce qui ne lui est pas familier.

C'est la recherche d'une position d'extériorité qui est en jeu dans tous les cas, position fort difficile à trouver dans la mesure où la figure d'un affrontement entre science et sens commun constitue une toile de fond permanente : si la science est un pôle d'extériorité rêvé pour juger du « contenu » du sens commun, au nom de quoi juger la manière dont s'articulent « à part égales » en quelque sorte, science et sens commun, au cœur de l'interprétation ? Une autre science ? (mais uniquement dans des situations locales) ? Une super-science (ce que revendiquent l'épistémologie ou la psychanalyse ?) Un super-collectif dépassant les limites de la communauté scientifique (l'éthique professionnelle) ?

On trouve dans la littérature de recherche une autre stratégie, qui est celle de la recherche non pas d'un pôle d'extériorité, mais d'une prise d'écart avec sa pratique, dans le temps et dans l'espace. C'est ainsi que l'appel à un débat critique collectif sur les productions que soumettent les chercheurs à leurs pairs constitue une prise d'écart spatiale, mais interne à la communauté scientifique.

Une autre prise d'écart individuelle est proposée par Lahire : il s'agit dans sa recherche, d'être dans un mouvement constant « *entre l'anticipation des actes de recherche à venir, et de retours réflexifs sur les actes antérieurs de la recherche* » (p. 63) : la prise d'écart temporelle est dans ce mouvement des anticipations et des retours réflexifs au cours de la conduite d'une recherche.

Il y a un parallélisme entre ces différentes manières de construire la prise d'écart entre la pratique et le regard sur la pratique, et les différents niveaux auxquels j'ai ressenti la nécessité de penser le sens commun dans la démarche empirique : je ne fais que pousser l'explicitation d'une part de ce en quoi consistent anticipations et retours réflexifs dans la recherche et d'autre part d'un travail en collectif.

## **2 *Le terrain, temps et lieu de l'autre***

À côté de l'interprétation, une deuxième catégorie méthodologique est particulièrement concernée par la difficulté de « purifier » la pratique de ses composantes sociales et psychologiques ordinaires : il s'agit du terrain. Celui-ci est frappé d'une double indignité : il renvoie aux sciences naturelles, et aux pratiques ordinaires.



En effet, le terrain ne peut-être sauvé par aucune herméneutique : son rattachement au monde des sciences naturelles et expérimentales en fait en pierre d'achoppement dans le débat entre ceux qui se réfèrent plutôt, même implicitement, aux sciences naturelles et ceux qui se réfèrent plutôt aux sciences humaines, avec dans certains cas inversion de la valeur de référence à l'empiricité liée aux pratiques de terrain.

Par ailleurs, c'est dans les pratiques de terrain que se rencontrent les situations d'interactions multiples avec « le monde », lequel déborde sans cesse la portion de réalité sociale à laquelle on s'intéresse et que l'on cherche à observer de façon méthodique. La mixité des savoirs mobilisés ne vient pas que du chercheur, elle vient du terrain elle-même, des situations dans lesquelles il est plongé. Sur le terrain, le chercheur ne peut maîtriser la signification des situations de communications, qui engagent d'autres acteurs que lui-même, et dont le sens global ne peut être revendiqué par une seule des parties. Le chercheur est obligé de renoncer à cette part manquante, perpétuellement. L'interprétation lui permet de reconstruire un texte cohérent, un point de vue – parfois une multiplicité de points de vue, toujours eux-même reconstitués d'un point de vue privilégié. Mais il ne peut faire en sorte que les communications sur le terrain ne soient pas toujours beaucoup plus que du recueil de matériau, ou plutôt, qu'elles soient avant tout autre chose sur le moment, autre chose dont la signification ne dépend pas que de lui, en tant qu'acteur social n'ayant nulle priorité sur l'interprétation de la situation sur-le-champ, sinon son cadrage préalable et son interprétation ultérieure, moments qui n'engagent que lui.

Le sens commun mobilisé dans les situations de communications lors de l'enquête ne peut pas être situé uniquement dans la psychologie du chercheur et dans ses contenus mentaux propres. Il est aussi dans le sens créé en commun dans les communications sociales. Les positionnements par rapport à ce point aveugle recourent deux grands courants méthodologiques dans les sciences humaines :

Dans le premier positionnement, on tente de limiter le plus possible le recours à des opérations qui accroissent les risques de perdre la maîtrise du processus de construction des connaissances. Or, les communications sociales qui sont au fondement des enquêtes mobilisent nécessairement le sens commun. Sachant qu'il est impossible de totalement « purifier » la dimension rationnelle du recueil de données - prise en charge au plan cognitif - de ses composantes affectives et sociales largement implicites, et plus fondamentalement de la dimension symbolique de tout processus de communication, on tente de limiter et de contrôler la part d'impureté au moyen de tous les artifices techniques permettant de réduire la perte de

distance à l'objet lors d'entretiens et de la conduite des questionnaires : la hantise des biais caractérise les manuels d'enquête en sciences sociales. Dans certains cas, des chercheurs déclareront ouvertement éviter absolument le recueil de la parole des acteurs en entretien, dans la constitution de leurs corpus (c'est le cas de certains historiens, hostiles à ce qui n'a pas trouvé son inscription sociale hors communication interindividuelle, mais aussi de certains sociologues, comme par exemple Heinich dans des travaux sur le rejet de l'art contemporain)<sup>36</sup>. Pourtant, les opérations de constitution de corpus de documents nécessitent également l'implication dans des communications qui font intervenir le sens commun en permanence. Simplement, ces communications sont hors champ de la méthodologie, elles ne font l'objet d'aucun discours, elles ne posent aucun problème considéré comme scientifique.

Dans le second positionnement, à l'inverse, le terrain est valorisé comme permettant au chercheur en sciences humaines de mobiliser sa compréhension immédiate, socialement construite, des situations et les interactions sociales ordinaires : le chercheur « traverse » totalement le sens commun. Paradoxalement, la façon de résoudre le problème de la scientificité de procédures construites dans et avec les situations ordinaires de la vie sociale consiste à mettre en valeur une sorte d'hyper-sens commun qui de ce fait, n'est plus ordinaire, mais devient exceptionnel : l'empathie, la compréhension intuitive développée à l'extrême, trouvent des « supports » humains qui les scientifient par leur identité de chercheurs surdoués comme dans le cas de Margaret Mead. D'une certaine manière, par l'effet de compétences mystérieusement acquises où intervient implicitement la référence aux qualités personnelles du chercheur, celui-ci devient un expert en sens commun, au sens fort de ce qu'est l'expertise, c'est à dire un développement des capacités intuitives grâce à la manipulation non nécessairement consciente et raisonnée d'une base de cas très nombreux. Le modèle de l'expertise, au sens du développement de cette capacité à faire des inférences à partir d'une base de cas passée dans le savoir implicite, est la compétence du policier. Ginzburg l'évoque pour développer sa conception de l'enquête historique.

## **2 La communication comme réflexion sur l'articulation entre procédures normées et sens commun**

Il est impossible de proposer une « théorie » des savoirs de sens commun déployés sur le terrain, dans la mesure où ces savoirs de sens commun sont, nous l'avons dit, définis par défaut, pour caractériser tout ce qui est dehors de procédures normées.

<sup>36</sup> Voir : Heinich (N.). 1998. *L'art contemporain exposé aux rejets : études de cas*. Nîmes : éditions Jacqueline Chambon.

De même, puisque la démarche empirique revendique le fait qu'une part des opérations de recherche ne peut pas être systématisée, le rapport que le chercheur entretient avec les activités conscientes et inconscientes qu'il mobilise dans sa pratique ne peut évidemment pas être le lieu d'où peuvent être pensées l'ensemble de ces activités.

Pour être cohérent avec le parti-pris empirique, il faut assumer le fait que les mises en œuvres empiriques de la réflexivité ne peuvent être que des propositions locales et non pas des théories globales, même si elles font remonter très fortement dans la pratique des convictions qui fondent le rapport du chercheur au savoir scientifique, d'où le paradoxe de leur allure « épistémologisante » d'une part, et de leur modestie d'autre part<sup>37</sup>. Les travaux sur la « part maudite » de l'empirisme sont nécessairement spécifiques des trajectoires et des options scientifiques propres de ceux qui les réalisent.

Dans mon propre cas, c'est mon positionnement dans les sciences de la communication qui prend sens, et qui soutient en retour, d'une part mon analyse de la manière dont des chercheurs ont posé leur rapport au terrain, et d'autre part, le réinvestissement dans mon propre rapport au terrain des théories de la communication.

### **3 Les modèles implicites de la communication dans le rapport au terrain**

La tentative d'objectiver la situation d'enquête comme technique normée de recueil de matériaux, tout en comptant sur le fait que l'enquêté, quant à lui, s'y retrouve en situation de communication sociale ordinaire, repose sur deux modèles de la situation qui coïncident dans leurs implications.

---

<sup>37</sup> C'est le parti pris empirique, encore une fois, qui permet d'éviter une position qui consisterait à ne plus désormais pouvoir faire autre chose que de prendre les situations de recherche, comme objets de recherche, avec le risque de différer voire d'annuler le projet de pouvoir construire des résultats sur autre chose que sur les conditions de production des connaissances. La réflexivité « en soi » conduit selon nous au problème de l'alternative entre d'une part le projet de développer une capacité réflexive qui permette de continuer à assumer une vision de la science comme permettant de dire quelque chose de vrai de quelque chose d'extérieur à soi - la réflexivité étant cependant presque toujours une posture de conscientisation de la limite, mise en œuvre individuellement, de l'extérieur de la méthode, en quelque sorte, mais de l'intérieur d'un soi qui reste social, « expert » – et d'autre part le projet, hyper-réflexif en quelque sorte, de réduire les prétentions de la recherche à sa propre sphère, réduisant son domaine de validité à elle-même, se prenant comme seul objet possible, voire renonçant à toute prétention à pouvoir dire quelque chose de vrai de quoi que ce soit, et ne revendiquant plus guère qu'une capacité un peu plus critique ou un peu plus compréhensive par rapport à d'autres démarches.

### 3 *La hantise du biais*

Le premier modèle ne convoque pas la communication : la situation d'enquête quelle qu'elle soit est *in fine* une observation, le point aveugle est décrit comme relevant du paradoxe observateur/observé. Les sciences sociales ont surimposé à la relation de communication le *paradoxe de l'observateur* importé par Gadamer depuis les sciences de la nature, masquant largement la communication sous le rapport observateur/observé. Le paradoxe peut en effet se formuler ainsi : comment observer ce que font les gens quand ils ne sont pas observés ; comment les écouter dire ce qu'ils disent quand on les écoute pas, dans la mesure où le regard de l'observateur modifie les phénomènes observés, et où ce qui est observé n'est jamais que ce qui est observable dans les conditions d'enquête.

Le second modèle convoque un modèle de la communication qui permet de séparer imaginairement « le bon grain de l'ivraie ». Y sont dissociées, au moins sur le plan symbolique, deux composantes de la situation de communication : la composante relationnelle et la composante informationnelle. La composante relationnelle est imprévisible, impossible à instrumentaliser, et c'est la composante scientifique, c'est à dire procédurale, qui permet le recueil de données. La partition est volontairement caricaturée et personne ne revendiquera une dichotomie si brutale dans sa propre pratique, mais la possibilité même rêvée de cette dissociation imprègne la rhétorique de quantités d'exposés méthodologiques préalables à la présentation des résultats.

Les deux modèles ont des implications identiques au plan méthodologique. Dans le premier modèle, il existe des vérités, des faits qui existent en dehors de l'observation. Dans le second, ce qui est vrai est l'information purifiée des effets contextuels de la relation.

La notion même du biais telle qu'elle est posée dans les manuels présuppose ces modèles : elle présuppose l'imaginaire qui consisterait à atteindre une vérité du social (et de la communication !) qui existerait indépendamment des communications par lesquelles elle se manifeste. L'enquête doit dans les deux cas être un dispositif transparent à la réalité sociale. L'histoire et l'ethnographie, chacune à leur manière, rêvent de cette possibilité de voir des vérités arrachées aux flux des médiations dans lesquelles est prise l'enquête. Arlette Farge<sup>38</sup> à propos de l'archive décrit l'effet de réel saisissant procuré par des traces de vies qui n'avaient pas été destinées initialement à une mise en forme à l'intention d'un lecteur, à la différence des biographies, journaux, etc. L'archive produit sur le lecteur la sensation « *d'enfin*

---

<sup>38</sup> Farge (A.). 1989. *Le goût de l'archive*. Paris : Seuil.

*appréhender le réel. Et non plus de l'examiner à travers le récit sur, le discours de. Ainsi naît le sentiment naïf, mais profond, de déchirer un voile, de traverser l'opacité du savoir et d'accéder, comme après un voyage incertain, à l'essentiel des êtres et des choses...L'archive agit comme une mise à nu [...]Des morceaux de vérité à présent échoués s'étalent sous les yeux* » (p. 14). Mais elle déclare pourtant que ces vérités n'ont pas de sens en tant que données, hors de l'interprétation qu'elle devra en donner pour autrui dans un cadre académique.

Les ethnologues guettent aussi le surgissement de vérités, c'est-à-dire de faits qui n'ont pas cherché à être mis en forme pour autrui. C'est l'insertion personnelle et de longue durée qui permet de surprendre des faits qui n'auraient pas été évoqués dans des questionnaires et des entretiens. Shwartz signale ainsi l'attente, chez l'enquêteur, d'assister à des « événements », des situations imprévues « *moments rares, mais occasions privilégiées d'être surpris et d'apprendre* » (p. 14), mais aussi, de laisser émerger sans les avoir sollicitées des pratiques occultées, ou peu légitimes, ou bien encore, de voir le « non officiel » de la vie quotidienne, qui comporte « *du refoulé, de l'implicite, du mal connu parce que trop familier, du trop « banal » pour être dit* ». Cependant, Schwartz insiste également sur l'importance de la capacité de l'enquête à déclencher des dynamiques de parole et d'écoute.

Dans cette vision, ce qui est formulé dans des conditions d'enquête est évidemment toujours moins « authentique » que ce qui est vécu sans intention d'en faire état pour autrui. L'intime, le caché, l'implicite, recèleraient plus de vérité que ce qui est montré et donc mis en scène. Mais ce qui semble enfin existe hors communication n'advient que parce que cela a été mis en forme dans des communications antérieures : les archives judiciaires du XVIIIème siècle auxquelles fait référence Arlette Farge sont des interrogatoires, des lettres, des plaintes, des témoignages.

Il n'existe aucun fait social brut qui tirerait sa vérité du fait qu'il advienne sans avoir été mis en forme dans un processus de communication.

#### **4 Le modèle de la communication comme schéma d'action**

Il se trouve que le modèle fonctionnel de la communication comme étant composée de deux éléments : un contenu informatif - ou plutôt informant - que l'on peut isoler, et une relation qui rend possible l'accès à ce contenu informant, ressemble fort aux conceptions analytiques de la communication comme étant composée d'information et de relation que l'on

s'empresse de déclarer indissociables<sup>39</sup>. La différence, par rapport à ce modèle qui renvoie lui-même encore au modèle de la communication issu de la cybernétique (message, canal, code), est que le contenu informant n'est pas ici le message que veut faire passer l'émetteur ou qu'interprète le récepteur. Le contenu est ce que décide de considérer comme tel le chercheur, ce qu'il a entière liberté de considérer comme tel au nom de sa pratique : il peut y inclure des propositions énoncées par l'informateur, mais aussi des mots, des modalités d'énonciation, des gestes, bref, tout ce qu'il va convertir en données.

De ce point de vue, bien souvent, le chercheur n'agit pas autrement qu'un professionnel qui se construit un modèle pour prendre des décisions et conduire une action. J'avais analysé dans ma thèse comment les concepteurs de la Cité des sciences formulaient des demandes d'évaluation qui actualisaient un schéma technique de la communication entre l'institution et le public tout entier structuré par le modèle linéaire émission/réception : l'évaluation était un moyen de recueillir des informations sur le public et de faire cheminer ces informations vers la sphère de conception. Pourtant, en tant qu'individus et non plus de représentants du pôle de la conception, ce que les concepteurs recherchaient plus ou moins explicitement dans les résultats, était plutôt l'anticipation d'une communication pensée sur un tout autre modèle : celui de la rencontre interpersonnelle avec d'autres individus.

Tout modèle scientifique est potentiellement un schéma d'action, qui permet de rationaliser des conduites, de les « abstractiser » : la puissance de la représentation que les modèles proposent, simple, structurante, en fait des outils privilégiés dans une conception du professionnalisme fondé sur la construction de procédures techniques objectivées et partagées.

Les chercheurs en sciences humaines se comportent souvent, dans l'enquête même, comme tous les professionnels qui doivent justifier de leur professionnalisme par leur compétences techniques. La compétence « intellectuelle » est quant à elle attendue en amont et en aval de ces opérations d'enquête. Les modèles de la communication qui structurent implicitement les rapports au terrain sont de ce point de vue, absolument, des schémas d'action, qui n'ont rien à voir avec des modèles scientifiques : ils mettent précisément en œuvre ce fameux sens commun auquel il est souvent reproché de n'être orienté que vers une action nécessairement aveugle à ses propres fondements.

Nous sommes tous naïfs dans les domaines qui ne sont pas les nôtres, et il est certain que dans mes propres conduites de recherche, je me réfère à des schémas implicites qui rendent

---

<sup>39</sup> Voir Bognoux (D.). 1995. *La communication contre l'information*. Paris : Hachette.

possible une représentation de la propre action comme étant efficace, et qui sont par ailleurs sans valeur au plan scientifique. C'est pourquoi mon analyse n'est pas une critique des conduites d'enquête en général au nom d'une super-réflexivité que rendrait possible la communication. Il se trouve que, en tant que chercheur en sciences de la communication, je préfère penser la communication qui est au cœur de l'enquête sur un autre mode que la partition analytique information/relation.

#### **4 La communication comme contexte de production de toute donnée**

C'est la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson<sup>40</sup> qui a déterminé l'orientation réflexive de ma thèse : la reprise de l'ensemble des entretiens avec des visiteurs que j'avais effectués ou pilotés dans le cadre d'évaluations préalables menées en amont de la conception d'expositions à partir d'une analyse des situations de communication générées par la qualification initiale des enquêtes, a réorienté totalement le questionnement sur la notion de public et de représentations.

C'est également la communication qui me permet, sur la durée, de développer un rapport particulier à la problématique des usages des nouvelles technologies de la communication, d'une part en me fournissant les moyens de comprendre mon propre positionnement par rapport aux recherches qui sont effectuées sur cette question, et d'autre part en me fournissant une perspective sur la manière dont mes travaux ont évolué dans le temps, et sur les questions que je me formule. Celles-ci sont nourries par l'analyse des situations d'enquêtes traversées et par la nécessité croissante de raisonner au maximum à l'intérieur des communications sociales qu'elles constituent. Elles sont liées de manière totalement réflexive là encore, aux projets de développement d'une démarche empirique sur la durée.

De ce point de vue, les situations d'enquêtes successives constituent au-delà de la notion floue d'expérience, une sorte de méta-corpus de contextes communicationnels auxquels sont référées les données en tant que savoirs sociaux. Ce méta-corpus, soigneusement décrit pour être partagé, permet de rendre beaucoup plus explicite le statut des données dès lors que celles-ci sont toujours relatives à des contextes précisés. Il permet d'organiser la fameuse expérience évoquée par Schwartz et Sardan, et de lui donner forme.

---

<sup>40</sup> Sperber (D.) et Wilson (D.). 1989. *La pertinence – communication et cognition*, Paris : éditions de Minuit, traduction française.

La préoccupation s'apparente à celle qui amène Sperber<sup>41</sup> à une réflexion sur la dissociation entre démarche interprétative et démarche descriptive, mais avec une implications très différentes : « *les interprétations peuvent constituer des données scientifiques mais à une condition : être accompagnées d'un « commentaire descriptif* » ». En effet, pour Sperber, les deux grandes classes de représentations que sont les reproductions et les interprétations ne sont susceptibles de fournir des données scientifiques que dans la mesure où leur relation à la réalité peut être décrite. Ce commentaire descriptif est apporté au stade des opérations de textualisation qui permettent de formaliser le statut de représentations qu'ont certains énoncés et de distinguer la compréhension intuitive de l'ethnographe et les énoncés indigènes. Selon Sperber l'anthropologue fournit des représentations de représentations : il fournit des représentations qui doivent être identifiées comme émanant du locuteur scientifique, de représentations qui doivent être identifiées comme émanant des informateurs et qui constituent donc des « données brutes »<sup>42</sup>.

Indépendamment de la réflexion sur le rapport au terrain, je suis pour ma part très méfiante quant à cette notion de « données brutes » qui constitue le pendant de la notion de « faits scientifiques », à l'autre bout de la ligne imaginaire qui relie la réalité et le savoir scientifique.

Quoiqu'il en soit, dans mon propre travail, la perspective est différente. Si je suis d'accord avec la nécessité de faire apparaître les contextes de production de données, ce n'est pas forcément dans le but de dissocier ce qui relèverait de la description et de qui relèverait de

---

<sup>41</sup> Sperber (D.). 1982. *Le savoir des anthropologues*. Paris : Hermann, 1982.

<sup>42</sup> Le fait, pour les sciences humaines, de devoir effectivement proposer des savoirs qui ont rigoureusement le même statut que les données dont ils sont issus (à savoir des représentations), les placent dans une situation radicalement opposée aux sciences de la nature du point de vue de leurs objectifs sociaux. En effet, le destin idéal d'un savoir scientifique est de devenir un savoir qui se soutient de sa seule énonciation, et qui passe donc à terme dans le sens commun en tant que vérité anonyme et collectivement partagée et défendue. Si les conditions de production de ce type de savoir sont telles que, dans son élaboration, il est en rupture avec les formalisations habituelles des savoirs sociaux, les conditions de sa mise en circulation doivent à terme lui faire intégrer ces formalisations habituelles (des représentations verbalisées). Dans le cas des sciences humaines, c'est l'inverse : les conditions de production du savoir scientifique sont telles que dans son élaboration, dans nombre de cas, rien ne distingue une représentation produite en contexte scientifique d'une représentation sociale, si ce n'est le « jargon » qui ne parvient pas d'ailleurs à être assumé et revendiqué comme un langage de spécialité. De ce fait, il a intérêt à circuler socialement comme étant un savoir ayant été produit dans des conditions scientifiques, et doit être marqué comme tel (par les marques d'énonciations, et les modes de textualisation). Nous nous trouvons là à un autre niveau du problème de l'articulation/différenciation entre savoir scientifique et représentations sociales.



l'interprétation. En effet, cette distinction entre description et interprétation ne peut être posée qu'après coup, par l'écriture. Elle ne tient pas réellement compte du fait que le contexte de recueil d'énoncés indigènes est un contexte de communication où ce qui est dit n'est pas perceptible en situation comme un fait qui relèverait d'une description parce qu'il vient d'autrui, dissociable de l'interprétation qui viendrait du soi.

Ce qui est réglé ici après coup dans l'écriture est en fait un problème qui peut être pris par l'amont : il s'agit de faire apparaître comment les contextes d'énonciation et plus généralement, de communication, sont constitutifs des données. Ou pour dire mieux : ce que l'on recueille peut être imaginé non pas comme des représentations, de préférence contextualisées avec précision, mais comme des communications qui font advenir des « faits » dans la mesure où rien, absolument rien de ce qui est construit dans l'enquête, n'échappe au fait que cela n'existe que dans des situations de communications qui constituent la matière et la forme même de toute réalité sociale observable. C'est ce que j'ai tenté de montrer dans ma thèse.

Il est possible de traiter les communications sociales dans la recherche non pas comme une fatalité qui entache irrémédiablement les matériaux recueillis, ou à l'inverse comme la part exceptionnellement sociale et humaine de l'activité, mais comme les situations de base par lesquelles se construisent et s'échangent n'importe quelles représentations. Ce sont ces situations qu'il faut analyser et réfléchir, en amont et en aval des enquêtes et des recherches, pour élargir le champ des opérations explicites et discutables. Les outils théoriques des sciences de la communication permettent d'informer les situations d'enquêtes, mais surtout, de saisir leur complexité sans que celle-ci fasse nécessairement « problème ».

On peut alors, dans le champ de la communication, avancer dans l'explicitation détaillée des conditions de production d'un savoir mobilisant des registres multiples, en se fondant sur le parti-pris suivant : dans ce champ scientifique on postule - on croit - que les savoirs sociaux ne sont pas autre chose que les communications sociales qui les actualisent en permanence, dans n'importe quelles circonstances, et ce postulat est un outil pour élaborer un rapport au savoir que l'on construit sur les communications (des questions, des hypothèses, des objets, des relations, des résultats) et un parti-pris empirique pour conduire les recherches.

## **5 La contradiction communicationnelle : les notions usées sont-elles jetables ?**

Chacune des trois notions (*public, usages, représentations sociales*) qui ont jalonné mon parcours ont activé de manière intéressante le caractère toujours mixte et contradictoire de la

communication dans la recherche, à la fois technique de recueil de données, cadre théorique dans lequel peuvent en principe être pensés tous les phénomènes sociaux regroupés sous ces trois termes (publics, usages, représentations), et point de fuite hors de toute objectivation définitive possible, dans l'épaisseur des médiations perçues ou vécues, activées ou observées, sans refuge possible dans une position qui pourrait être externe à ces médiations : chaque notion, pour être conceptualisée, nécessite en effet l'instrumentalisation ou la naturalisation d'une des deux autres.

C'est la raison même pour laquelle ces notions possèdent la particularité paradoxale de générer un intérêt empirique aigu pour des ensembles de phénomènes et de situations qu'elles désignent. En effet, elles promettent *a priori* la saisie possible de la dimension de la complexité que les sciences de la communication cherchent à constituer en objets de connaissance. Mais elles supportent très mal après coup la concurrence entre l'intérêt qu'elles ont aidé à mettre en forme pour les phénomènes et situations qu'elles désignent à l'attention d'une certaine manière, et l'intérêt pour leur propre autonomie conceptuelle.

Elles suscitent des dynamiques de recherche orientées vers la compréhension et l'objectivation de phénomènes complexes et de processus dynamiques, mais elles restent désespérément en-deça des questionnements qui eux, progressent beaucoup.

Ces trois notions ont l'intérêt de ce qui leur est souvent reproché : leur caractère perpétuellement prometteur avant l'observation, leur perpétuelle insuffisance, et même leur déroute, dans l'après-coup, cette déroute stimulant l'intérêt empirique pour l'effet retour, encore et encore. Dans cette dynamique de recherche particulière, se crée un déséquilibre considérable entre un mode effectif de capitalisation de la production de recherche par réinvestissement direct, urgent, dans de nouveaux questionnements avec volatilité des résultats précédents en tant que résultats, et l'idéal d'un mode de capitalisation par production de résultats doués d'une validité et d'une stabilité autonomes, c'est-à-dire, ayant accédé à la généralité.

Dès ma première recherche professionnelle en sciences humaines<sup>43</sup>, les notions *public*, *usages*, et *représentations* sont liées. A chaque opération de recherche par la suite, elles sont à nouveau reliées, mais toujours différemment, par des rapports de compensation réciproque où l'une tient lieu de « réalité » quand l'autre est interrogée.

---

<sup>43</sup> Effectuée en 1989, elle portait sur les catalogues informatisés de la Bibliothèque Publique d'Information (BPI) du centre Georges Pompidou. J'y reviendrai.

Lors cette première étude à la Bibliothèque Publique d'Information (BPI), l'articulation entre les trois notions est une configuration « simple », elle n'est pas problématique mais méthodologique. Elle délimite ce qui relève du **terrain** (le public), des **données** (les comportements et les discours qui donnent accès aux représentations), et des **interprétations** (les usages). Les trois notions sont reliées par une série d'hypothèses « simples » sur le rapport méthodologique entre terrain, données et interprétations. Le **public** y est un phénomène naturel, substrat physique : la foule des personnes qui fréquentent la BPI, où sont prélevés des individus usagers du catalogue repérés par le fait qu'ils ont un rapport comportemental avec les bornes d'accès au catalogue informatisé. Les **représentations** sont des phénomènes mentaux, (même s'ils sont socialement construits) au moins partiellement accessibles dans le discours de l'individu, et qui organisent son rapport au monde et notamment les usages qu'il construit.

Les **usages** sont l'enjeu central de cette première recherche : ils sont l'« objet » à construire, c'est à dire le découpage à opérer dans l'ensemble des systèmes de relations qui articulent entre eux des phénomènes et objets empiriques, pour délimiter un objet complexe, toujours hypothétique, en l'occurrence un rapport socio-technique. Les phénomènes de l'usage dépassent largement le cadre de l'observable sur le terrain : ils plongent dans l'intériorité muette du monde mental des individus (leur imaginaire, leur sphère privée, leurs compétences cognitives, leur style, leurs croyances, leur histoire, etc. ) et débordent dans le champ du social dans les collectifs, les appartenances, les organisations, à des échelles temporelles longues.

Je fais à l'époque les hypothèses suivantes : d'une part les représentations sociales sont des nœuds, des chaînons organisateurs entre tous ces niveaux (individuel et collectif, cognitif, psychologique et social) et d'autre part les discours rendent observables ces nœuds organisateurs.

Les usages sont les phénomènes par lesquels se construisent et se manifestent les rapports aux objets techniques. Ces rapports avec des objets techniques sont sous-tendus par les systèmes de représentations. Ceux-ci sont supposés s'objectiver au moins partiellement d'une part dans des comportements individuels d'utilisation des objets, et d'autre part dans les discours des acteurs sur ce qu'ils font avec les objets techniques qu'ils utilisent.

Les données proviennent donc de deux catégories d'observables : les comportements d'utilisation – qui sont supposées être sur le terrain l'accès le plus naturel aux phénomènes de

l'usage dans la mesure où ils caractérisent une population d'utilisateurs et constituent la partie émergée de leurs rapports à la technique - et les discours des utilisateurs - qui sont supposés contenir des représentations sociales.

Dans les études suivantes, à la Cité des Sciences et de l'Industrie, ce sont les représentations qui constituent l'objet, le public étant le substrat.

J'ai passé des années à tenter de réinvestir mon activité de recherche au bénéfice de ces trois notions dont j'imaginai qu'elles étaient tout à la fois les catalyseurs de la recherche et son résultat. Elles m'apparaissaient comme des résultats dans la mesure où elles avaient fortement évolué au cours des recherches. De plus, je leur attribuais en tant que concepts ayant leur place dans la discipline la capacité de tirer ma production vers la généralité du discours autonome affranchi des dimensions contextuelles attachées aux terrains. Mon premier projet d'habilitation portait sur la notion de public, que je voulais contribuer à consolider en mobilisant un ensemble conséquent de recherches. C'est en échouant dans cette tentative que j'ai fait retour sur ma propre représentation de ce qu'était un concept, fut-il évolutif, représentation faisant désespérément obstacle au processus de conceptualisation généré par la notion.

Je pense qu'il n'est pas raisonnable de passer son temps à tenter de rendre autonomes en tant que concepts des notions auxquelles nous sommes reconnaissants de nous faire avancer : les reclasser, les redéfinir, les ancrer en théorie, les justifier tout en les critiquant, les critiquer sans les délégitimer, pour contenir un peu et ordonner la profusion embarrassante des cadavres discursifs, définitions et mises au point laissées en chemin par l'empirisme : à chaque contexte de recherche, une nouvelle acception, dont l'existence après-coup doit être soutenue à bout de bras. Pour débarrasser telle notion de « public » ou telle notion d'« usages » de sa portée toute contextuelle, il faut lui trouver une seconde vie dans l'ordre d'un discours autonome. Mais à quel prix... ! J'ai contribué à répondre à une demande permanente pour classer, synthétiser, catégoriser, préciser, commenter les résultats d'études « de public » et d'études « d'usages », avec en corollaire des exigences plus ou moins implicites de classements et de commentaires des définitions mobilisées. Le numéro 3 de la revue *Publics et Musées*, que j'ai coordonné en 1993, était ainsi intitulé « Du public aux visiteurs » et tentait d'ordonner un ensemble de démarches théoriques et empiriques toutes centrées sur le public dans le champ muséal<sup>44</sup>. J'ai ainsi travaillé dans le cadre du Programme

---

<sup>44</sup> Je ne suis évidemment pas la seule à consacrer une partie de mes efforts à ce genre de travaux d'étayage conceptuel. La mise en ordre du foisonnement sémantique des énoncés convoquant la notion de « public », et de

de Numérisation pour l'Enseignement et la Recherche, à la Maison des Sciences de l'Homme, dans le groupe de travail animé par Claire Bélisle, pour dégager une typologie des études d'usages dans des contextes pédagogiques. Ce qui caractérise l'orientation des travaux, c'est la recherche de la bonne distance permanente à l'enjeu lui-même d'une catégorisation des études d'usages : chacun des membres du groupe sait à quel point ce type de travail peut désormais apparaître comme étant trop suspect dans la communauté scientifique et trop attendu dans les institutions éducatives, et pourtant, nous prenons collectivement le risque d'affronter une forme-cliché de la recherche sur les usages, parce que justement les problèmes les plus triviaux (qu'entend-on par « usages », comment les analyser, quel savoir construit-on à leur sujet ?) recouvrent des enjeux authentiques. Ceux-ci sont malheureusement souvent enfouis sous les traumatismes multiples de la désillusion, et par conséquent, d'une sorte de « mauvais goût » scientifique dans une communauté réagissant à l'échec. L'orientation de ce travail de groupe, en rupture avec les traditionnelles synthèses de résultats, outils et méthodes, est donc de faire émerger des catégories fondées sur les contextes qui ont suscité la demande de recherche ou d'étude : en effet s'il y a une propriété de généralité à attendre des synthèses et des typologies d'études d'usage, c'est selon nous beaucoup plus vers l'amont, dans la contextualisation de la demande de recherche et d'étude, que dans les toujours décevantes synthèses de résultats d'études disparates qui ne font que disqualifier chacune de celle qu'elle recycle<sup>45</sup>. De même les récentes remises en perspective de la notion d'usage dans la littérature de recherche sont des propositions de catégorisations qui selon moi tirent leur intérêt bien moins de ce qu'elles apportent à la notion d'usage, que de ce qu'elles disent de la manière dont le questionnement sur les usages intègre la reformulation de productions de recherche disponibles au bénéfice d'une proposition ou d'une prise de position. En d'autres termes c'est toujours finalement le projet de l'auteur qui est intéressant, dans sa formulation toute

---

construction du paysage des recherches sur les publics, a fait l'objet de nombreux travaux menés au Département Évaluation et Prospective du Ministère de la Culture.

<sup>45</sup> Voir, parmi les nombreuses synthèses de ce type, celle du Département Évaluations et Prospective du Ministère de la Culture portant sur des études d'usages des nouvelles technologies de la communication liées aux musées. De manière très significative, la déception générée par l'impossibilité de tirer des généralités opératoires de ces études, a tiré l'interprétation vers le soupçon que ces études étaient inutiles. Dans une sorte de vulgate sociologique désenchantée, les auteurs en viennent à se demander si ces études ne servent pas uniquement à indiquer des pistes de prolongements possibles appelant d'autres études, ce qui permet de susciter la demande institutionnelle et de dégager les financements. Cynisme en moins, l'intuition n'est pas sans intérêt : les études d'usages appellent toujours d'autres études d'usages.

contextuelle, et qui permet de faire des comparaisons avec d'autres formulations contextuelles, et d'introduire ainsi une dimension réflexive dans la notion elle-même.

## 5. Ce que le terrain fait aux concepts

Il me semble que les dynamiques de recherche peuvent se représenter autrement qu'« à partir » des modèles ou « à partir » des faits : plutôt à partir de ce qu'elles font changer, au bout du compte, dans la démarche telle qu'elle se déroule en continu dans une trajectoire personnelle. Il y a peut-être une confusion excessive entre le déroulement la recherche canonique telle qu'elle est bornée et cadrée institutionnellement, et le parcours de recherche au long cours. En particulier, on expose souvent la dynamique de recherche comme un différentiel de connaissances entre l'entrée dans le terrain et la sortie, ce différentiel étant une modification du rapport entre données et concepts :

- soit que des concepts ou un modèle forts aient permis d'interpréter des données : par exemple le concept de « média », qui permet d'interpréter le fonctionnement de l'exposition, voire de la Galerie des Glaces à Versailles<sup>46</sup> ;
- soit que des données aient permis de dégager des conceptualisations émergentes : par exemple la notion de « logique » (logique d'usage, logique de visite, logique sociale, etc. ). La « logique » marque un assouplissement par rapport aux « lois », aux « règles », aux « systèmes » et autres « structures ». Elle conserve quelque chose de l'ambition sous-jacente à des notions qui modélisent fortement le fonctionnement social, mais elle ne se revendique pas comme étant un modèle. De ce fait, elle est particulièrement souple d'utilisation. Perriault, avec la « logique de l'usage »<sup>47</sup> a beaucoup contribué à la fortune du terme et au type de conceptualisation qu'elle implique.

Mais on peut aussi saisir la dynamique autrement : comment le terrain « fait » quelque chose aux concepts. Le terrain change de nature dans la pratique et perd son statut de lieu et de temps dédié : il n'est pas le réservoir des faits et de la réalité sociale telle qu'elle est perceptible spontanément dans sa complexité et sa richesse (les données c'est-à-dire des

---

<sup>46</sup> Voir Davallon (J.).1999. *Communication politique et images aux XVII<sup>e</sup> siècle*, in : MEI « Médiations et information » n° 10, p. 126 à 160. Il rend parfaitement bien compte de la portée du *média* en tant que concept opératoire.

<sup>47</sup> Perriault (J.). 1989. *La logique de l'usage . Essai sur les machines à communiquer*. Paris : Flammarion.

paroles entendues, des choses vues), mais un ensemble d'opérations, de situations inédites, de confrontations singulières qui occupent le chercheur au quotidien. Celles-ci interviennent directement dans le statut de la connaissance à tout moment, en particulier évidemment dans la connaissance concernant les communications sociales, que cette connaissance soit mobilisée, instrumentalisée ou construite.

Ces notions - le *public*, les *usages*, les *représentations sociales* – constituent en fin de compte pour moi un moyen de formuler des questions suffisamment fermées pour organiser l'observation de phénomènes sociaux, mais sont trop fragiles malgré tout pour résister à ces observations. A la limite, les phénomènes observés grâce au questionnement rendu possible par ces trois notions peuvent parfois appeler des interprétations qui les fragilisent en tant que « concepts ». Mais elles ne se font pas non plus « sur le dos » de ces concepts, c'est-à-dire dans le registre de la critique ou de la construction d'une posture de recherche se soutenant de sa propre mise en scène. Elles se font de mon point de vue au bénéfice de la construction d'autres conceptualisations. Ces conceptualisations ne peuvent pas être posées d'emblée comme des objets autonomes. Il faut les énoncer prudemment, en les référant aux contextes qui les font émerger et dont elles sont dépendantes, puis en tolérant le flou lié à la construction de leurs usages et de leurs limites dans des contextes différents. La notion de « *composite* » est ainsi apparue comme une manière de prendre en charge ce que la notion de *représentation sociale* devenait si l'on poussait à bout ses propres implications théoriques et empiriques. Je définirai cette notion un peu plus loin.

Comment, par effet de retour, la pratique de terrain modifie-t-elle ces concepts, lesquels appellent alors à leur tour d'autres questions, donc d'autres manières d'observer, qui obligent à leur tour à modifier les méthodes et les démarches ? Il n'y a là rien de très nouveau, à condition que la dynamique réflexive soit assumée jusque dans la programmation et l'organisation institutionnelle de la recherche en collectif, et non pas seulement dans l'écriture individuelle de la recherche

## **6 Le terrain comme conceptualisation du complexe**

La notion de terrain a changé nettement pour moi lors d'une opération de recherche collective, articulant une démarche ethnographique et une démarche sémiotique. Le terrain, souvent mobilisé comme étant un découpage complexe servant à la fois au cadrage de la recherche dans des univers sociaux, au recueil de données, et à leur interprétation contextualisée, est apparu comme ne pouvant pas concrètement cumuler toutes ces

qualifications sans qu'on se donne les moyens, au fur et à mesure du travail, de discriminer quand même les limites et les ruptures dans ces recouvrements, et sans qu'on fixe, parfois arbitrairement, des moyens de discriminer ce qui est terrain au sens d'unité spatiale et temporelle socialement pertinente du point de vue des acteurs qui la définissent comme unité (une bibliothèque, une école), et ce qui est terrain au sens d'unité d'observation de phénomènes pertinents du point de vue du chercheur.

C'est ainsi que le terrain est **d'abord** pour moi un lieu qui a une pertinence sociale comme lieu de pratiques qui se mettent volontairement en rapport les unes avec les autres. Ainsi, une bibliothèque est un espace intersémiotique borné et organisé par des pratiques générées par les relations entre un système de connaissance et un ensemble de documents écrits : à ce titre il est un espace borné par d'autres instances que la recherche.

Mais il est **ensuite** un « lieu » reconfiguré par la recherche : il est toujours un espace intersémiotique, mais borné cette fois par les contraintes théoriques et empiriques une fois que celles-ci sont confrontables au terrain comme unité socialement pertinente. Le découpage nécessite d'assumer une part de responsabilité dans la fixation arbitraire de ce qui en fait partie et de ce qui lui est extérieur. C'est parce que cette responsabilité est exercée face à des collègues et des pairs, même absents sur le moment, qu'elle est malgré tout justifiable. Le terrain génère alors un autre espace intersémiotique borné par des pratiques de recherches qui lui donnent sens en tant que « labo ». Les communications sont centrales pour assurer, garantir et réguler l'ensemble de ces transformations.

**Enfin**, le terrain est un espace imaginaire pour la conceptualisation des composites. Au stade actuel, le concept de composite n'existe pas autrement que comme reconceptualisation de la séparation et de l'articulation entre le terrain comme « unité » complexe organisée par l'approche communicationnelle des phénomènes sociaux et l'objet de recherche construit à travers ce terrain.

Ce que j'appelle « terrain » pourrait peut-être être un texte, mais au sens que Jeanneret donne à ce terme, et non pas au sens promu par Geertz lorsqu'il évoque les cultures comme textes<sup>48</sup>. Il pourrait m'apparaître comme tel si j'avais eu une autre trajectoire scientifique, mais il est pour moi un ensemble de situations où ce ne sont pas les choses inscrites qui constituent des représentations, mais les choses en train d'être construites dans les communications,

---

<sup>48</sup> Voir Jeanneret (Y.) 2001. « Informatic literacy : manifestations, captations et déceptions dans le texte informatisé », in *Spirales*, 28, p. 11-32 ; Geertz (C.). 1986. « Genres flous : la refiguration de la pensée sociale », in C. Geertz. 1986. *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*. Paris : PUF, trad. française, p. 27-48.



encore indécidables quant à ce qu'elles vont « donner » ou pas au bout du compte. C'est pourquoi, même si la notion de formation discursive posée par Foucault est essentielle dans mon parcours, les composites n'en sont pas tout à fait une sorte d'équivalent rendant possible leur saisie empirique : je crois que le terrain est l'endroit et le moment où peuvent être dégagées des unités socio-communicationnelles bornées et objectivables, mais seulement dans la mesure où, dans le même temps, on accorde intérêt au fait que quantité d'éléments observés ne rentrent pas dans ces unités. Précisément parce que tout ce qui est disponible pour l'interprétation sur le terrain n'est pas nécessairement une inscription de quelque chose. Rappelons tout le surplus que Malinowski ne se résolvait pas à écarter dans *Les Argonautes du Pacifique*, sans cependant pouvoir en faire autre chose que de les présenter en plus de sa synthèse culturelle. En ce sens, la position de Strauss et Glaser<sup>49</sup> concernant les théories fondées sur le terrain (« grounded theory ») a une autre portée que celle que je lui aurais prêtée il y a quelques années. Selon cette conception, éloignée de l'ethnométhodologie, il ne s'agit pas d'aller chercher ses concepts dans le terrain, lequel resterait alors identifié à une sorte de vrai monde où sont les vrais acteurs et où se pensent vraiment les choses vraies, mais de se situer le plus longtemps possible dans la zone de confrontation entre la réaction de l'observation au questionnement et la réaction du questionnement à l'observation<sup>50</sup>, sans précipiter la conceptualisation mais sans y renoncer non plus, avec prudence, patience, en évitant les points d'appui fournis par les positions analytique trop critiques ou les modélisations trop affirmées.

C'est pourquoi mon ambition, en matière de direction de recherche, n'est pas d'explorer les gisements de phénomènes et d'interprétations qui sont accessibles en permanence à quiconque se place dans une démarche « détendue », qualitative, expurgée d'hypothèses et entièrement basée sur la maîtrise experte de la distance à autrui. Elle est de promouvoir un élargissement des espaces et des temporalités de recherche en collectif, avec des ambitions théoriques sérieuses.

---

<sup>49</sup> Voir Glaser (B.G.) et Strauss (A.L.). 1967. *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*. Hawthorne : Aldine de Gruyter. Le chapitre II a été traduit par J.-L. Fabiani dans *Enquête*, n°1, p. 183-195.

<sup>50</sup> L'observation, celle mal nommée, intègre en effet quantité de situations d'implications et de communications

## 7 Vers une théorie des composites

Si je repars de ce qui donne à ces trois notions la capacité de promettre les moyens d'une saisie de la complexité, il me semble que ce qui intervient est la conjonction de deux phénomènes :

- ces notions (comme celle de médiation, d'ailleurs) ont un rattachement possible à des ancrages théoriques très reconnus en communication : l'espace public selon Habermas, les représentations sociales de Moscovici ; dans le cas des « usages », la notion prend en charge la très difficile question du rapport au changement, question saisie prioritairement par les approches centrées sur les technologies en communication, mais qui traverse toutes les sciences sociales ;
- elles sont en même temps entièrement habitées par leurs acceptions sociales courantes, et elles activent de ce fait des communications sociales hors toute théorie, et pourtant dans le champ même de l'activité scientifique.

C'est la radicalisation de ce type de tension contradictoire qui permet d'éviter la fascination pour la complexité comme chaos mouvant, dans lequel une infinité de recombinaisons causales ou d'argumentations sont possibles sans qu'aucune ne puisse se définir autrement que par rapport à une autre. J'en suis venue à penser les objets que je cherchais à saisir comme étant nécessairement composites, ce qui m'a amenée à choisir le composite comme étant un concept possible pour penser théoriquement le type d'objet que je cherchais à construire. Le concept d'un part, le terrain de l'autre, doivent se contraindre l'un l'autre, ils doivent se contraindre à se transformer mutuellement pour aider à se rapprocher de ce qu'on entrevoit et qui est toujours un déséquilibre à résoudre entre ce que l'on voudrait penser et ce que l'on saisit empiriquement.

Les *composites* émergent des mêmes questions que les *représentations sociales*, les *formations discursives*, les textes, les *médias*, les *dispositifs*<sup>51</sup> : des configurations dynamiques, hétérogènes, mais qui constituent des unités de savoir. Cette-ci sont conceptualisées de telle manière qu'elles ne peuvent pas être pensées autrement qu'incarnées matériellement. Mais elles ne sont pas structurées par cette matérialité, sinon par un « ordre » qui transcende la division entre matérialité et discursivité, fut-il pour cela arbitraire. C'est le seul moyen de

---

<sup>51</sup> A l'occasion d'une journée d'étude sur l'interdisciplinarité organisée par Hugues Choplin et Jean-Louis Martinand à l'ENST, Genevière Jacquinot a présenté une contribution sur la notion de dispositif, qui était très proche de ce que je cherchais à penser au moyen des composites.

rendre compte, au plan conceptuel et empirique à la fois, de la dimension symbolique propre aux faits sociaux. Dans la recherche menées sur les transformations des pratiques de lecture/écriture en bibliothèques, nous avons testé, Igor Babou et moi-même cette possibilité de penser des composites, comme des condensations à la fois matérielles et discursives, dynamiques. L'idée de départ était de collecter les discours et les objets mobilisés dans ces discours, accrochés à ce discours et documentés par lui, pour obtenir les formations composites, discursives et matérielles. Mais il manquait à ces quasi-données un moyen de traiter les articulations entre les représentations, dans un autre plan que celui des interprétations des acteurs.

Pour les arracher au flux des phénomènes reliés les uns aux autres par des points de vue empiriques locaux, nous les avons structurés au moyen des trois registres de signification de Pierce, qui sont suffisamment arbitraires et larges à la fois, pour ne pas ressembler à une mécanique explicative, mais qui, tout au contraire, laissent toute latitude pour progresser peu à peu dans la conceptualisation en évitant l'exigence d'intégrer la totalité des articulations et de phénomènes perçus, sans opérer de découpe de confort, aveugle à elle-même, dans le flux de ces phénomènes.

Ce que je souhaite dépasser au plan à la fois empirique et théorique, au moyen du composite, c'est le clivage entre ce qui est en train d'advenir mais qui n'est pas inscrit, et ce qui est inscrit et a trouvé forme. Ce que Jeanneret analyse comme texte, c'est le dépassement de ce qui en fait une « simple » trace à interpréter, pour y voir également l'ensemble hétérogène des engagements qui le font évoluer sur le champ et sans cesse, sans qu'il soit pour autant dissout. Symétriquement, lorsque je mobilise les usages dans l'enquête, j'essaie de dépasser la prédilection pour les formes que des acteurs sont en train de condenser au moment de l'enquête en amont de toute inscription dans une trace. Ce qui est en jeu dans ce double dépassement, c'est la condition d'un travail interdisciplinaire où chacun accepte réellement de faire jouer la valeur de référence implicite traditionnellement privilégiée, selon que l'on est attaché à ce qui survient ici et maintenant dans l'enquête, ou ce qui est survenu et qui a laissé sa trace dans le social indépendamment de toute observation.

## **6. Trois niveaux de mise en œuvre d'une pensée communicationnelle : l'enquête, la trajectoire, le collectif**

Le rapport à l'empirisme peut être vu non seulement comme un rapport à l'expérience (quelle qu'elle soit) mais également comme un rapport à l'implication dans des

communications. Il est possible de traiter les communications sociales dans la recherche non pas comme une fatalité qui entache irrémédiablement les matériaux recueillis, ou à l'inverse comme la part sociale et humaine de l'activité, mais comme des situations sur lesquelles il faut faire retour, qu'il faut analyser, réfléchir, pour élargir le champ des opérations explicites et discutables. C'est le parti pris empirique qu'il s'agit de détailler, avec plusieurs focales, en y amenant une conscience informée par les outils théoriques des sciences de la communication.

Il s'agit de tenter d'avancer dans l'explicitation détaillée des conditions de production d'un savoir mobilisant des registres contradictoires, en se fondant sur le parti pris suivant : les savoirs n'existent que par les communications qui les actualisent en permanence, dans n'importe quelles circonstances, dans des contextes différents, parmi lesquels les contextes professionnels de l'activité scientifiques, mais aussi des contextes de toutes natures liés à l'implication des chercheurs dans des pratiques qui ont un sens indépendamment de leur qualification en tant que pratique scientifique.

Cette réflexion est menée à trois niveaux : dans l'enquête à l'échelle de la recherche individuelle, dans la mise en contexte d'un ensemble de recherches à l'échelle d'une trajectoire, et dans les formes d'organisation collective de la recherche à l'échelle de la programmation d'une activité d'équipe.

Au niveau qui est celui de la recherche individuelle, dont le modèle est la thèse, le point aveugle entre la part de procédures normées et la part de communications implicites qui est en jeu se situe dans l'enquête, et plus particulièrement dans l'entretien interindividuel. Ma thèse a été un retour sur des enquêtes de représentations auprès de visiteurs de la Cité des Sciences. Les concepts qui ont été profondément remaniés par cette recherche sont les concepts de représentations sociales et de public.

Au niveau qui est celui de ma trajectoire de recherche sur une période de l'ordre de douze années, la part d'implicite que j'ai choisi d'explicitier au moins partiellement au titre de la méthode est celle de la succession des opérations de recherche et de l'ancrage de ces opérations dans des contextes sociaux. C'est la notion d'usages que je discuterai à ce niveau.

Au niveau qui est celui de la recherche en collectif, actuellement en cours avec l'implication dans l'élaboration et le pilotage de deux programmes de recherche en équipes, et la création d'une équipe au sein de l'Ecole Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines, la part d'implicite que j'ai choisi d'explicitier est celle du dialogue interdisciplinaire et de ses

dimensions multiples : l'interdisciplinarité est à la mode, mais les difficultés de sa mise en œuvre empirique sont insuffisamment discutées, dans la mesure où cette mise en œuvre mobilise nécessairement des dimensions identitaires fortes, rarement prises en compte au titre de la méthode : avant toute complémentarité technique et conceptuelle, c'est le dialogue qu'il m'apparaît fondamental de revendiquer à ce niveau comme élément de l'activité scientifique qui participe de la méthode, et qu'il s'agit d'organiser concrètement.

## LE NIVEAU DE LA RECHERCHE INDIVIDUELLE : LA PRATIQUE D'ENQUÊTE

Tout chercheur conserve même dans des structures de recherche collective dans lesquelles il est impliqué avant ou après sa thèse, quelque chose de ce qui a été le moteur de celle-ci : la nécessité d'acquérir une autonomie dans la construction individuelle de son propre questionnement, et dans la fabrication des outils bricolés nécessaire à la résolution des problèmes qu'il se pose. C'est cette expérience-là qu'il mobilise lorsqu'il guide par la suite le cheminement individuel d'un autre doctorant. En effet, même si elle est insuffisante à elle seule pour assurer la compétence scientifique nécessaire à la direction d'une thèse, cette expérience fonde la capacité à transmettre la confiance en la possibilité de se poser **pour de vrai** des problèmes dont on ne sait pas d'avance de quelle manière on pourra les résoudre, parce qu'elle fonde la possibilité de projeter la fiction agréable de l'anticipation d'un regard rétrospectif possible, dès les premières étapes, sur une démarche qui paradoxalement, nécessite, pour être digne d'intérêt, de ne pas pouvoir être « possible d'avance ».

Par ailleurs, elle fonde la capacité à lire la littérature de recherche à la lumière de la nécessité empirique - ressentie au moins une fois comme telle dans une carrière de chercheur - et de ce fait, elle participe à la vie des communautés d'interprétation. Elle permet la reconnaissance, dans les textes scientifiques, des critères de plausibilité des assertions proposées, elle assure donc, pour chaque chercheur-lecteur, les conditions de possibilité d'une activité de critique, de réappropriation, de mise en circulation des textes en sciences humaines en tant que productions scientifiques, au sein d'une communauté qui se crée dans ces multiples activités individuelles.

Enfin, elle fonde la possibilité de se poser et de tenter de résoudre collectivement des problèmes que l'on ne pourrait pas affronter seul, dans la mesure où chacun fait confiance en l'autonomie de l'autre *sur son propre terrain* et où tous partagent vaguement mais intimement la compréhension de ce que sera la nature de l'entreprise commune.

Le modèle de la recherche individuelle cadrée est celui de la thèse. Tout chercheur traverse cette même expérience qui génère une production textuelle calibrée et évaluée selon des principes toujours identiques. Jamais dans le courant d'une carrière, les conditions et l'objectif de production du savoir scientifique ne sont aussi explicites que dans le cas de la thèse. L'objectif de la thèse est d'être chercheur, le moyen pour y parvenir

est de faire de la recherche. On ne peut pas formuler un recouvrement aussi parfaitement explicite de la fin et des moyens dans le cas de l'activité de recherche en général : pourrait-on dire que l'objectif des recherches des chercheurs professionnels est de rester chercheurs ?

La thèse constitue donc à la fois un modèle de l'activité de recherche qui structure la trajectoire et les opérations de recherche qui sont menées individuellement par les chercheurs, et une expérience isolée qui n'est guère reproductible dans la plupart des cas, dans la mesure où les conditions de la construction de la connaissance se complexifient nettement par la suite.

Dans le cadre de ce travail individuel, en quoi a consisté d'une part la mise en œuvre empirique de la réflexion sur l'articulation entre l'explicite et l'implicite, et d'autre part le retour sur ce que les communications mises en œuvre dans la recherche ont fait aux concepts avec lesquels j'y suis entrée ?

En premier lieu, ma propre thèse - comme beaucoup d'autres - est à la fois conforme au modèle et en net décalage par rapport à lui : je faisais de la recherche avant de faire ma thèse, et celle-ci ne marque pas le début d'une histoire de recherche. Les choses ont été bien plus floues même si, grâce à la magie et à la puissance du cadre et de ses contraintes, la thèse s'est radicalement autonomisée par rapport à l'arrière-plan de ce que je faisais avant. La thèse a été un « retour sur » des enquêtes que j'avais effectuées pendant plusieurs années dans le cadre de la cellule Évaluation de la direction des Expositions, à la Cité des Sciences et de l'Industrie. Elle a été un « retour sur », c'est-à-dire la mise en œuvre empirique de la réflexivité non pas par l'écriture, mais par l'activité de recherche elle-même. J'ai ainsi repris entièrement les enquêtes que j'avais réalisées dans le cadre d'une activité professionnelle continue d'évaluation préalable des représentations des visiteurs et d'analyse des pratiques de visite en contexte muséal de 1989 à 1995, pour mettre en œuvre au titre de la recherche une analyse communicationnelle des enquêtes effectuées. La thèse ne pouvait en aucun cas être un recyclage dans le champ de la recherche de résultats produits dans le contexte d'une activité d'études et recherches institutionnelles. Mais je n'ai pas cherché non plus à construire l'enquête en objet de recherche dans le champ de la communication : ce genre de mise en abyme ne m'intéresse guère. J'ai voulu d'une part pousser dans sa logique propre la notion de représentation sociale qui constituait l'objet initial des enquêtes, d'autre part ne pas fixer mes

interlocuteurs *a priori* dans le statut de public qui aurait pré-déterminé la nature de la communication, mais leur laisser définir eux-mêmes la référence. Il s'agissait enfin de penser explicitement le modèle de communication mobilisé dans les entretiens, sans le réduire soit à une technique difficile, soit à un dispositif transparent.

## **7. De l'enquête au retour sur enquête**

La nécessité d'une réflexivité empirique ne se posait pas du tout pour moi au début de mon parcours, au moment où je n'appartenais pas réellement à une communauté de recherche effective, mais à des unités de recherche travaillant dans des institutions culturelles : le service des études et de la recherche au centre Georges Pompidou, puis la direction des expositions de la Cité des Sciences et de l'Industrie que j'ai intégré par



l'animation, et où j'ai créé la cellule évaluation<sup>52</sup> (où j'ai vécu l'expérience d'une collaboration passionnante avec Clotilde Bréaud et Sophie Deshayes).

J'y menais des études des pratiques de public en musée et en bibliothèque, avec la conscience de produire des représentations de ces pratiques qui se recoupaient, se densifiaient, et se reliaient à trois ensembles de recherches sur les pratiques de lecture, sur les usages des nouvelles technologies, et les pratiques de visite dans les musées et les expositions, trois secteurs d'investigation essentiellement nés de la recherche

---

<sup>52</sup> Je ne compte pas mes toutes premières expériences de recherche, centrées sur l'analyse des matières picturales dans la peinture de chevalet, en lien avec le service de restauration des peintures des Musées de France. Pourtant, de cette période bien lointaine dont subsiste un article publié à l'occasion d'une recherche au LASIR, CNRS Thiais, dans le cadre d'une ATP-CNRS, je garde le souvenir de deux apprentissages qui sont directement en lien avec ce qui me préoccupe aujourd'hui. Il s'agit en premier lieu du positionnement nécessaire et difficile de la recherche en lien avec de forts enjeux institutionnels (en l'occurrence le musée dans sa fonction de conservation). En un an, j'ai ainsi changé plusieurs fois de statut (étudiante en sciences puis en histoire de l'art, contractuelle du service de restauration des peintures, puis vacataire du CNRS). Il m'a fallu comprendre, dans la douleur parfois, les formes et les enjeux de la circulation des questions et des résultats entre des partenaires défendant des points de vue très différents sur la production de savoirs, sur le management, sur les pratiques de communication. Ces pratiques de communication ont des enjeux contradictoires selon qu'elles relèvent du fonctionnement institutionnel ou de la publicité de la recherche. Il s'agit en second lieu de la communication au service de la production d'un savoir normalisé : je n'ai pas pu éviter de me poser la question de la nature des savoirs résultant de situations extrêmement contradictoires dans le domaine de la restauration des peintures. Il y a un gouffre entre les procédures, vocabulaires, raisonnements acquis à l'université ou dans les écoles, par des formations techniques et scientifiques, et ceux qui sont transmis de maître à apprenti. Pourtant, les deux rapports au savoir coexistent dans le même service et chez les mêmes personnes parfois. Les savoirs et savoir-faire s'acquièrent selon des logiques diamétralement opposées selon qu'on passe par les formations académiques ou les apprentissages en ateliers. Le problème de l'hétérogénéité « communicationnelle » des savoirs et corrélativement, du caractère communicationnel du savoir, a de fait été mis en forme à trois occasions, dans cette période initiale. Le service m'a ainsi confié la réalisation d'une enquête sur les techniques de rentoilage, pour contribuer à une interprétation des méthodes artisanales dans des formalismes techniques mobilisant une possible explication « académisable » du comportement des matériaux. De même, j'ai défendu l'invention d'un restaurateur qui avait mis au point un vernis à tableau, en l'aidant à déposer un brevet rédigé dans un formalisme compatible avec les normes communicationnelles de la communauté professionnelle scientifique et de l'INPI. Enfin, au moment où j'ai travaillé au LASIR de Thiais, une équipe interdisciplinaire (historiens, chimistes, physiciens) travaillant sur les pigments de manuscrits médiévaux explicitait une démarche nécessitant non seulement deux rapports au savoir mobilisant des techniques spécifiques (chimie et histoire) mais aussi la combinaison de deux points de vue sur la place d'un savoir sur la technique dans les connaissances en histoire.

institutionnelle<sup>53</sup>. Les problématiques et les questionnements élaborés, les résultats obtenus et leur cadrage dans des ensembles plus vastes, la portée de ceux-ci pour l'action institutionnelle, le dynamisme militant de la recherche, avec la préoccupation de sa prise en compte pour modifier les idées reçues et orienter l'action, tout cela donnait suffisamment de nécessité à la démarche empirique pour éclipser des questionnements éventuels sur les problèmes soulevés par cette démarche dans la détermination de la nature du savoir produit.

La question s'est posée réellement avec la nécessité de gérer le porte-à-faux entre la situation de membre d'une communauté professionnelle au service d'une institution de culture scientifique et technique à la Cité des Sciences, et la production d'un type de savoir sur les pratiques et les publics dont l'ancrage et la signification n'étaient plus nécessairement pensées essentiellement dans ce cadre institutionnel.

Un savoir n'est pas une « chose », il n'est jamais construit à l'intérieur d'un seul point de vue, il est un processus. Les communications constituent ces processus en phénomènes observables - y compris pour les acteurs (pas seulement pour les chercheurs) - par lesquels prend corps le savoir à des moments donnés. Celui-ci, homogène dans ses formulations locales, est hétérogène dans sa nature, il appartient à plusieurs point de vue simultanés et non nécessairement complémentaires.

La signification des savoirs sur les publics et les pratiques s'est en effet avérée dépendre des communications sociales dans lesquelles elle prenait forme et pertinence : or dans sa situation très particulière de carrefour, l'évaluateur n'est pas seulement engagé dans des communications sociales dont le sens est cadré par l'institution comme « monde ». La signification de ce qu'il fait peut aussi dépendre, avec des enjeux équivalents en pertinence, de deux autres interlocuteurs avec qui il négocie de sens de ce qu'il fait dans un monde commun : d'une part les visiteurs se constituant volontairement en représentants d'un public, d'autre part la communauté des universitaires qui réagissent au type de résultat qu'il publie, en l'occurrence dans le champ de la muséologie.

C'est le long terme, l'immersion au sens ethnographique dans des situations qui a permis d'éprouver les significations de la relation entre public et institution comme ne

---

<sup>53</sup> Voir le mémoire d'habilitation à diriger des recherches de Martine Poulain sur la naissance de la sociologie de la lecture dans le milieu professionnel militant. Le même phénomène existe en muséologie, où les études de public ont été menées sur l'initiative des musées avant de se constituer en champ autonome.

pouvant pas être épuisées par le point de vue de l'institution, même si l'institution se donne les moyens d'incorporer une représentation du point de vue de visiteurs constitués en public. Au fil du temps, à cause de la longue durée, les communications quotidiennes avec les visiteurs acquièrent la densité d'une communication cadrée par un point de vue « interne » à un collectif potentiel cohérent, le public, qui ne se définit pas forcément comme élément du point de vue de l'institution.

Il ne s'est plus agi seulement pour moi de faire cheminer une représentation des visiteurs à l'intérieur d'un point de vue institutionnel sur la relation public/institution pour éventuellement modifier celui-ci, mais aussi de tenter de saisir les processus communicationnels par lequel se construisait la relation public/institution à travers la diversité des relations visiteurs/professionnels, aucun des deux pôles n'ayant le pouvoir de la représenter à lui tout seul, mais les deux pôles n'étant pas non plus simplement complémentaires : chacun d'eux ne représente pas en effet pas que « sa » partie dans la relation, mais une représentation de la relation totale entre les deux parties de son propre point de vue. Par exemple, des visiteurs de la Cité des Sciences et de l'Industrie interrogés sur le thème de l'environnement en préalable à la conception d'une exposition, se constituent comme public d'une initiative institutionnelle de prise de position sur ce thème sans se constituer forcément pour ce faire comme public de l'institution : même quand on est interrogé en tant que visiteur de la Cité des Sciences, on est public d'un débat déjà existant sur « l'environnement » avant d'être public de la Cité des Sciences. Par ailleurs, est apparu à ce moment un troisième pôle revendiquant la construction de la signification de la relation public/institution : le pôle des chercheurs externes, des universitaires, produisant un savoir externe à la relation par analyse de celle-ci depuis un point de vue extérieur, au nom d'un savoir dans lequel les processus communicationnels sont référés à des fonctionnements sociaux englobants (fonctionnement institutionnel, fonctionnement des médias, espace public, rapports de pouvoir, etc.).

La thèse a fourni l'espace intellectuel et l'ancrage pertinent pour que soit possible et pour que prenne sens un « retour sur » l'activité continue d'enquête auprès du public. La problématique communicationnelle a été le moyen du « retour sur » cette activité. La thèse a fourni le point de vue sur le lien et l'espace entre l'activité d'enquête comme communication de l'institution avec le public d'une part, comme mode de communication de l'évaluateur avec l'enquêté d'autre part. Le point de vue a désigné l'espace de ce

« problème » de l'empirisme en communication, qu'il était possible de réinvestir dans la communication avec la communauté des chercheurs en communication, par le biais de la thèse.

En effet, j'expérimentai alors deux positionnements relatifs et affrontés l'un à l'autre, référés chacun à une échelle de saisie des phénomènes et à un modèle de la communication différent : l'enquête comme mode de communication de l'institution avec le public d'une part, et l'enquête comme mode de communication de l'enquêteur avec l'enquêté d'autre part. Ce que j'éprouvais à ce moment, c'est la discontinuité des deux modèles de communication mobilisés aux deux échelles, discontinuité qui créait le problème et l'espace d'une question intéressante.

Les deux situations ne pouvaient être pensées comme étant « simplement » enchâssées l'une dans l'autre, auquel cas la communication enquêteur/enquêté aurait été un simple équivalent de la communication membre de l'institution/membre du public, elle-même sous-partie de la communication institution/public. Or, le constat de la rupture nécessaire entre les deux échelles, les deux modèles, les deux statuts, posait un problème d'interprétation de l'action à l'intérieur même de la situation d'enquête. C'est sans doute la première fois que j'ai éprouvé empiriquement avec netteté le fait que dans une même situation, les phénomènes de communication se placent à des niveaux qui peuvent être en discontinuité radicale. Moscovici a permis de penser les représentations sociales comme phénomènes de communication mobilisant un niveau inter-individuel, un niveau médiatique, un niveau institutionnel. Je pense que je n'ai compris cette catégorisation - qui peut être spontanément prise pour une manière d'organisation en niveaux le continuum entre individus et collectif – que lorsque j'ai saisi au plan cognitif la nécessité de penser ces trois niveaux non pas comme des niveaux mais comme des cadres hétérogènes dans lesquels la communication s'éprouve selon des modèles différents.

## **8 Comment les entretiens ont changé l'enquête**

Deux conceptions de la communication se sont substituées au schéma d'action fonctionnel relation/information dans la saisie des entretiens, pour rendre compte d'une pluralité de registres dans lesquels s'ancrent les entretiens : le modèle de l'inférence et la théorie des médias.

L'entretien est une interaction interpersonnelle dont peut rendre compte le modèle de la communication inférentielle. L'entretien prend place dans un processus de circulation des savoirs et participe du fonctionnement du média qui lui donne sens en tant qu'enquête menée auprès d'un public.

L'approfondissement d'une théorie des médias proposé par Davallon à partir de ses travaux sur l'exposition et la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson ont fait pour moi jonction au plan théorique par le terrain, par les situations d'enquêtes vécues et analysées. Les situations d'enquête participent du fonctionnement du média. Mais elles sont, à un autre niveau et en même temps, des situations de communication inférentielles entre interlocuteurs. Les deux approches théoriques de la communication sont mises à l'épreuve en même temps et ensemble dans la situation empirique de l'enquête, sans être pour autant complémentaires. Il n'y a pas besoin d'un modèle unifié de la communication posé *a priori* pour régler le décrochage de niveaux entre les interactions dans le cadre de l'enquête et le cadrage institutionnel : c'est même la possibilité de faire remonter ce décrochage dans une discontinuité théorique acceptable qui permet d'éviter le recours à des catégories socialement pré-construites qui dévitaliseraient et instrumentaliserait l'enquête en la mettant hors champ au plan communicationnel (l'exposition pensée du point de vue de l'institution muséale, l'enquête pensée du point de vue de l'institution de recherche).

Lors des premières enquêtes qualitatives sur les pratiques des visiteurs, enquêtes que j'ai menées à la Cité des Sciences et de l'Industrie dans le cadre de la Cellule Évaluation des expositions que j'ai créée en 1989 avec Clotilde Bréaud, et qu'a rejoint Sophie Deshayes peu après, il nous est apparu rapidement, en particulier lors des entretiens courts, que les enquêtés tentaient très clairement de « faire au mieux » pour répondre en tant que visiteurs rendant compte de leur implication de visiteurs. C'est ce qui nous a amenées rapidement à mettre au point des méthodologies optimisant ce phénomène qui aurait pu être considéré comme un biais dans un autre cadre, mais dont nous avons choisi de tirer parti après bien des débats sur nos choix méthodologiques au sein de l'institution. Je me suis trouvée très fréquemment dans la nécessité de devoir assumer la tension, vécue dans les entretiens, entre la conception de ceux-ci comme modes de recueil des données destinées à être traitées dans une démarche construite du point de vue de l'institution à laquelle j'appartenais, et l'expérience de ces entretiens comme situations répétées de

communications interpersonnelles dans lesquelles on peut être amené à trouver intérêt au point de vue d'autrui en tant que tel. Autrui s'avère être, au fil un temps, un collectif potentiel représenté par des individus qui sont sollicités en tant que représentants du public. Ceux-ci assument effectivement ce statut de représentants dans l'enquête. Le paradoxe observateur/observé se volatilise. Reste le paradoxe de la tension entre l'expérience d'enquête formalisée comme technique de recueil de matériaux et l'expérience d'enquête comme situation de communication vécue bien réellement, au cours de laquelle les intérêts qu'ont l'enquêteur et l'enquêté à être en communication sont négociables, et par laquelle le point de vue de l'enquêté peut apparaître éventuellement comme étant plus « intéressant » que celui au nom duquel l'enquêteur a engagé la communication.

Au tout début de mon travail de thèse, cette tension s'est trouvée mise en perspective avec l'analyse que j'ai pu faire des études préalables en muséologie réalisées dans d'autres contextes, comme au British Museum ou au Royal Ontario Museum. Dans la plupart des études publiées, en dépit des objectifs didactiques et culturels affichés (analyser les conceptions préalables des visiteurs et recueillir leurs attentes), les évaluateurs membres du musée ont valorisé dans les entretiens tout ce qui traduisait *l'intérêt* que certains des visiteurs portaient à la proposition thématique, leur engagement personnel par rapport à ce thème, et, éventuellement, leurs suggestions critiques. La contradiction est nette entre d'une part la volonté d'afficher dans la communauté muséale des démarches d'enquête objectivantes dans lesquelles le public est sollicité pour fournir des matériaux (conceptions préalables, attentes) et d'autre part l'expérience vécue d'une préférence non assumée dans les publications académiques, mais sensible dans les rapports d'étude, pour l'évaluation vécue comme dialogue avec un public d'élite, capable d'exercer son jugement et de prendre l'initiative dans la communication. La tension était d'autant plus forte que l'institution culturelle et son public sont dans un tout autre rapport, au moment de l'enquête d'évaluation, que celui qui s'établit entre le chercheur et l'échantillon d'un collectif qui n'est pas usuellement en relation avec l'institution universitaire. L'écart est plus grand entre le rapport immédiat vécu par les deux personnes engagées dans une conversation et le rapport éventuel qui existe entre les collectifs d'appartenance plus ou moins abstraits et lointains au nom desquels ils sont en communication (la société, l'institution de recherche).

C'est précisément l'expérience intense et continue de cette tension qui constitue une ressource inestimable pour penser *réellement et nécessairement* la relation enquêteur/enquêté comme étant une situation de communication sociale pouvant modifier radicalement, au plan empirique, les opérations de productions de données. Cette exigence empirique d'un traitement communicationnel de l'enquête était ressentie comme nécessaire, c'est-à-dire qu'elle a été mobilisée non pour produire un discours d'introduction sur la méthode, ni pour mettre en scène et rentabiliser ses difficultés au plan discursif, mais bien pour produire des résultats d'une autre nature que celle qui aurait résulté d'une analyse des représentations sociales comme « contenus mentaux » thématiques et recueillis auprès du public. Les notions de « public » et de « représentations sociales » ont été modifiées par le type d'analyse qui en a résulté. Une des caractéristiques de cette approche réside dans le fait qu'elle ne fournit pas de techniques qui permettrait de réinvestir systématiquement une conception communicationnelle de l'enquête dans la définition de celle-ci. Bien sûr il y a toujours moyen d'accroître cette conscience réflexive, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La possibilité de réinvestir l'expérience de cette conception communicationnelle de l'enquête a été soumise à une condition qui m'est apparue clairement dans les recherches basées sur des enquêtes qui ont suivi la thèse. Il fallait résoudre la contradiction suivante : il est aisé de prendre en compte l'entretien comme situation de communication interindividuelle, il est rentable de dégager la dynamique conversationnelle qui en fonde la validité en tant que communication sociale. Les anecdotes fourmillent dans la littérature anthropologique, qui mettent en valeur l'implication « vraie » de l'enquêté (et de l'enquêteur) dans un dialogue toujours merveilleusement riche. Mais malgré tout, la plupart du temps, excepté de façon incidente, le contenu des choses dites n'est évidemment pas référé à la situation de communication inter-individuelle, mais à des savoirs, des objets, des contextes plus généraux, externes à la situation elle-même.

La saisie de l'entretien dans sa dimension communicationnelle a pris un caractère non pas d'exploration d'une potentialité intéressante, mais de réelle nécessité quand j'ai décidé de faire retour sur les cinq ans d'enquêtes réalisées à la Ciré des Sciences et de l'Industrie. Mais il n'était pas sûr que ce ne soit pas là un effet spécifique difficilement transposable de la démarche de « retour sur » que je ne serais peut-être plus jamais amenée à entreprendre à nouveau avec ce degré d'exigence. Après tout, il n'était pas impossible que le bénéfice que j'avais pu tirer du caractère de nécessité de cette saisie communicationnelle de

l'enquête n'ait été que le fruit d'une opportunité unique dans une vie de chercheur - à savoir la possibilité d'avoir un statut qui me permettait de réaliser des enquêtes depuis un point de vue institutionnel, puis la possibilité de me donner un autre statut (celui de chercheur) pour faire retour sur l'ensemble des interactions vécues, des entretiens réalisés et des résultats produits.

Lors de l'enquête suivante, sur les usagers assidus des cédéroms de musées, je me suis retrouvée face à des personnes rencontrées à leur domicile, dans une conversation qui n'était chargée d'aucune tension pour moi. J'étais ramenée à l'époque où je faisais mes premiers entretiens à la bibliothèque du centre Georges Pompidou à l'occasion de l'étude sur les usages des catalogues de bibliothèque informatisés : je mobilisai la même curiosité ouverte envers des inconnus et je bénéficiai de la même curiosité de leur part, dans la même relation légère, pour jouer de part et d'autre le jeu de la prise de connaissance à la faveur de l'absence de contexte commun, d'enjeux et de rapports sociaux qui auraient pu peser sur la relation. Cette « vacance » sociale constitue l'entretien de recherche en moment dont les enjeux sont ailleurs, dans un temps et un espace qui ne concernent en rien l'enquêté, ce qui décharge les uns et les autres de la responsabilité de construire quelque chose en commun au-delà de l'entretien.

Plusieurs aspects des entretiens sont ressortis de nouveau pour les terrains abordés après ma thèse. Sur le plan classique de la réflexion sur l'entretien en anthropologie et en sociologie, il m'est apparu plus que jamais à quel point est excessive, dans nombre de manuels et discours sur la méthode, la dramatisation des intérêts que l'enquêteur et les enquêtés défendent et des manipulations subtiles auxquels ils se livrent les uns envers les autres. Les conditions qui sont celles de l'entretien de recherche sont les suivantes : l'entretien est posé comme moment souvent unique, entre deux personnes qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre et dont l'objectif, stupéfiant mais culturellement accepté, consiste pour l'un à produire un savoir pour une sphère sociale qui ne concerne en rien le second, et pour l'autre à informer le premier sur des pratiques, des opinions, des façons de voir personnelles. L'enquêté accepte tacitement que la portée de ses propres paroles lui échappe partiellement : elles prennent sens dans un champ de savoir scientifique moyennant des opérations de traitement qu'il ne connaît pas mais auxquelles il fait tacitement crédit, dans la mesure où tout cela ne l'engage pas, et où il n'y aura aucun retour ni aucun effet dans sa propre vie.



Dans cette situation, le jeu qui est joué par les deux parties n'est pas celui de la confrontation ou de la captation d'intérêts, mais tout au contraire celui de la maximisation en commun de la distance entre le champ du savoir scientifique et le monde d'où parle l'enquêté : chacun mime la rupture entre les deux mondes pour faire fonctionner à plein une représentation adéquate de la situation où l'intérêt est justement celui de la rencontre entre deux représentants de cultures différentes.

Selon moi, une des interprétations produites à partir des entretiens rend compte indirectement de ce phénomène : il s'agit – justement - des fameuses *dimensions anthropologiques* qui ancrent les discours et les comportements observés dans des cadrages culturels très généraux. Dans le cas de l'étude sur les usages assidus des cédéroms de musées, j'ai par exemple convoqué des dimensions telles que l'articulation entre l'individuel et le collectif (par exemple entre la perception du changement dans son propre temps vécu et le discours ambiant sur le changement), le rapport au nouveau ou le rapport à la mort. Même si les enquêtés n'ont pas connaissance de ce type de production d'interprétations, je suis convaincue qu'ils anticipent très fortement le caractère nécessairement « étrange » de l'interprétation qui peut être faite de leur discours et de leur vie par un chercheur. C'est tout l'intérêt mutuel de la situation, comme dans n'importe quelle rencontre interculturelle, que de profiter de l'absence relative de monde partagé et d'enjeu commun, pour retrouver dans les détails apparemment anodins des pratiques et des discours une portée, un capital de significations considérable, émerveillant. L'anthropologie du quotidien ne fait pas autre chose.

Les entretiens au cours de cette recherche sur les usages des cédéroms ont cependant pu être menés dans un autre cadre communicationnel que celui de la rupture entre monde savant et monde ordinaire, par exemple dans le cadre de l'évaluation d'une technique ou d'un produit dont l'enquêté est propriétaire. On se rapproche des situations d'enquêtes du type de celles que j'ai menées à la Cité des Sciences et de l'Industrie de 1989 à 1994, dans la mesure où l'enquêté se constitue comme membre d'un « public », c'est-à-dire d'un collectif incarnant le pôle de la réception vis-à-vis d'un spécialiste qui raisonnera d'une manière ou d'une autre dans ce même cadre. Le spécialiste survient en tant qu'analyste ou porte-parole d'un pôle récepteur et produira un savoir dont les retombées pourront être une prise en compte d'un point de vue du public ou de l'utilisateur dans la production. Il y a cependant beaucoup de différences avec la Cité des Sciences : en premier lieu j'y étais

*effectivement* un évaluateur, puis dans un second temps, un chercheur. Dans le cas des études sur les usages des cédéroms de musées j'étais un chercheur supposé, du point de vue de l'enquêté, produire un savoir sur l'usage de tel produit ou de telle technique, savoir ayant presque naturellement une dimension évaluative. On se retrouve alors dans une situation de « négociation invisible ». La négociation porte sur la construction d'un enjeu de communication commun qui est socialement ancré dans un contexte pertinent pour les deux parties. Les enquêtés, et sans doute moi-même, suggérons parfois en substance : « *vous et moi avons intérêt à ce que les concepteurs de cédéroms s'intéressent aux usages, faisons en sorte de donner aussi cet enjeu commun à cet entretien-là* ». Mais cela ne signifie nullement que l'enquêté est dès le départ membre d'un « public » préalable à l'enquête comme dans le cas des entretiens auprès des visiteurs à la Cité des Sciences. Les enquêtes sont faites à domicile, le chercheur ne travaille pas pour les éditeurs de cédérom, et ce cadrage de la situation de communication n'est qu'une potentialité activée par quelques individus de l'échantillon au nom d'un collectif potentiel mais fort lointain. Cependant, l'important est que circule une mise en forme des relations entre sociologues et enquêtés qu'on peut formuler ainsi : le sociologue s'intéresse au « public », il contribue à mettre en forme une demande sociale, il est parfois un médiateur entre les gens qui décident et le « public », dans la mesure où il dispose d'un droit de parole public (livres, journaux, conférences, etc.). On est un peu à l'opposé du cas de figure précédent : la distance imaginaire maximisée par les deux parties pour se faire crédit, mutuellement, de l'existence d'une vérité culturelle inédite dans l'ordinaire et d'un savoir savant hors enjeux politiques et sociaux, est alors réduite au minimum pour faire exister dans l'entretien un monde commun qui est celui de la structuration entre le public et ceux qui décident et qui font.

Bien d'autres cadrages sont possibles, pour chaque entretien, en fonction des personnes, des situations. Le chercheur et l'enquêté se découvrent des collectifs d'appartenance et des enjeux communs potentiels. L'enquêté peut avoir envie d'emmener l'enquêteur sur un terrain qui lui est propre et prendre l'initiative de l'*intéresser* à un objet qui n'est pas celui de la recherche. Mais toutes ces situations, qui nourrissent la vulgate de la méthodologie d'enquête et les travaux pratiques des étudiants, se manifestent face à un individu, dans une situation unique, et pour cette raison, elles n'interviennent pas de la même manière : l'enquêté et l'enquêteur savent que leur monde commun et les enjeux de communication potentiels qu'ils se découvrent ne fondent pas l'entretien *a priori*. Dans ce cas, la situation

ne se met pas en forme comme confrontation entre représentants de deux points de vue, celle-ci est un artefact interindividuel géré comme tel par les deux parties<sup>54</sup>.

En fin de compte, l'expérience de ma thèse a transformé ma pratique de terrain ultérieure de la manière suivante : j'ai pris acte du fait que les entretiens fournissent des situations qui contextualisent localement ce qui s'y échange. Ils peuvent être catégorisés en fonction de l'enjeu et du cadre de communication qui s'y construit. Il est impensable pour moi, compte tenu de la démarche de recherche, de considérer un entretien comme un matériau textuel. Tout ce qui s'y dit doit être compris en contexte. Ou plus exactement : ne peut en être traité que ce qui y est contextualisé de façon pertinente pour les deux parties, à l'intérieur de la situation de communication elle-même.

Bien sûr j'ai continué malgré tout à répondre à des demandes, en produisant des résultats d'enquêtes sur les représentations sociales et les usages sans nécessairement traiter les entretiens entièrement selon cette démarche, comme situations de communications. Mais par la suite, mon parcours de recherche m'a rendu attentive à toutes les contextualisations internes aux entretiens, quitte à entrer dans un détail qui mettait en cause les notions qui constituaient l'enjeu ou l'objet des enquêtes, comme cela a été le cas pour les usages.

## **9 La vulgate des représentations sociales**

À cette échelle, ce sont les représentations sociales qui me sont apparues comme le marqueur des effets d'un modèle de communication dans la méthode, sur une notion qui constituait l'enjeu ou l'objet des enquêtes.

Le modèle implicite mobilisé dans l'enquête est un avatar du modèle du code : l'enquête est une situation de communication fonctionnelle qui permet de recueillir des contenus discursifs, lesquels sont le plus souvent, moyennant commentaires méthodologiques et précautions multiples, traités pour eux-mêmes indépendamment de la

---

<sup>54</sup> Ce n'est pas le cas d'une enquête sur la sortie scolaire au musée, à la Réunion. Dans cette situation très particulière, j'enquêtais sur la signification de la visite au musée chez les enseignants du primaire. La société réunionnaise est structurée par le clivage métropolitains/réunionnais, et cette structuration est au cœur de conflits, de rapports de force et de dynamiques très vives dans le monde enseignant. C'est pourquoi l'enquête par téléphone a eu le gros avantage de décharger l'interaction de ce type de problème, dans la mesure où ni moi-même ni les enquêtés ne pouvions être parfaitement certains, à moins de décider de le dire explicitement, que nous étions métropolitains ou réunionnais.

situation dans laquelle ils ont été recueillis : ils témoignent d'autres situations sociales, d'autres rapports sociaux, d'autres logiques sociales.

Ce modèle est soustrait à la visibilité et à la discussion par son instrumentalisation en modèle technique de l'enquête comme mode de recueil de matériaux.

Les représentations sociales telles que définies par Moscovici sont en rupture avec ce modèle du code et ses avatars, dans la mesure où elles sont des savoirs définis par les situations dans lesquelles ils sont mobilisés et les supports par lesquels ils adviennent et circulent. C'est en quoi elles se différencient du concept de représentations collectives définies par Durkheim comme étant des contenus mentaux propres à des groupes sociaux, existant indépendamment de leurs actualisations concrètes, mais que la méthode sociologique permettait d'objectiver. La méthode de Moscovici – l'analyse comparée du discours de trois organes de presse à propos de psychanalyse - évite cette instrumentalisation du modèle du code, elle est cohérente avec la dimension médiatique des communications sociales.

Mais ce n'est pas avec cette acception des représentations sociales que je suis entrée dans le terrain et les enquêtes. Je me suis référée à une réduction du concept, extrêmement généralisée et commode, celle qui rabat les représentations sociales vers des contenus mentaux socialisés, qui « *relient la vie abstraite de notre savoir et de nos croyances à notre vie concrète d'individus* »<sup>55</sup> ou encore qui « *sont reliées à de systèmes de pensée plus larges, idéologiques ou culturels, à un état des connaissances scientifiques, comme à la condition sociale et à la sphère de l'expérience privée et affective des individus* »<sup>56</sup>.

En ce sens, les représentations sociales deviennent presque synonymes du type de contenu produit par l'entretien, tel qu'il a pu être décrit en sociologie. L'entretien serait une communication sociale qui permettrait justement de se situer à la charnière entre l'intimité de l'individu, accessible uniquement dans la conversation privée de laquelle

---

<sup>55</sup> Palmonari (A.) et Doise (W.). 1986. « Caractéristiques des représentations sociales ». In : W. Doise et A. Palmonari (sous la direction de) . *L'étude des représentations sociales*. Lausanne : Delachaux et Niestlé, p. 16.

<sup>56</sup> Jodelet (D.). 1989. « *Représentations sociales : un domaine en expansion* ». In D. Jodelet (sous la direction de) *Les représentations sociales*. Paris : PUF, 1989, réed. 1991, p. 35.

l'entretien se rapproche, et sa condition sociale de membre, objectivée « en public » face à un inconnu<sup>57</sup>.

Ainsi, j'ai tout d'abord analysé les représentations sociales de différents thèmes (environnement, santé, informatique, espace, énergie, ville) auprès des visiteurs de la Cité des Sciences, en amont de la conception d'expositions consacrées à ces thèmes. J'ai effectué des entretiens que j'ai analysés pour produire des rapports sur les représentations de l'environnement, de la santé, de l'informatique, de l'espace, de l'énergie, de la ville. En cela j'ai moins suivi Moscovici que la manière dont la psychologie sociale a généré de la recherche en sollicitant des individus sur des thèmes pré-déterminés (on étudie toujours les représentations sociales de quelque chose) pour obtenir des données rapportées à des collectifs auxquels se réfèrent les échantillons d'individus. Par exemple, les entretiens menés auprès de visiteurs d'expositions fournissent des données sur les représentations sociales que le public du musée se fait de tel thème.

Il se trouve que peu à peu – et c'est ce qui a motivé le questionnement de la thèse – les entretiens se sont révélés être en contradiction avec leurs propres finalités sur au moins deux aspects : au cours de l'entretien, le « thème » traité, et le statut de la personne interrogée n'étaient pas entièrement pré-déterminés par les objectifs de l'enquête fixés du point de vue de l'enquêteur, mais définis dans la dynamique de l'enquête elle-même.

Ainsi, des visiteurs ont pu décider qu'ils étaient effectivement interrogés en tant que membres du public de la Cité des Sciences et adhérer à cette détermination qui est aussi celle posée par l'enquêteur, mais ce ne fut pas toujours le cas. Ils ont également parlé en tant que « public » non plus de l'institution dans laquelle ils étaient interrogés, mais d'un thème (comme celui de l'environnement), ou plutôt d'un débat public dans lequel s'insère l'institution, mais qui la précède et détermine le sens de ses propositions. Ils ont aussi pu parler en leur nom propre, à titre purement personnel, mais en précisant dans ce cas qu'ils ne parlaient que de leur propre point de vue, et en précisant l'illégitimité d'une telle position (« *ça ne doit pas rentrer dans votre enquête, ça n'engage que moi* »). Les entretiens fournissent de nombreux points de vue construits par rapport à la situation sociale d'enquête, et non pas d'autant moins valides, mais au contraire, d'autant plus

---

<sup>57</sup> Voir à ce sujet : Barbier-Bouvet (J.-F.). 1988. « La fin et les moyens : méthodologie des enquêtes sur la lecture », in : M. Poulain (sous la direction de ) *Pour une sociologie de la lecture : lectures et lecteurs dans la France contemporaine*. Paris : éditions du Cercle de la Librairie, 1988, p. 215-237.

valides si l'on se place dans la logique des représentations sociales comme savoirs sociaux s'actualisant dans des communications sociales.

En outre le thème de l'entretien a évidemment été « négocié » par les enquêtés à partir de la proposition de départ. On a donc « renégociation » à la fois du statut de l'enquêté et de celui du thème de l'entretien. De telles observations ne sont pas rares dans les comptes-rendus d'enquête, mais ce qui est beaucoup plus difficile, c'est de sortir ces observations du registre du commentaire en avant-propos ou en post-scriptum, et d'en assumer réellement les conséquences dans la définition de la recherche elle-même. La thèse a permis de catégoriser sur des bases nouvelles ce qui s'était passé au cours des entretiens, selon trois axes d'interprétation :

- la redéfinition des objets discutés par les visiteurs : en particulier le rapport reconnaissance du thème/proposition de l'institution,
- la construction du statut de membre du public par les visiteurs interrogés,
- l'anticipation des modèles d'usages de l'exposition dans l'entretien lui-même.

J'ai donc terminé ma thèse avec une idée entièrement revue des représentations sociales. Il a suffi de prendre au sérieux d'une part le fait que les situations d'entretien sont des situations de communications sociales et d'autre part la définition des représentations sociales qui permet de rendre compte de ces situations comme des communications sociales et comme des moments de circulation des savoirs en même temps. En fin de compte, la notion ressemblait beaucoup plus à celle qu'avait proposé Moscovici dès lors qu'on en tirait les conséquences au plan empirique, pour les pousser dans leur logique propre.

## **10 Retour sur Moscovici : la dimension communicationnelle des représentations**

Les représentations sociales nous ramènent après coup à Moscovici et à son travail fondateur sur la psychanalyse, son image et son public. Dans ce travail, la notion est complexe, il est difficile d'en saisir toutes les dimensions à la fois. La plupart du temps, nous ne les prenons pas toutes en charge. Au moins deux groupes de caractéristiques peuvent pratiquement s'autonomiser l'un par rapport à l'autre selon qu'on privilégie plutôt l'un ou plutôt l'autre :

- les représentations sociales sont à la charnière du collectif et de l'individuel,

- elles s'actualisent dans des communications sociales.

Le premier groupe de caractéristiques a pratiquement colonisé entièrement les usages académiques de la notion, au point qu'une discipline toute entière, la psychologie sociale, s'est développée à partir d'elles. La liaison entre des dimensions cognitives et des dimensions sociologiques du rapport au savoir a occupé des générations de chercheurs, avec des enjeux scientifiques puissamment relayés par des enjeux institutionnels. La focalisation sur les liens entre les rapports d'équivalence entre individu et psychologie d'une part, collectif et sociologie d'autre part, a bien des avantages :

- celui d'une montée en généralité des résultats concernant les individus dont les savoirs sont saisis dans des relations interpersonnelles, vers des résultats concernant des groupes sociaux dont les savoirs sont saisis dans des fonctionnements médiatiques, et institutionnels. Implicitement, le résultat concernant le collectif l'emporte toujours sur le résultat concernant l'individu,
- d'une montée en scientificité des résultats concernant la « pensée sociale » saisie par des méthodes sociographiques, vers des résultats concernant le fonctionnement de la pensée, saisi par les sciences cognitives.

Les mécanismes décrits par Moscovici pour rendre compte des transformations de concepts scientifiques en vérités de sens commun, par l'objectivation et l'ancrage, constituent une source d'inspiration et de légitimation puissante pour le penchant cognitif de la psychologie sociale.

Sperber incarne bien cette volonté de faire jonction entre les niveaux individuels et les niveaux collectifs d'une part, entre l'anthropologie et les sciences cognitives d'autre part, avec son projet d'une épidémiologie des idées qui unifierait les approches et mettrait les niveaux en continuité.

La construction disciplinaire de la psychologie sociale constitue un succès si éclatant des représentations sociales, qu'elle rend presque secondaire, voire inutile, le deuxième groupe de caractéristiques d'une notion qui aurait pu être revendiquée par les sciences de la communication. En effet, l'obsession de la jonction entre individuel et collectif a selon moi masqué le fait que la notion était un moyen de rendre compte des communications sociales, alors même que l'étude de Moscovici prenait précisément pour objet le fonctionnement médiatique, avec une perspective passionnante : comment étudier ce fonctionnement

médiatique en se donnant vraiment les moyens empiriques de ne pas mettre l'accent plutôt sur la forme ou plutôt sur le fond, c'est-à-dire plutôt sur les mécanismes liés à la mise en œuvre de technologies ou bien à l'activation de logiques sociales ou plutôt sur la nature des savoirs circulant dans ces médias ?

Or, les représentations sociales sont en effet définies comme étant non seulement mobilisées mais aussi produites dans des interactions et au cours de processus de communication. La notion de représentation sociale est en effet – théoriquement - en rupture avec la notion de représentation collective de Durkheim, en ce sens qu'elle ne désigne pas des contenus mentaux qui s'actualiseraient dans tel ou tel contexte. Elle implique le fait que rien ne peut être saisi en dehors des phénomènes de communication, et que la représentation sociale est sa propre actualisation en contexte. L'idée d'un processus d'actualisation souvent évoqué dans la littérature sur les représentations a pu susciter l'idée que malgré tout il existerait un référent stable et permanent quelque part (le thème, l'objet des représentations), qui se révélerait dans les communications sociales. Revenons à la structuration complexe de la notion mais aussi aux marges de jeu laissées au chercheur dans l'interprétation de cette structuration.

Moscovici a montré comment les représentations se modifient quand elles sont actualisées dans des rapports de communication différents. Il saisit les représentations sociales non pas en soi, comme des contenus contextualisés, mais par comparaison, en faisant apparaître des processus. De plus, il ne se contente pas de faire fonctionner sa notion à un seul niveau de communication : il tente de prendre en charge l'hétérogénéité théorique dans laquelle se déploie les phénomènes de communication.

Ainsi Jodelet (1989) distingue chez Moscovici au moins trois « niveaux » d'incidence de la communication dans le phénomène des représentations sociales :

- *un niveau médiatique*. Moscovici a décrit des systèmes de communications médiatiques : propagande, propagation, diffusion. Ces systèmes sont dotés de propriétés, héritées d'une théorie du fonctionnement social en terme de structuration des rapports sociaux. Ces systèmes médiatiques sont générateurs d'effets, ils contribuent à la régulation des rapports sociaux, grâce à leur rôle dans la formation des opinions (par la diffusion), des attitudes (par la propagation), des stéréotypes (par la propagande). Le choix du corpus par Moscovici, qui valorisait des logiques fortes et des différences sensibles, a pu



contribuer à une lecture du fonctionnement médiatique comme étant déterminé par la puissance des rapports sociaux. En effet, les organes de presse choisis étaient liés au fonctionnement de partis politiques ou de communautés religieuses, ce qui a pu accentuer une lecture sociologique des médias en terme d'instruments d'expression et de régulation de rapports de pouvoir. Mais c'est là pratiquement un artefact lié au choix d'un terrain : les liens entre presse et groupes sociaux y sont une condition empirique préalable. Or, on trouvait déjà dans l'étude de Moscovici la caractérisation théorique du média comme étant un espace social, lieu d'interactions, et de production de discours sociaux spécifiques. Davallon a ainsi caractérisé les médias à partir de leur opérativité symbolique, en tant que dispositifs sociaux. La volonté des acteurs individuels ou collectifs, et notamment les enjeux de pouvoir, ne sont qu'un des éléments du fonctionnement médiatique qui n'est en aucun cas une simple instrumentalisation de rapports sociaux.

- *un niveau institutionnel*. Ce sont les processus de formation des représentations, objectivation et ancrage, qui permettent alors de relier la perception de la réalité et le traitement de l'information à l'échelle de l'activité cognitive des individus, et aux conditions sociales dans lesquelles s'exerce cette activité. C'est à ce niveau que les représentations sociales ont pu être rapprochées de l'*habitus*, qui, sous la plume de Bourdieu<sup>58</sup>, caractérise des :

« systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de leur fin et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement "réglées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre » (p. 88-89).

Ainsi est rendue possible « *la production d'un monde commun et sensé, d'un monde de sens commun* ». Ce niveau constitue un moyen de rattacher les représentations sociales à des échelles historiques, au lieu de les étudier comme étant de « simples » moyens de raccorder les niveaux individuels et collectifs.

- *Un niveau inter-individuel*. À ce niveau, les individus réagissent à l'information concernant l'objet représenté. Entrent en jeu la dispersion et le décalage des

---

<sup>58</sup> Bourdieu (P.). 1980. *Le sens pratique*. Paris : éditions de Minuit, 1980, p. 88-89.

informations, inégalement accessibles selon les groupes et la « *pression à l'inférence due à la nécessité d'agir, prendre position ou obtenir la reconnaissance ou l'adhésion des autres* » (Jodelet, op.cit. p. 47). Si Jodelet se penche ici, de nouveau, sur les enjeux de structuration des rapports sociaux dès ce niveau inter-individuel, d'autres auteurs s'attachent au fonctionnement logique de la pensée naturelle. La *logique naturelle* est alors étudiée soit dans ses propriétés dans des situations d'interlocution<sup>59</sup>, soit dans les propriétés du raisonnement de sens commun. Geertz<sup>60</sup> détermine ainsi les propriétés ou « quasi-qualités » de la pensée de sens commun : « *naturel* », « *esprit pratique* », « *minceur* », « *absence de méthode* », « *accessibilité* ». C'est à ce niveau inter-individuel, voir intra-individuel, que le phénomène des représentations sociales est très proche de la psychologie génétique. Lorsque Piaget<sup>61</sup> cherche quelles sont les représentations du monde chez l'enfant aux différents stades de son développement et quelle est la structure de la causalité enfantine, il caractérise des processus de formation de la pensée dans un environnement social. Il ne manque pas, d'ailleurs, de chercher dans quelle mesure la pensée adulte ordinaire conserve les structures de la pensée enfantine, par exemple dans le sentiment de participation, c'est-à-dire le sentiment que des êtres et des phénomènes sans contact spatial ni connexion causale peuvent être partiellement identiques ou exercer une influence l'un sur l'autre. Le concept de participation repris par Piaget ayant été préalablement défini en 1910 par Lévy-Bruhl pour caractériser la pensée primitive, on trouve ici une des multiples modalités de la mise en relation pensée enfantine/pensée primitive/pensée de sens commun dans les sciences humaines, modalité structurante pour fonder à partir de la pensée sur l'Autre un lien interdisciplinaire entre les différents niveaux de la recherche sur les mécanismes psychologiques et sociologiques dans nos sociétés.

---

<sup>59</sup> Grize (J.-B.). 1989. « *Logique naturelle et représentations sociales* », in D. Jodelet (sous la direction de). *Les représentations sociales*. Paris : PUF, 1989, p. 153-168.

<sup>60</sup> Geertz (C.). 1986. « Le sens commun en tant que système culturel », in C. Geertz. 1986. *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*. Paris : PUF, trad. française, p. 93-118.

<sup>61</sup> Piaget (J.). 1947. *La représentation du monde chez l'enfant*. Paris : PUF, réed. 1993.

Ces trois niveaux de communication qui mettent chacun en jeu les représentations, correspondent non seulement à des échelles de phénomènes (des communications inter-individuelles aux communications médiatiques), mais aussi à des préférences théoriques distinctes à chacune de ces échelles : mécanisme de régulation sociale à l'échelle institutionnelle, mécanisme générateur « d'effets », tels que la formation des opinions au niveau médiatique, mécanisme du traitement cognitif de l'information au niveau inter-individuel. Il est dès lors fort difficile d'étudier le phénomène des relations sociales sans « préférer » à chaque niveau de l'échelle le modèle implicite de la communication qui lui correspond, lorsqu'on ne se donne pas *a priori* l'objectif d'étudier ces trois niveaux de front, avec le choix d'un terrain et d'un objet adaptés à cet objectif. Les trois niveaux s'autonomisent au plan théorique puis empirique, précisément par le fait qu'ils correspondent à des niveaux, lesquels sont en relation suffisante dans un certain sens commun de la recherche : ce qui se passe au niveau des communications individuelles est associé aux communications médiatiques qui relient des groupes sociaux. On peut aisément comprendre pourquoi les enjeux des représentations sociales ont été absorbés dans les enjeux théoriques et institutionnels de la jonction entre la psychologie et la sociologie, entre l'analyse de ce qui se passe à l'échelle individuelle et l'analyse de ce qui se passe à l'échelle des groupes sociaux.

C'est pourquoi à notre avis toutes les conséquences de la dimension communicationnelle des représentations sociales n'ont pas été tirées : les trois niveaux auxquels sont pensées les communications sociales, qui sont à la base une prise en charge de la complexité des phénomènes de communication, ont été utilisés pour dissocier trois niveaux « sociaux » de l'individuel au collectif, et donc répartir les orientations de recherche en fonction des préférences disciplinaires. Or, le cadrage proposé par Moscovici tel qu'il le met en œuvre empiriquement ne ressemble pas à un découpage dans le social du micro au macro, mais plutôt à un cadrage qui permet de ne pas oublier les articulations dans les phénomènes de communications eux-mêmes, envisagés à la fois comme relevant des rapports sociaux et des phénomènes de signification. Les trois registres pourraient tout aussi bien constituer un cadre non pas sociologique, mais sémiotique, des phénomènes de communication.

Or, les articulations entre les trois niveaux sont profondément remises en cause par la notion même de représentation sociale. Paradoxalement la *vulgate* des représentations

sociales a tout au contraire réifié les trois niveaux pour bénéficier des spécialisations disciplinaires propres à chacun d'eux. Dans cette mesure on comprend que la prédétermination de l'objet des représentations sociales devienne un élément de méthodologie commun. Or, c'est moins par leur définition que par la manière dont Moscovici a utilisé ces éléments de définitions comme contraintes empiriques que les représentations sociales sont vraiment intéressantes au plan théorique. C'est ce que je tire, après coup, de la manière dont j'ai moi-même expérimenté la nécessité de pousser dans leur logique propre les représentations sociales « à cause » de la nécessité de prendre en compte les situations de communications mobilisées dans l'enquête.

Les retombées de cette nécessité de pousser dans leur logique communicationnelle des représentations sociales se sont traduites dans la thèse par un effet sur une des notions que j'y mobilisais sans cesse.

### **Le public : entre concept et catégorie empirique**

La notion de public est pré-construite de toutes façons. Elle n'a pas « besoin » d'être définie par la recherche, elle fonctionne déjà socialement à de multiples niveaux ; pour les institutions, pour les médias, pour les individus. Quantité d'instances la définissent à leur manière ou se réfèrent à la définition d'autres instances qu'elles jugent plus qualifiées. Par exemple, un musée peut définir lui-même ce qu'il considère être le public, mais peut aussi se tourner vers des instances « externes » pour tenter d'objectiver le phénomène, par exemple, des spécialistes de marketing.

Les chercheurs proposent eux-mêmes des définitions, ou bien partent de celles qui correspondent à leur objet : les études de réception des médias par exemple, ou les études des pratiques culturelles (la pratique de visite suppose le statut de membre du public, la pratique de lecture de même).

Le gros danger, pour la recherche, est de chercher à se démarquer du point de vue des acteurs direct qu'elle sollicite pour étudier le « public », soit en créant la distance simplement en prenant le point de vue d'autres acteurs (le média, l'institution, etc.) soit en créant la distance en convoquant une pluralité de points de vue qu'elle ré-articule et critique à sa manière.

A mon avis, on peut prendre une voie inverse : ne pas créer l'illusion d'une possible prise de distance sans référence absolue possible « externe » au point de vue de tous les acteurs, mais référer les discours des acteurs et les façons dont s'actualise le statut du public explicitement convoqué par eux, directement aux situations très précises. Le référent est l'analyse de la situation de communication dans laquelle s'actualise le statut du public (donc des positions d'énonciations) et les représentations de la notion (donc des discours). Ce faisant, on utilise le concept de représentations sociales tel que défini par Moscovici non plus à partir de « contenus » de représentations pré-thématisés, dont on observe les actualisations dans des communications (les représentations sociales de la folie, les représentations sociales de la science, les représentations sociale du public), mais à partir des communications elles-mêmes et de ce qu'elles mettent en forme, à partir des situations.

Au début de ma thèse, le public était pris entre deux acceptions : au plan théorique, le public est un élément de l'exposition, comme média et espace public ; au plan empirique il est une population de référence, celle des visiteurs des expositions, dans laquelle l'enquêteur puise des individus. Le public est donc au cœur de l'articulation entre volonté de faire science et nécessité de mettre en œuvre sens commun, entre pratique et conceptualisation. Pour étudier le « public » il faut le mobiliser comme réalité empirique pré-construite à des fins méthodologiques.

Le retour sur les situations de communications dans les enquêtes préalables a permis de voir comment les visiteurs interrogés donnaient sens à la situation d'enquête en adhérant au statut de membre du public supposé être l'interlocuteur « vrai » de l'enquêteur lui-même représentant de l'institution.

Ainsi, les visiteurs anticipent dès l'enquête la manière dont ils peuvent intervenir de manière opportune dans l'exposition au stade du projet. Autrement dit, en tant que membres du public, ils sont moins les futurs visiteurs d'une future exposition que les membres du public du projet d'exposition. Pour réagir à l'enquête dans laquelle leur est soumis un thème d'exposition, ils attribuent une signification au fait de proposer au public une exposition sur un thème donné. L'attribution d'une telle signification contient l'attribution des intentions de l'institution à l'égard du « public », c'est-à-dire du collectif qu'elle veut toucher par son action. Les personnes interrogées anticipent leur place dans l'intervention que constitue l'exposition, sans forcément mobiliser le statut de visiteur

effectif ou potentiel car ce statut de membre du public ne leur apparaît pas toujours comme le mode d'implication la plus pertinente. Face à un thème comme l'environnement, l'intention supposée être celle de l'institution vis-à-vis de son public peut être inférée par les enquêtés comme étant l'intention de mobiliser le « public » du débat social sur le thème : le fait de visiter ou pas importe alors assez peu dans la détermination du « public » de l'initiative (faire une exposition sur le thème de l'environnement).

Dans ma thèse, j'ai suivi de manière détaillée comment chacun des entretiens constituait en lui-même une situation où l'enquêté accomplit son statut de membre du public tel qu'il est rendu nécessaire par l'attribution de signification et par l'optimisation de la pertinence. Même si ce statut, tel qu'il l'éprouve et l'actualise, lui permet de critiquer ce qui lui est soumis, c'est toujours dans la mesure où cette critique entre dans les attributions qui sont celles du membre du public par rapport à celles de l'institution, dans un rapport de communication et non pas de « simple » domination ou consommation - lequel suffit hélas trop souvent à tenir un discours supposé être « du point de vue » du public.

Ce qui est remarquable, c'est la conjonction d'une large gamme de potentialités dans la manière dont peut s'actualiser le statut de membre du public tel qu'il est vécu et anticipé à ce stade de l'enquête préalable, et d'une très grande attention des personnes sollicitées aux cadres supposés par eux comme étant ceux de l'intervention institutionnelle et qui déterminent strictement ces potentialités. Même si les statuts potentiels de visiteur par exemple, à ce stade préalable à l'exposition, sont considérablement plus variés que dans la réalité de la visite et parfois très éloignés de cette réalité, les enquêtés n'imaginent pas n'importe quoi : ils imaginent ce qui leur semble à ce stade les possibilités les plus pertinentes possibles. Par ailleurs, ces potentialités n'en sont plus tout à fait : les enquêtés imaginent d'autant moins n'importe quoi qu'ils sont déjà en train de mettre en œuvre dans la situation d'enquête, avec un évaluateur professionnel de l'institution, les statuts de visiteurs et de membre du public expérimenté au cours de l'entretien et déjà contextualisés. Un des résultats de cette analyse de la construction du statut de membre par les visiteurs interrogés dans l'enquête préalable était pas exemple le décalage entre la position de visiteur visitant et de visiteur en entretien, notamment la disparition du registre de l'attente dans la position de visiteur visitant. Un des éléments de conclusion de la thèse a donc été la mise à l'épreuve de la contradiction entre la mobilisation de la catégorie du public,

considéré comme réalité empirique nécessaire à l'enquête, au service de la construction d'un objet de recherche qui mobilise la notion d'espace public au sens théorique. Finalement, ce sont les enquêtés qui mobilisent différents statuts possibles qui leur permettent d'attribuer une signification à la situation d'enquête, dont le statut de membre du public. Celui-ci peut-être considéré non pas comme une représentations au sens de contenu mental, de projection imaginaire, mais comme une représentation au sens où ce statut s'actualise dans une communication avec des membres d'un public empirique. On est en décalage radical avec le modèle du public au sens empirique de cible ou de population.

Reprenons quelques éléments dégagés lors de la thèse concernant l'actualisation par les enquêtés interrogés en tant que membre d'un public empirique, d'un statut de membre d'un public comme collectif potentiel. Cette actualisation était saisie, dans la thèse, par l'analyse de l'expression des attentes et de la capacité critique :

En tant que visiteurs, les visiteurs interrogés sont engagés dans une activité d'interprétation et non d'évaluation. Le décalage entre les attentes exprimées face au thème, et l'abandon apparent de ces aspirations une fois que le visiteur est face à une proposition formalisée, est caractéristique de cette condition de la visite qui nécessite une acceptation préalable de la proposition en l'état, pour pouvoir l'interpréter et en tirer le maximum, ce qui nécessite de l'interpréter en comprenant sa logique propre. L'activité critique du visiteur en visite ne peut guère concerner que les conditions d'accès et d'usage du dispositif. Seuls les visiteurs experts peuvent se permettre une activité d'évaluation critique dans la visite proprement dite.

En tant que membres du public, les visiteurs interrogés sont dans une logique d'expression potentielle, celle-là même qui révèle la nature du système de communication relationnel dans lequel ils se sentent engagés. Mais cette expression est essentiellement soit une anticipation des logiques possibles de traitement (une anticipation du statut de visiteur), soit une expression des préoccupations et des attentes, dans le cadre des systèmes de représentations liés au thème, au projet, et à la position de parole.

C'est à ce point qu'intervient la question de l'absence remarquable d'expression critique en général. Interrogés sur le projet, les visiteurs en tant que membres du public se projettent dans ce qui serait possible, et ne se réfèrent pratiquement pas à ce qui a déjà été fait (si ce n'est pour la caractérisation de la Cité des Sciences par rapport aux médias ou à la réalité du thème). Dans cette vision, l'institution est elle-même en projet perpétuel, et le public lui-même est un collectif à venir, doué potentiellement d'une capacité d'action considérable. La dimension utopique est très forte, au point que dans certains cas, comme celui de la ville, des préoccupations très fortes, et un pessimisme marqué, s'articulent directement sur des visions qui mettent en scène non seulement la résolution des problèmes actuels, mais le dépassement radical de la logique de problèmes. L'institution culturelle comme zone sociale franche est non seulement potentiellement douée de la capacité d'intervenir activement dans des champs de réalité

préoccupants, mais elle est également potentiellement douée de la capacité de court-circuiter les limites et les contraintes de la structuration des réseaux sociaux et de l'action collective, même si cette capacité s'exerce dans le lieu restreint de l'institution.

Nous faisons l'hypothèse que cette capacité d'attente est liée, entre autres, à la conjonction de deux facteurs au moins :

- d'une part le décalage entre l'ampleur des préoccupations ressenties et des enjeux perçus (relations homme/nature/homme, maîtrise de la logique de développement aveugle) et la carence de projets et de cadres d'action collectifs face à ces préoccupations : l'institution culturelle apparaît peu touchée elle-même par des logiques destructrices qui semblent broyer les individus et coloniser les domaines d'activité (travail, consommation), et l'expression de telles logiques de projets et d'action collective y semble pertinente et non hors sujet ;

- d'autre part la perte de la capacité critique des publics dans l'exercice de l'activité de visite, depuis l'attribution de cette capacité critique au milieu professionnel lui-même. La capacité critique qui définissait le public lui-même dans l'émergence de l'espace public au XVIII<sup>ème</sup> siècle, serait en réalité convertie en capacité utopique, celle-ci étant éventuellement plus lourde de conséquences à terme, pour l'institution culturelle, que la critique.

L'évaluation préalable a pu un temps être explicitement organisée [...] comme un moyen de restituer une capacité critique à un public trié sur le volet, pour aider les professionnels des musées. En effet, cette capacité critique externe au musée devient indispensable avec l'émergence de la muséologie thématique, ou muséologie de points de vue, laquelle prend en charge la dynamique de construction des représentations sociales et non pas seulement l'exposition des choses et des faits.

Avec l'étude des représentations justement, l'évaluation préalable s'est trouvée en situation d'ouvrir un espace d'expression, à un stade de projet en amont des expositions. On y constate la réactivation de l'existence du public au sens de l'élément de l'espace public, avec l'exercice intense d'une capacité expressive qui est une capacité critique inversée : les attentes et aspirations.

Actuellement, le public est à l'état de projet de collectif dans les représentations et les attentes des visiteurs. Ce public ne saurait être confondu avec « les publics » comme concept issu de la gestion rationalisante des cibles potentielles et des visiteurs effectifs du point de vue des stratégies communicationnelles des institutions.

On pourrait à terme envisager une réflexion sur l'ouverture du musée comme espace restituant la capacité critique au visiteur visitant en tant que membre du public. Une telle capacité critique ne peut évidemment pas être gérée par l'évaluation actuelle, celle-ci étant précisément un élément du dispositif institutionnel qui incarne la métamorphose de la critique dans la pratique professionnelle elle-même. Cependant, elle peut être éventuellement ouverte à partir de l'évaluation, celle-ci étant considérée non plus comme un élément du dispositif médiatique, mais comme un espace de relations. (Le Marec, 1997, p. 507-508).



La thèse a été l'occasion de saisir « en communication » c'est-à-dire en actes, la construction d'un statut du public, statut complexe, qui intègre sur-le-champ, au moment de son actualisation, tout à la fois un engagement dans un rapport de pouvoir, un engagement dans un rapport au savoir et l'articulation de ces engagements dans la communication précise où celle-ci advient dans l'enquête où la référence à laquelle rapporter les discours est : être représentant d'un collectif potentiel pour l'enquêté et d'une institution pour l'enquêteur.

### **Peut-on enseigner la méthode ?**

Qu'il s'agisse des enquêtes sur les pratiques des publics dans les musées et les bibliothèques, ou bien des enquêtes sur les usages des technologies de la communication, la réflexivité comme réflexion sur l'insertion de la recherche dans les communications sociales a évidemment été également au cœur de l'élaboration d'une démarche pédagogique, dès que j'ai commencé à enseigner de manière régulière. Ma position au sein d'une institution, en tant que responsable de l'équipe d'évaluation à la direction des expositions de la Cité des Sciences, m'a amenée à suivre des mémoires avant de faire des cours. Elle m'a amenée à enseigner un rapport à l'enquête, un rapport aux notions manipulées et parfois relativisées ou métamorphosées dans l'enquête, un rapport à ce qu'est un « résultat » (au statut relatif de celui-ci, construit partiellement dans les communications dans divers contextes : présentations lors des réunions de concepteurs, séminaires institutionnels, séminaires universitaires, articles, colloques, etc.), et surtout un rapport à la continuité et aux discontinuités des communications par lesquelles l'enquête se positionne, s'autonomise, se relie à d'autres activités : relation à l'enquêté et à des visiteurs, relations à des concepteurs, à des collègues, à des chercheurs, relation à des acteurs de toutes sortes, le commanditaire d'un jour pouvant être l'enquêté du lendemain, et le savoir académique d'un jour pouvant être situé dans le sens commun dans un autre contexte selon les modalités d'énonciation. J'ai donc formé des étudiants, discuté de leurs sujets, de leurs méthodes, annoté et évalué des mémoires bien avant de construire des cours de manière systématique. La cellule évaluation des expositions a ainsi été un lieu d'accueil non seulement d'étudiants stagiaires de Maîtrises de Sciences et Techniques (MST), Instituts Universitaires Professionalisants (IUP) ou Diplôme d'Etudes Supérieures spécialisées (DESS), mais aussi et surtout d'étudiants en maîtrise et DEA. Les sujets ont parfois été réorientés, les démarches testées et mises au point, des montages institutionnels

expérimentés pour développer avec l'université des cadres permettant la conduite de recherche sur les axes propres de la Cellule et la formation à l'approche qui y était inventée.

L'enseignement par cours et travaux dirigés (TD) en salle et en amphithéâtre est venu plus tard au moment où, à la demande de Sylvie Fayet-Scribe le module « usages » de la maîtrise de sciences de l'information et de la documentation a été créée à Paris 1. C'est sans aucun doute le souci de montrer combien il pouvait être intéressant et formateur de penser l'empirisme d'un point de vue communicationnel, mais pas exclusivement pour en tirer des recettes techniques ou un discours critique, sinon pour se regarder faire en élargissant le cadre de cette perception réflexive et en expérimentant en même temps des moyens de résoudre les problèmes innombrables surgissant de cet élargissement, qui a marqué ensuite toute ma démarche pédagogique à l'UFR Arts et Culture de l'Université de Lille 3, dirigé par Pierre Delcambre. Le séminaire d'initiation à la recherche de la maîtrise d'IUP Ingénierie culturelle et touristique a été un lieu passionnant à cet égard. A ce propos, je ne me lasserai jamais de répéter que les filières de culture et communication, ou médiation, ou ingénierie culturelle, qui sont souvent l'objet de mépris dans le monde académique (ce sont des filières dites « poubelle ») sont dès le DEUG des foyers d'innovation pour l'articulation entre la recherche et l'enseignement, pour une pédagogie de l'inconfort et du complexe. Je n'oublierai pas la capacité de ces étudiants à « jouer » consciemment avec le cadre de la pratique dans laquelle ils avaient à fournir un travail de travaux dirigés, pour le recontextualiser à des fins professionnalisantes, sociales, intellectuelles, et réinvestir cette capacité dans la présentation académique de leur travail. Nous avons retrouvé beaucoup plus précisément ce type de phénomène dans une recherche menée avec Élisabeth Fichez et à laquelle a participé Nathalie De Voghelaer, sur les usages d'Internet à l'université. Élisabeth Fichez a d'ailleurs développé l'idée de prise en compte des compétences communicationnelles réflexives de ce type – rien de commun ici avec la « communication » au sens de la publicité ou des relations publiques – dans les critères académiques en sciences de l'information et de la communication.

## LE NIVEAU DE LA TRAJECTOIRE DE RECHERCHE

L'articulation entre communications formalisées et communications ordinaires implicites, concerne également un autre niveau de la pratique de recherche : celle de la trajectoire individuelle, ou plutôt de certaines fractions des trajectoires, dans lesquelles s'enchaînent études et recherches, individuelles et collectives, dans un grand nombre de contextes différents. Mais alors que la question des savoirs implicites, de la « part d'impureté », de la dimension subjective propre à l'empirisme, et en particulier au terrain, ont fait l'objet de très nombreux commentaires dans la littérature anthropologique et sociologique de la part des chercheurs eux-mêmes, au bénéfice de la construction d'un positionnement (une posture ou un discours), la part des savoirs implicites et des communications sociales dans la pratique de la recherche au long cours est très peu commentée. Les travaux de synthèse qui font le point de dix ou vingt ans de pratique ne mobilisent que très rarement l'exposé de la dynamique scientifique et sociale dans laquelle se déploie le parcours. On oscille entre l'autobiographie très individualisée et la synthèse théorique reconstituant au contraire des cohérences entièrement pensées dans la champ de la logique et de la rationalité, sur la base d'histoire d'entités théoriques. Or il y aurait tout intérêt à rendre explicite et discutabile dans le champ de l'activité scientifique elle-même une partie au moins des choix et des dynamiques par lesquels se construisent des parcours de recherche. Il est en effet indispensable, pour assumer pleinement le parti pris empirique, de le dégager du grand écart entre le commentaire épistémologique fondé sur des principes philosophiques et les commentaires méthodologiques resserrés sur le rapport au terrain d'autre part. C'est à tous les niveaux de l'activité de recherche que le parti pris doit être explicite, discutabile, et générer des effets.

Dans mon propre cas, le niveau de la synthèse est celui d'un ensemble de recherches suscitées ou traversées par une problématique particulière : les usages. L'articulation entre sens commun et méthode y est saisie dans le procédé du « retour sur » grâce à la nature mixte de la notion, à la fois formation discursive vague et quasi-concept, qui oblige à des repositionnements incessants, et à une dynamique très particulière du discours scientifique qui prend en charge sa propre contextualisation. Les effets en terme de construction de connaissance correspondent à une orientation : celle du renoncement à une montée en généralité, et à une radicalisation de l'exigence de gagner en précision. Les usages

constituent des accès à des phénomènes définis par rapport à des d'objets ou dispositifs, mais qui ouvrent la voie à l'observation d'autres phénomènes : des « complexes » d'actions, d'opinions, activés par l'objet ou le dispositif.

### **La trajectoire : qu'y a t-il entre les opérations de recherche successives ?**

Ce qui constitue l'activité de recherche à l'échelle de la trajectoire, qui n'est ni celle des terrains individuels ou collectifs, ni celle des programmes à long terme, ni celle d'une « œuvre », est très difficile à définir, et de ce fait, très rarement conceptualisé : il s'agit de la trame trouée, hasardeuse, hétérogène, et pourtant continue, de la suite des études et travaux de recherche réalisés dans des contextes différents et avec des personnes différentes (études parfois commanditées, parfois réalisées sur appel d'offres, parfois insérées dans des programme), mais dans lesquelles on se retrouve confronté, qu'on le veuille ou non d'une certaine manière, aux mêmes questions, que celles-ci soient à l'origine de l'étude ou qu'elles soient réintroduites de biais dans une étude dont le chercheur n'a pas eu l'initiative, ou encore qu'on soit de toutes façons rattrapé par elles. A cette échelle, le problème de l'« impureté » évoqué par Schwartz dans le cas du rapport au terrain individuel et qui y est réglé au moins sur un plan discursif, devient un non-dit assourdissant, qui affecte non seulement le matériau, mais l'ensemble du processus et surtout les choix individuels volontaires qui relèvent donc de la responsabilité du chercheur face à des opportunités et des contraintes. Comment décide-t-on de répondre à tel ou tel appel d'offre, de mener telle ou telle étude, avec quelle équipe, pour quelle institution, dans quelles conditions, avec quelles retombées ? Comment se prennent des décisions entre opportunités et contraintes ? Comment s'élabore une stratégie de recherche ? Ces questions sont fort peu prisées par les auteurs, beaucoup moins que les commentaires auto-critiques ou réflexifs du rapport aux terrains, bien qu'elle soient intensivement discutées dans de multiples situations de communications : à ce niveau, les communications qui organisent la recherche restent d'un commun accord essentiellement orales et donc, *a posteriori*, apparemment implicites.

En reprenant la fameuse partition entre stratégie et tactique, on pourrait se représenter le problème des impuretés liées au terrain comme relevant de la tactique, et à ce titre n'engageant pas entièrement la responsabilité du chercheur qui réagit aux aléas du terrain, tandis que les choix de s'impliquer dans des actions qui ne s'organisent pas selon des

logiques conformes à un idéal de construction scientifique « pure » relèveraient partiellement d'une responsabilité stratégique. Les inconvénients liés à l'hétérogénéité qui en résulte sont parfois vécus comme des fautes, et les difficultés sont vécues comme des indignités : difficulté de comparer des résultats obtenus dans des conditions institutionnelles différentes, impossibilité de maîtriser les questionnements initiaux dans le cas de réponses à la commande institutionnelle, de réponses à des appels d'offres thématiques, d'arrangements dans des collectifs d'occasion au nom de logiques imposées par les exigences politique de regroupements.

Cette impureté de la recherche est une condition partagée par tous, sans cesse commentée dans les interactions interpersonnelles, mais nécessairement passée sous silence dans la littérature de recherche. C'est dans cette mesure d'ailleurs que cette part cachée de la recherche exerce un pouvoir de fascination sur les observateurs et sur certains chercheurs : elle apparaît comme la face cachée, le vrai moteur de la recherche que l'on peut arriver à dévoiler (sans trop de peine) derrière la rhétorique académique de la production de connaissances issue de l'épistémologie classique. Un des ressorts de la *vulgate* de la sociologie des sciences, parfois orchestrée par les sociologues des sciences eux-mêmes, a pu ainsi être l'effet de dévoilement d'une pratique qui n'était au fond **que** sociale, traversée par des rapports de pouvoirs, envahie par la ruse. Rappelons qu'à l'échelle du terrain, le même effet de révélation scandaleuse avait suivi la découverte du journal de Malinowski par lequel se mesurait la distance énorme entre l'exposé de sa recherche par l'ethnologue des Argonautes du Pacifique, et le vécu quotidien, terriblement amer d'un homme souffrant au quotidien de ses contacts avec les indigènes. Actuellement, avec le recul, on pourrait entièrement inverser la perspective et voir au contraire cet écart non pas comme la mise en scène d'une fiction démentie par une « vérité vraie » découverte dans le journal, mais comme la mesure même d'un déchirement maîtrisé entre les affects et l'ambition intellectuelle, c'est à dire l'honneur même de la recherche. On est loin de pouvoir opérer pareille conversion dans le cas des écarts entre des mises en perspective intellectuellement lisses et cohérentes, et les inachèvements multiples que recouvrent des expressions telles que « douze ans de recherches sur les usages ». Une telle inversion n'offrirait d'ailleurs pas plus d'intérêt que la *vulgate* critique sur le mode « derrière le discours scientifique, la réalité sociale des rapports humains triviaux ».

C'est la conversion des trajectoires de chercheurs en trajectoires de recherche qui pose le problème de la mise en œuvre de la pensée scientifique (qu'elle soit politique ou méthodologique) à l'échelle d'un enchaînement d'opérations de recherche toujours lacunaires, qui n'est ni celle de la méthodologie face au terrain, ni celle de la politique de recherche. Bien sûr, le sens de l'enchaînement peut être restitué après coup. La phase d'écriture qui, à l'échelle d'un terrain, consiste à articuler *a posteriori* l'ensemble des éléments disponibles (données mais aussi expériences de toutes sortes) relève de la méthodologie, plus précisément de l'interprétation. À l'échelle du parcours de recherche, une telle opération peut être considérée comme homologue de la précédente. Mais un tel travail n'efface pas, tout au contraire, la question du positionnement scientifique dans l'activité en amont et surtout au moment où elle s'organise. Pour autant la proposition de traiter cette question au plan méthodologique est-elle ressentie comme nécessaire et pertinente ? Je pense que oui, au moins pour mon propre cas, et pour la raison suivante : il s'agit là encore d'accroître la part de l'explicite et du discutabile, et ici en particulier, pour éviter les risques de confusion, de discrimination entre ce qui est pratiqué en amont dans l'action même et ce qui est pratiqué en aval dans l'écriture qui fait « retour sur » l'action. Il n'est pas possible de se contenter de la résolution des problèmes *a posteriori* par le discours, si légitime soit cette opération, et d'éviter la résolution des problèmes en amont ou sur-le-champ, par les actes : une fois que tout est résolu dans l'écriture d'un texte, il devient trop risqué de confondre la montée en généralité *a posteriori* avec le cadrage théorique en amont.

## **Quelques trajectoires dans la littérature de recherche**

Sans prétendre aucunement proposer une homologie entre le rapport à l'impureté au niveau du terrain et le rapport à l'impureté au niveau d'une trajectoire de chercheur, on peut relever quelques exemples de textes où ces dimensions hétérogènes, contextuelles, inachevées, ont été assumées dans l'écriture de recherche.

### **Devereux et la nouvelle épistémologie des sciences du comportement**

Devereux dans la rétrospective réflexive qu'est *De l'angoisse à la méthode*<sup>62</sup>, introduit dans le corps du texte lui-même la dimension hétérogène et fragmentaire d'un matériau

---

<sup>62</sup> Devereux (G.). 1980. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.

constitué par des situations de recherche, de formation, d'analyse, très diversifiées. Or, Devereux réussit à articuler ces situations dans une perspective scientifique. Face à l'impossibilité d'écrire « une enquête purement théorique sur les sciences du comportement », il préfère rendre compte de « l'enchevêtrement de ses propres préjugés et angoisses » mobilisés dans construction de connaissance. Ce n'est pas pour fabriquer une autobiographie mais bien un ouvrage scientifique : la réflexivité est faite méthode.

Pour ce faire, des éléments de son gigantesque auto-corpus sont homogénéisés par le recours à un registre classique, que Devereux assume honnêtement : le registre de l'exemple. Celui-ci justifie la sélection et le traitement des cas à des fins d'exposition et d'écriture, très en aval des recherches elles-mêmes. Son positionnement empirique permanent reste cependant manifeste même après la montée en généralité. Mais ce qui est sacrifié, c'est l'exemplarisation des situations d'organisation des recherches, qui n'entrent pas dans l'analyse de Devereux : toute la trajectoire ressemble à une immense enquête où seul le niveau du rapport individuel au terrain est saillant, perpétuellement, dans une infinité de contextes différents. En effet, Devereux a une perspective : son projet scientifique n'est pas une réflexivité qui s'exercerait au bénéfice de l'anthropologie. Elle est mise en œuvre au service d'une autre science qui « explique » la pratique anthropologique sans qu'il soit besoin de faire intervenir sa dimension sociale et organisationnelle : la psychanalyse.

Devereux revient de manière extrêmement précise sur les conditions dans lesquelles s'exerce sa pratique, et notamment, sur les communications qui interviennent dans les conditions mêmes de l'observation et de l'interprétation, lorsque le protocole s'incarne en une situation concrète. Il décrit par exemple la projection d'un film devant un auditoire d'étudiants ethnologues. Le film porte sur le rite australien de subincision « *dans laquelle la peau du pénis est entaillée petit à petit avec un éclat de silex, l'urètre étant progressivement ouvert du méat jusqu'au scrotum* » (p. 87). Devereux revient sur le fait qu'il a été à l'époque choqué par les « gloussements » des spectatrices devant les scènes les plus frappantes du rituel. Cette remarque est passionnante : elle témoigne de la possibilité de relire toujours ce qui s'est passé dans une situation de recherche, avec la distance qui en évacue les enjeux directs. Mais la dimension communicationnelle n'intervient pas : Devereux s'interroge sur sa propre réaction et sur celle des spectatrices, à la lumière de la psychanalyse, qui fournit une explication aux deux comportements : « *Ne connaissant pas*

*encore la psychanalyse, je ne compris pas alors consciemment le caractère vengeur et triomphant de ces gloussements, et pensai que, vu leur profession, leur réaction m'avait choqué simplement par son caractère inattendu devant un film scientifique » (p. 87).*

Il en est de même dans l'ensemble des situations qu'il détaille, dans lesquelles les communications sont inutiles. Pourtant, lorsqu'il analyse longuement les réciprocitys entre observateur et sujet, il frôle sans cesse le rapport de communication. Il rappelle la manière dont J.B. Watson et E.R. Guthrie posent le statut de l'observateur comme étant celui qui a le droit de dire « *je suis l'observateur et c'est cela que je perçois* », l'observé n'ayant pas la possibilité de le dire de lui-même d'aucune manière pertinente dans ce contexte (p. 53). Il prend l'exemple d'une femme obèse qui viendrait crier « j'ai pris du poids parce que personne ne m'aime », exclamation qui n'a aucune pertinence pour l'analyste qui considère d'abord qu'elle souffre de désordre endocrinien ou de boulimie : « *si j'avais voulu tenir compte dans ce contexte de son exclamation : « Et c'est cela que je perçois », j'aurais commis le même genre de faute qu'un ingénieur qui, étudiant les propriétés physiques d'une automobile, eût inclus dans ses calculs le numéro de série du moteur ou le numéro minéralogique de la voiture. L'individu « rabaissé » par une étude qui néglige ou étouffe sa conscience de soi proteste souvent contre cette « dévalorisation » par une mise en valeur excessive de sa conscience de soi. Ainsi, le fait d'être pesée comme un sac de pommes de terre rend notre obèse capable d'avouer, pour la première fois de sa vie, qu'elle mange trop parce qu'elle ne se sent pas aimée » (p.53). Devereux traite ici le paradoxe du rapport observateur/observé qui nous occupe : il situe parfaitement ce paradoxe dans la communication, mais il annule aussitôt toute portée de ce constat, en analysant la communication comme deux positions réflexives qui ne se comprennent pas puisqu'elles sont préoccupées avant tout d'elles-mêmes ! Étrangement, Devereux pose ici la communication comme étant une mystification de ce qu'elle est *réellement* : l'ingénieur, physicaliste, nie la possibilité pour l'observé de dire « Et c'est cela que je perçois », Devereux par contre le prend en compte, mais dans la mesure où la communication peut malgré tout être « liquidée » d'une autre manière, grâce à une analyse psychanalytique de cette communication comme n'étant, en fin de compte, qu'un problème d'expression individuelle.*

Devereux a écrit un des seuls livres qui propose une mise en œuvre empirique de la réflexivité. Mais cette analyse se fait entièrement au bénéfice d'une autre science que celle



qui a généré la recherche. Dans cette mesure, la psychanalyse chez Devereux est une sorte d'équivalent empirique de l'épistémologie classique.

### **De Certeau : stratégie et tactique dans la méthode**

Une autre trajectoire nous intéresse ici : dans *l'Invention du quotidien*, Michel de Certeau<sup>63</sup> laisse en effet apparaître dans la structure même de son texte le caractère hétérogène et contingent des différentes analyses qui constituent son œuvre, laquelle reste fragmentaire « à l'état de prospectus » dit-il lui-même. Ce qu'il entreprend est le panorama à un moment donné, à vol d'oiseau, d'un ensemble d'opérations de recherche sur les pratiques ordinaires. Mais ce panorama garde trace de l'entrelacs des parcours qui ont constitué cette recherche. Ce parti pris n'est pas habituel dans les grandes synthèses théoriques. Une des techniques consiste à garder pour l'avant-propos les éléments contextuels et biographiques de la synthèse. Mais dans la mesure où l'écriture de Certeau est toute entière organisée par la caractère contingent et fragmentaire de la recherche empirique, alors cette fois, c'est la préface qui se charge de promouvoir la dignité théorique de l'œuvre : dans l'édition Gallimard de 1990, rédigée par Luce Giard, celle-ci tente de conjurer l'effet de ce parti pris éditorial, elle l'excuse presque, elle s'emploie contre l'auteur à lui faire écrire quand même une grande synthèse théorique.

Luce Giard introduit donc *l'Invention du quotidien* en évoquant les contextes dans lesquels Certeau a travaillé de 1974 à 1978. Le problème du caractère contingent de la succession des opérations de recherche est traité sur un mode discursif : elle y introduit l'ouvrage comme présentant « *les résultats d'une recherche au long cours dont seuls des aperçus fragmentaires avaient déjà circulé* ». Dans cette vision *a posteriori* les productions de recherche locales deviennent des aperçus fragmentaires et la possibilité d'une affirmation de la recherche comme ayant été finalement homogène se substitue à un agencement de pièces de puzzle. Le travail de Certeau est affirmé comme étant encore plus important qu'il pourrait paraître au lecteur. Dans cette opération éditoriale rétrospective, les travaux effectifs, sont dégradés au rangs d'aperçus fragmentaires, comme s'il devait toujours y avoir un perdu pour un gagné dans cette opération de purification. Celle-ci se réalise par la montée en généralité vers la perspective théorique. Le résidu qu'on souhaite mettre à l'arrière-plan dans l'affaire, ce qui, de manière significative, est de moindre valeur est l'influence des contextes et des choix locaux sur l'écriture finale. Si l'on procède en

---

<sup>63</sup> Certeau (M. de). 1980. *L'invention du quotidien*. Paris : Gallimard, rééd. 1990.

examinant ce qui reste imprimé en creux dans la part d'élimination que comporte la condensation scientifique, cela signifie que c'est ce niveau qui est pourtant pertinent dans ce que Certeau a fait en adoptant l'écriture en puzzle : non pas par manque de temps, ou par anti-conformisme, mais parce que cette structure informe sa recherche.

Et justement, revenons à ce qui a sans doute été le résultat le plus vulgarisé de l'œuvre de Certeau : la dimension tactique des activités culturelles des non-producteurs de culture « *non signée, non lisible, non symbolisée, et qui reste la seule possible à tous ceux qui pourtant paient, en les achetant, les produits-spectacles où s'épelle une économie productiviste* ». (p. XLIII). Certeau situe les pratiques ordinaires dans des rapports de force inégaux qui opposent les stratégies et les tactiques :

J'appelle « stratégie » le calcul des rapports de force qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un « environnement ». [...]. La rationalité politique, économique ou scientifique s'est construite sur ce modèle stratégique. J'appelle au contraire « tactique » un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. » (p. XLVI)<sup>64</sup>.

Comme de nombreux chercheurs intéressés par le phénomène de l'insertion sociale des technologies de l'information et la communication (TIC) j'ai analysé les phénomènes liés à l'usage comme relevant des tactiques d'utilisateurs dans les contextes où la marge de manœuvre dont ils disposent est celle que leur laissent les institutions et le marché.

Michel de Certeau a inspiré une partie de ma production de recherche, celle qui justement m'apparaît comme constituant la trajectoire dont je voudrais discuter la part d'implicite : il s'agit du fil des études et recherches consacrées à l'usage, démarré en 1987 au service des études et de la recherche de la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Georges Pompidou, et que je n'ai jamais abandonné, en partie du fait la demande sociale et institutionnelle permanente adressée à la recherche sur les usages, et en partie parce que les premières questions de recherche ont émergé de cette notion.

---

<sup>64</sup> Je remercie Igor Babou d'avoir attiré mon attention sur le fait que Umberto Eco, dans la conclusion de *La structure absente*, posait déjà explicitement l'existence d'une conscience sémiotique cadrée par des rapports de force inégaux à l'heure des médias de masse, entre les stratégies de communication qui s'évertuent à rendre les messages redondants pour en assurer la réception sur des plans préétablis, et les tactiques du décodage insinuant des circonstances différentes pour des décodages différents « *tout en laissant le message inaltéré dans sa forme signifiante* ». (Eco, 1972, p. 409) Le lieu du propre, chez Eco, est l'inscription de la forme signifiante.

Si je reviens après coup dans mon parcours à Michel de Certeau et à son cadrage des pratiques ordinaires entre stratégies et tactiques, je m'aperçois, comme dans le cas de Moscovici, que ce que j'ai cherché à faire en poussant dans sa logique propre ce cadrage était déjà dans Certeau là où je ne le voyais pas : dans la manière même que Certeau met en œuvre pour exposer et inscrire sa propre recherche. Certeau ne revendique pas une base d'où gérer les relations avec un extérieur scientifique et social, et capitaliser des avantages au bénéfice d'un propre disciplinaire ou institutionnel. Il préfère lui aussi le temps à l'espace et reste attaché aux occasions et aux opportunités pour sa propre pratique de conduite de la recherche comme pour son écriture. C'est là une différence marquante avec par exemple Moscovici. Le travail de Certeau n'a pas construit de base institutionnelle revendiquée collectivement et résistante au vieillissement des problématiques contextualisées. Il a inspiré les individus, générant parfois une posture caricaturalement orientée vers le mineur, la défense du faible, l'apologie de la ruse, posture devenue avec le temps trop visiblement ancrée dans une « époque » qui a changé, faisant trop visiblement corps avec un contexte idéologique qui n'est plus revendiqué par les chercheurs comme étant le substrat implicite et naturel de leur propre production. Certeau n'a pas assez effacé les traces de son temps pour générer une base propre. Par contre, il retrouve une pertinence aiguë si l'on porte réellement attention au type de connaissance qu'il produit, par toutes les dimensions de sa propre pratique.

### **Treize ans de recherche sur les usages**

Revenons à la réflexivité dans la trajectoire de recherche. Celle-ci peut être prise en étau entre deux modes de résolution par le discours : la montée en généralité vers le questionnement théorique *a posteriori*, ou bien la constitution en un corpus d'exemples des données issues de la trajectoire elle-même, au service d'une autre approche qui constitue la méthode en objet.

Je n'échappe à aucun de ces deux modes de résolution, y compris dans ce présent travail, et mon propos n'est pas même d'en proposer une analyse critique. Si c'était le cas, je ne ferais moi-même qu'adopter un mode de résolution par le discours *a posteriori*. Simplement, je les ressens comme totalement insuffisants pour outiller et motiver les décisions dans des types de situations telles que : « comment peut-on répondre à tel appel d'offre dans la mesure où il comporte des exigences contradictoire avec les orientations

que l'on défend ? » ou bien « comment comparer *a posteriori* des résultats d'études différentes, qui sont manifestement liés, mais qui n'ont pas été obtenus à des fins de comparaison ? ». Ces décisions relèvent fondamentalement d'un mélange de décision politique, de parti pris scientifique, de flair, de hasard, de confiance en soi et dans les autres. Chacun sait que les autres savent : la réaction à l'hétérogénéité est la condition même de la dynamique de la recherche en tant qu'activité ancrée dans le social, et la part d'implicite n'est donc pas nécessairement une part « cachée » aux autres, mais plutôt, une part de sens commun. C'est l'objet même de la sociologie des sciences et de l'anthropologie de laboratoire que d'analyser l'ancrage des activités scientifiques au long cours. Mais cela n'empêche pas, au nom de sa propre activité et dans sa propre discipline, de faire retour sur ces dimensions pour élargir le domaine de la méthode.

Je tenterai ici d'examiner, dans mon propre cas, et pour les travaux concernant les usages, quelques implications méthodologiques possibles de la gestion d'un ensemble d'études et de travaux différents sur la question des usages.

## **Les usages et le changement social**

Je traiterai le niveau de la synthèse d'un ensemble de recherches suscitées ou traversées par une problématique particulière : celle des usages. En effet, l'articulation entre sens commun et méthode est rendue particulièrement sensible et riche d'effets du fait de la nature mixte de la notion elle-même, à la fois formation discursive vague et quasi-concept. Cette nature mixte oblige, à l'échelle des années, à des repositionnements incessants et à une dynamique très particulière du discours scientifique qui prend en charge sa propre contextualisation.

Dans le cas du travail de recherche individuel, j'avais indiqué de quelle manière le terrain avait modifié la nature de la notion de *public*. À l'échelle de la trajectoire, les effets de l'exigence de prendre en charge la contextualisation de la recherche dans la production de connaissance aboutissent à un changement du rapport à la notion d'*usage*, laquelle sert d'entrée dans les terrains, mais éclate en multiples dimensions. L'*usage* a servi une démarche de reconceptualisation des phénomènes sociaux auxquels il donne accès, et notamment au projet de mettre en cohérence les moyens empiriques et théoriques avec la notion de *composites*.

Cette notion des usages appelle donc elle-même continuellement la nécessaire analyse du lien problématique qu'elle établit par sa nature même entre sens commun et conceptualisation, dans toute recherche qui la prend pour objet.

A l'échelle d'une trajectoire, l'hétérogénéité des rapports à la notion « d'usage » elle-même est en effet intensément vécue. La notion intègre et répercute totalement l'hétérogénéité de ses « prises » successives dans les champs scientifiques, médiatiques, institutionnels, techniques, marchands, ainsi que dans les communications ordinaires.

Il s'agit tout à la fois d'un terme du sens commun qui désigne un rapport à des objets, une représentation sociale complexe de ces rapports (le terme est présent dans quantité de discours sociaux) et une notion reconnue en sciences humaines. En ce sens, elle ressemble à la notion de *public*, sur laquelle l'activité scientifique ne peut poser aucun label, ou plutôt dont l'acception scientifique n'est ni plus légitime ni plus pertinente que les acceptions sociales.

C'est la nécessité d'avoir à expliciter, pour moi-même et pour les autres, l'intérêt de la notion d'usage en dépit, et même contre, son caractère de plus en plus fuyant et controversé, qui a été moteur dans la nécessité d'un « retour sur ». Celui-ci recouvre bien sûr, comme toujours, des éléments de critique, de justification et de rationalisation *a posteriori*, mais pas seulement. Il est aussi, à condition d'être analysé et formalisé, un moyen de préciser ce qu'est le parti pris scientifique par l'analyse des effets attendus de cette réflexivité, et, par conséquent, par les implications au plan théorique et empirique. La notion d'usage oblige à des repositionnements incessants et à une prise en charge par la recherche de sa propre contextualisation, et cela non seulement au niveau du discours mais aussi à celui de la mise en œuvre de sa saisie empirique.

L'effet de cette réflexivité organisée est le renoncement à une montée en généralité et une radicalisation de l'exigence de gagner en précision dans ce qu'on observe et ce qu'on choisit de prendre comme objet. Les usages, d'abord constitués en moyens d'accès à des phénomènes sociaux définis par réaction à des objets techniques, ouvrent la voie, grâce aux situations d'enquête qu'ils rendent observables, à la possibilité de s'intéresser à d'autres types de formations socio-sémiotiques.

## Une notion-clé et les productions auxquelles elle donne lieu

L'usage est toujours, au départ, posé par les chercheurs comme un usage de quelque chose. En ce sens, la notion est à la fois très riche, et redoutable pour les sciences humaines :

- elle est une notion de sens commun, qui devient non pas un concept, mais une conceptualisation secondaire, lorsqu'elle dépend d'un objet technique pré-construit, comme c'est le cas des usages des NTIC ;
- cette conceptualisation secondaire dépend directement de l'usage au sens commun du terme, lequel intègre peu à peu, dans les milieux qui sont proches des chercheurs (notamment dans la sphère politique et institutionnelle), les retombées de la recherche.

L'évolution de la notion d'usage dépend à la fois de l'évolution des objets, et notamment de la succession des inventions techniques dernières nées en communication (minitel, micro-informatique domestique, cédéroms, Internet), et de l'évolution des problématiques de recherche dans l'ensemble du champ.

Même si la recherche ne se risque pas à définir l'usage comme concept, elle recouvre une catégorie de phénomènes dépendant du rapport aux objets techniques. Elle tente de s'affranchir d'un rapport de stricte dépendance à ces objets, pour alors constituer la notion elle-même en objet de recherche. « Logiques d'usages » « significations d'usages »<sup>65</sup> sont ainsi des propositions de concepts issus de l'observation empirique des phénomènes liés à l'usage des technologies de la communication. Les usages recouvrent désormais une problématique centrale en sciences humaines et sociales, où ils ont suscité un corps de recherches sur plus de vingt ans<sup>66</sup>.

---

<sup>65</sup> Quelques auteurs ont particulièrement compté dans ma propre trajectoire. Voir Perriault (J.). 1989. *La logique de l'usage : essai sur les machines à communiquer*. Paris : Flammarion ; Mallein (Ph.) et Toussaint (Y.). 1992. « Diffusion, médiation, usage des TIC » in *Culture technique* n°24, p. 219-226 ; Jouet (J.). 1993. « Usages et pratiques des nouveaux outils de communication » in L. Sfez (sous la direction de). 1993 *Dictionnaire critique de la communication*. Paris : PUF.

<sup>66</sup> Lors de l'ouverture du congrès de la SFSIC en janvier 2001, Yves Jeanneret a ainsi présenté une analyse de l'ensemble des propositions de communications reçues par le comité scientifique du congrès. Le terme « usages » était un des mieux représentés dans le corpus.

On pourrait m'objecter que la plupart des notions manipulées en sciences sociales sont hétérogènes et appartiennent à la fois au sens commun et au langage de spécialité<sup>67</sup>, mais il est peu fréquent à mon avis que cette hétérogénéité s'accompagne d'une très grande contiguïté des registres dans lesquels la notion est prise (il est par exemple impossible de parler des usages des NTIC sans se positionner par rapport aux discours d'escorte idéologiques, qui mobilisent sans cesse l'argument des usages ; ou encore, ce sont les décideurs politiques préoccupés du développement de l'insertion sociale des NTIC qui financent parfois directement la recherche sur les usages) et d'une impossibilité de décider quel registre prend le pas sur les autres pour faire référence. Comme dans le cas de la notion de *public*, la recherche n'a aucune exclusivité et aucune priorité sur la fixation de la référence. Pourtant, il serait faux de dire que la notion est entièrement colonisée par un discours idéologique<sup>68</sup>. Tous les registres s'influencent les uns les autres et le chercheur ne peut ni ignorer les discours sociaux sur l'usage qui sont hors de son champ, ni se réfugier dans une posture critique radicale d'où il serait à l'abri de tout risque de compromission idéologique.

Le problème posé par la recherche sur les usages dans la durée, année après année, contexte par contexte, technologie par technologie, est le suivant : comment objectiver et réarticuler des phénomènes et des objets sociaux dans le registre du savoir scientifique en s'appuyant sur une notion qui existe avant ses conceptualisations en sociologie des usages et en communication, qui est traversée de part en part par les phénomènes eux-mêmes puisque ceux-ci sont saisis dans des communications sociales (dont celles de l'enquête) qui mobilisent la référence à d'autres communications sociales, et qui évolue sans cesse ?

L'usage est pris dans une double dynamique qui empêche de dégager « proprement » quelque chose qui serait une catégorie autonome dans le champ de la recherche :

- *il recouvre des phénomènes hétérogènes*. Parmi les phénomènes liés à l'usage, on a bien sûr des comportements face à des objets techniques, mais ceux-ci ne

---

<sup>67</sup> D'ailleurs, même les termes du langage de spécialité créés précisément pour échapper à ce problème tardent rarement à se retrouver dans des formations discursives hétérogènes, y compris dans l'écriture de recherche : le terme de « champ » est un cas exemplaire.

<sup>68</sup> C'est pourquoi les recherches empiriques sur les usages, peuvent être dans le même temps soupçonnées de faire le jeu des intérêts idéologiques en faveur de la promotion des NTIC, et associées à la défense des « intérêts des plus faibles » dans une vision de l'insertion sociale des NTIC marquée par les rapports de pouvoirs économiques et politiques.

peuvent en aucun cas être extraits arbitrairement du flots de phénomènes liés aux rapports avec les technologies pour constituer de « vraies » données. On ne peut pour des raisons de confort méthodologique choisir ce qui maintient le plus longtemps possible l'illusoire autonomie conceptuelle de la notion, en créant un partage entre des comportements « bruts » que l'on ferait exister pour les besoins de l'enquête et des discours de vérité sur l'usage fabriqués à partir de ce matériau. Les phénomènes liés à l'usage recouvrent aussi des discours, parmi lesquels des conceptualisations de l'usage par les enquêtés, qui peuvent ne pas être directement liés à leurs comportements. Elles peuvent être liées à d'autres discours (médiatiques par exemple) sans pour autant mériter d'être considérées comme étant simples échos de discours interférant inopportunément dans la relation entre faits bruts authentique et production d'un discours de vérité. Les phénomènes liés aux nouvelles technologies incluent toutes sortes de situations où circulent des représentations dans le sens le plus extensif du terme, celles-ci ne pouvant pas être mobilisées en tant que « simples » contenus mentaux objectivables du point de vue surplombant de la recherche. Les usages ont justement l'intérêt d'agglomérer des comportements, des discours, des objets et d'interdire la possibilité de penser paisiblement des notions propriétaires à l'abri de la barrière qui sépare la science du sens commun. En particulier, il n'y a pas de vérité des usages qui se raccrocherait à la vérité d'un terrain, c'est-à-dire à l'authenticité de ce terrain : interrogés chez eux sur leurs propres pratiques privées, les enquêtés peuvent rapatrier quantité de lieux et de moments externes à leur domicile et leur sphère privée. L'erreur serait de considérer ce qui est convoqué dans le discours comme étant de l'ordre de représentations qui constitueraient l'arrière-plan des pratiques domestiques effectives ;

- *les phénomènes et les discours liés à l'usage évoluent sans cesse.* Les pratiques liées aux objets techniques évoluent, les discours mobilisant les usages évoluent, le discours savant sur les usages évolue sans qu'on puisse facilement décider ce qui vient d'une dynamique propre au savoir savant en construction, ce qui vient de la dynamique d'apparition des nouveaux objets techniques sur le marché, ce qui vient des changements sociaux et ce qui vient des changements dans les discours sociaux, dans leur construction et dans leur expression. Là encore il est impossible d'isoler un mouvement qui serait celui de la seule progression d'un



savoir toutes choses étant égales par ailleurs, mouvement qui mettrait d'autant mieux en valeur la fixité ou la pesanteur de ce à partir de quoi on le construit. Un peu comme si l'on conduisait un véhicule dans un paysage lui-même mouvant, ce qui interdirait toute jouissance perceptive du rapport mouvement/décor. Le problème, sensible dès le niveau d'une seule enquête, est compliqué dans le cas d'un ensemble d'enquêtes qui s'étalent sur plus de dix ans, ensemble ayant sa propre dynamique au long cours, mais où interviennent aussi la dynamique accidentée de la succession des études, la dynamique propre des communautés de recherche qu'elles ont permis de traverser (la sociologie, l'ethnologie, la sémiotique) et celles des institutions qui ont investi la notion avec des enjeux politiques et économiques très forts mais aussi très changeants. Les usages sont mêlés aux prises de position et aux décisions qui mobilisent les rapports à la modernité, au progrès, à l'innovation, le rapport à la technique, les liens sociaux, le fonctionnement du marché. La recherche sur les usages est aux prises avec l'ensemble de ces enjeux qui parfois la suscitent ou la positionnent.

Du fait de cette nature irrémédiablement mixte de la notion, la question des usages est dans une dynamique très particulière, où il est difficile de discerner ce qui tient à l'évolution des phénomènes étudiés (rythmée par l'apparition régulière des nouvelles technologies dernières nées par exemple), ce qui tient à l'évolution des usages en tant que représentation sociale, présente dans quantités de discours et structurant des décisions et des actions dans des registres multiples (économiques, politiques, domestiques, etc.) et ce qui tient à l'évolution de la recherche sur les usages elle-même. On se trouve donc, dans le cas des usages, face à plusieurs types de productions dans le champ éditorial scientifique, en particulier les études et recherches empiriques, les cadrages synthétiques et les analyses critiques.

### **Les études et recherches empiriques**

Les études et recherches empiriques constituent un ensemble caractérisé par le recours à l'enquête pour observer des phénomènes liés au rapport à tel ou tel objet, dans tel ou tel contexte<sup>69</sup>. Une grosse partie de ma propre production scientifique sur les usages entre dans ce cadre. Je vais passer en revue brièvement cette production.

---

<sup>69</sup> Ce sont souvent les techniques qui définissent les contextes : il existe des corpus d'études sur les usages des médias culturels ou éducatifs, sur la formation à distance, sur Internet

Mon premier travail de recherche, suivi de la publication d'un ouvrage, d'articles et de communications, portait sur l'analyse des usages du catalogue informatisé de la Bibliothèque Publique d'Information en 1989<sup>70</sup>. Dans le contexte d'une mobilisation de chercheurs comme Jean-François Barbier-Bouvet ou Jacques Perriault, pour la problématique du décalage entre les usages prescrits et les pratiques effectives, cette étude basée sur des observations et des entretiens tentait d'intéresser le monde des prescripteurs institutionnels et commerciaux à la légitimité culturelle et sociales de pratiques même très éloignées des usages prescrits. L'analyse des usages, en 1989, était une cause : il s'agissait de prendre en charge l'inscription et la symbolisation de pratiques ordinaires qui ne trouvaient nul lieu où se dire, le seul lieu stratégique d'inscription publique des significations de l'avènement des technologies étant les lieux du marché et des institutions. Ces chercheurs proposaient de donner forme aux manières de faire des *dominés* pour faire jouer la puissance de l'institution scientifique en faveur de la production culturelle de ces *dominés*, par la conversion des opérations modestes, des tactiques multiples, du détail des ruses quotidiennes qui ne présentent pas constituer un savoir, en un savoir à validité collective sur la culture et le fonctionnement social. Les modalités de rendu de cette étude ont d'ailleurs été pensées dans ce sens, notamment lors des séances de restitution des résultats en présence des chercheurs mais aussi des concepteurs de l'OPAC et du cédérom LISE.

Les études d'usages se sont poursuivies de 1990 à 1994 à la Cité des Sciences et de l'industrie, et dans une moindre mesure dans le cadre de la Direction des Musées de France, ce qui s'est traduit par la rédaction de nombreuses monographies non publiées, d'articles, et d'un petit ouvrage collectif sur les usages des bornes à scénarios interactifs<sup>71</sup>, la rédaction d'un rapport et d'un chapitre d'ouvrage sur l'analyse des usages d'un prototype de didacticiel d'analyse plastique au service culturel du Musée d'Orsay en 1994<sup>72</sup>.

---

<sup>70</sup> Le Marec (J.). 1989. *Dialogue ou labyrinthe ? La consultation des catalogues informatisés par les usagers*. Paris : éditions du Centre Georges Pompidou.

<sup>71</sup> Voir Goldstein (B.), Le Marec (J.), Pouts-Lajus (S.), Topalian (S.) 1996. *Interactifs, fonctions et usages dans les musées*. Paris : Direction des Musées de France – Le Marec (J.). 1993 « L'interactivité, rencontre entre visiteurs et concepteurs » in : *Publics et Musées* n°3, p. 91-109.

<sup>72</sup> Le Marec (J.). 1999. « Écran du regard, regards à l'écran », in : L. Gervereau (sous la direction de) 1999. *Peut-on apprendre à voir ?* Paris : Ensb-a.

Cette seconde phase s'est inscrite dans un autre contexte, qui a modifié le cadrage idéologique initial : la demande est venue des concepteurs, adressée à l'équipe d'évaluation. Or, les concepteurs « vus de près » n'étaient pas les représentants du pôle de prescription de l'interactivité, mais tentaient, via la demande adressée à l'évaluation, d'anticiper une relation interindividuelle avec des interlocuteurs, pour fabriquer des scénarios sur les modèles de dialogues différés, ou de dispositifs réflexifs. Mon propre imaginaire du rapport de force s'est modifié au bénéfice d'une vision communicationnelle des usages dans les contextes de visites d'exposition, même si dans le rapport de communication visiteur/concepteur, l'initiative et le pouvoir de la proposition reviennent au représentant de l'institution.

Les suites de ce travail ont également eu une orientation militante, mais cette fois, dans le développement d'une collaboration continue évaluation/conception au bénéfice de la promotion de nouvelles modalités relationnelles entre l'institution et son public. Celles-ci se sont incarnées notamment dans le « forum des visiteurs » conçu par Roland Topalian, dont le travail innove à plus d'un titre dans la manière dont on peut penser l'articulation entre les études et le développement, et plus largement, entre les sciences humaines et sociales et la création de dispositifs mobilisant des technologies.

Les deux études suivantes, en 1997, ont été collectives, réalisées dans un cadre cette fois universitaire (le CEREM de l'université de Saint-Étienne), sur commande de la Direction des Musées de France, d'une part pour l'analyse des usages de premiers cédéroms de musées, d'autre part pour l'analyse comparée des modes de conceptions de sites et cédéroms en milieu muséal, en France et au Canada. Elles ont abouti à la rédaction d'un rapport de recherche, d'articles et de deux petits ouvrages collectifs<sup>73</sup>.

Sans doute cette étude renouait-elle un peu avec la lignée des études d'usages de NTIC sur le mode de l'exploration des tactiques et arts de faire ordinaires, dans la mesure où les cédéroms sont des produits éditoriaux achetés et emportés chez eux par les usagers. Mais entre temps, le développement d'un courant d'analyse des usages comme médiations socio-techniques, la banalisation d'une dynamique d'avènement des nouvelles technologies dernières nées et les nouveaux rapports à la militance sociale, avaient quelque

---

<sup>73</sup> Voir : Davallon (J.), Gottesdiener (H.), Le Marec (J.). 2000. *Premiers usages des cédéroms de musées*. Dijon : OCIM ; Brochu (D.), Davallon (J.), Camirand (C.), Gottesdiener (H.), Le Marec (J.), Lemieux (A.), Poli (M.-S.), Tari (K.). 1999. *Les musées face à l'édition multimédia*. Dijon : OCIM.

peu brouillé la netteté du cadre organisé par l'affrontement entre tactiques des consommateurs et stratégies des marchands. Les résultats de la recherche étaient fortement revendiqués en terme de connaissances sur des logiques sociales complexes liées à l'insertion des nouvelles technologies dans le champ des pratiques culturelles, qu'elles soient le fait des professionnels de musées usagers des technologies ou celle des individus ayant des pratiques culturelles à titre privé.

Avec la commande par un groupement interministériel d'un rapport sur les usages des premiers dispositifs de mise en accès public d'Internet et la création pour ce faire d'une petite équipe *ad hoc*, l'analyse des usages s'est inscrite dans une autre dynamique, celle de la réaction à une demande de dispositif de mise en visibilité du phénomène de développement des réseaux informatiques pour le grand public, phénomène d'emblée aussi médiatique que difficile à imaginer concrètement. La recherche sur les usages était cette fois aux prises avec une nouvelle problématique du décalage, non pas cette fois-ci entre la prescription d'usages et les pratiques effectives, mais entre le discours d'escorte et la réalité sociale du phénomène.

La rédaction d'un rapport de recherche co-rédigé sur la mise en place d'un observatoire des premiers usages d'Internet dans les lieux publics culturels de 1997 à 1999<sup>74</sup> a débouché sur une scission entre deux composantes du projet initial :

- d'une part la composante « observatoire » sur un vaste spectre temporel et spatial, développée par Serge Pouts-Lajus avec le suivi de la politique de labélisation des Espaces Culture Multimédia en France et l'ouverture d'appels d'offres européens pour l'analyse comparée des phénomènes liés au développement de réseaux ;
- d'autre part une orientation personnelle vers une approche des usages orientée de plus en plus vers une observation pointue des phénomènes sociaux rendus apparents grâce à l'intérêt généré par les nouvelles technologies : la nouvelle technologie n'étant qu'un artefact permettant de faire apparaître en contexte des phénomènes sociaux liés à la circulation des savoirs.

La recherche suivante, menée avec Élisabeth Fichez à partir de mon rattachement à Lille 3 dans le cadre du Groupement des Équipes de Recherche Interdisciplinaire en

---

<sup>74</sup> Deshayes (S.), Le Marec (J.), Pouts-Lajus (S.), Tiévant (S.). 1998. *Observation et analyses d'usages des réseaux*. Paris : Ministère de la Culture et de la Communication.

Communication (GERICO)<sup>75</sup>, axée sur les usages des réseaux en contexte universitaire, s'est orientée résolument vers une méthodologie très évolutive, en mosaïque, au moyen de laquelle nous avons tenté de suivre la manière dont Internet suscitait des logiques de projet qui réarticulaient des niveaux d'action et des registres de pertinence hétérogènes : quels trajets peut-on suivre entre le niveau individuel et le niveau de la politique institutionnelle par exemple ? Que nous disent ces trajets des articulations entre les contraintes et les marges d'initiative ? Entre les logiques de projets et l'inscription de formalismes dans des normes ? Par rapport au cadrage initial de la recherche sur les usages, nous avons changé le point de vue sur les phénomènes : ils sont vus non pas dans une structuration sociale transversales aux contextes sociaux, structuration « horizontale » opposant des pouvoirs et des individus, des producteurs et des usagers consommateurs, mais plutôt dans l'épaisseur des médiations qui peuplent l'espace des relations entre individus, et entre individus et collectifs, dans des cadres institutionnels.

La dernière recherche empirique en date, menée au sein d'un collectif interdisciplinaire co-piloté par Yves Jeanneret, Emmanuel Souchier et moi-même en réponse à un appel d'offres de la BPI du Centre Georges Pompidou sur les transformations des pratiques de lecture et d'écriture à l'heure des réseaux, me fait revenir douze ans après sur les lieux de mes premiers contacts avec la notion d'usage avec de nouveaux enjeux scientifiques et institutionnels que je développerai en troisième partie.

Je reviendrai sur les implications de ce rapport à la notion d'usage, saisies dans une multitude de contextes différents mais toujours à travers des études empiriques.

### **Les cadrages synthétiques : le roman familial des usages**

Les cadrages synthétiques publiés proposent, comme pour le cas des recherches sur les médias, une structuration en courants de recherche en référant les logiques dégagées à l'évolution au champ scientifique exclusivement<sup>76</sup>. Quelques-uns de mes articles comportent la part nécessaire d'analyse critique de la notion et de mise en perspective par rapport au champ de la recherche sur les usages, exercice obligatoire sur lequel j'ai réfléchi

---

<sup>75</sup> « Usages des réseaux en milieu universitaire : quelques articulations entre savoirs informels et normes académiques » contribution à paraître dans les actes du colloque *Savoirs formels, savoirs informels*, UCL, Louvain la neuve, 14-15 décembre 2000.

<sup>76</sup> Voir : Vitalis (A.) (sous la direction de). 1994. *Médias et nouvelles technologies : pour une socio-politique des usages*. Rennes : Apogée.

beaucoup depuis<sup>77</sup>. Mais je considère que sur la question des usages, mon apport principal ne se situe pas là. Il est dans l'effort que je poursuis depuis quelques années à un niveau intermédiaire entre les études particulières et les cadrages synthétiques, dans le retour nécessaire et permanent sur ma production personnelle. Celle-ci construit une trajectoire dans laquelle on peut mieux analyser les différentes dynamiques enchevêtrées par lesquelles on a saisi la notion d'usage à différents moments et dans différentes situations, et elle permet ainsi de réfléchir à la méthode à ce niveau.

Les cadrages synthétiques m'intéressent particulièrement dans la mesure où ils proposent précisément une lecture des usages à des échelles temporelles qui sont du même ordre que les trajectoires individuelles.

La réflexion sur des ensembles de recherches et d'études empiriques, en vue de la production de connaissances qui dépassent la portée de chacune d'entre elle, est un problème constant dans toute démarche empirique et la recherche sur les usages n'échappe évidemment pas à cette condition.

La logique la plus évidente peut sembler consister à faire monter en généralité les résultats des études : l'ensemble des études empiriques sur les usages aurait pour destinée scientifique le service d'une élaboration théorique<sup>78</sup> ou au moins d'une rationalisation historique, les parcours individuels étant un élément de cette construction collective historique, les temporalités (individuelles, disciplinaires, éditoriales) s'emboîtant les unes dans les autres pour gagner en généralité et en portée. Dans le cas des recherches sur les usages, la profondeur temporelle n'est pas encore suffisante pour que l'on puisse parler véritablement d'une histoire. Mais elle est suffisante pour que l'on puisse construire une perspective historique sur le mode d'un « roman familial<sup>79</sup> », où les travaux sont déroulés dans une chronologie et classés en courants ou traditions de recherche, sur le mode de ce

---

<sup>77</sup> Voir : Le Marec (J.). 2001. « L'analyse des usages en construction : quelques points de méthode », in : E. Guichard (sous la direction de) *Comprendre les usages de Internet* Paris : éditions ENS ULM, p. 146-156 ; Le Marec (J.). 2001. « L'usage et ses modèles : quelques réflexions méthodologiques », in : *Spirales*, n°28, p. 105-122

<sup>78</sup> De ce point de vue, l'ethnographie comme pratique empirique devant nourrir l'anthropologie comme théorie des cultures humaines, théorie sans cesse différée du fait du caractère sans cesse imprévisible et résistant des études empiriques, a été discutée largement par Sperber. Dans le cas présent, la montée en généralité ne vise pas la construction d'une improbable théorie auxquelles les sciences humaines semblent avoir renoncé désormais, mais son équivalent : une perspective historique ou philosophique large.

qui existe en sociologie des médias<sup>80</sup>. D'ailleurs, les recherches sur les usages, rattachées aux recherches sur les médias, bénéficient par contiguïté non seulement en profondeur historique mais aussi en amplitude thématique et théorique.

Le roman familial des recherches sur les usages et les médias organisé chronologiquement et par courants, est pédagogique. Il réfère à une vision classique et sereine d'un processus de recherche collectif, cumulatif et évolutif. Il permet aux chercheurs de positionner leur travail, si modeste soit-il, « en fin de chaîne », en appuyant la vision d'une construction collective, historique, cumulative. Il présente cependant le danger de déplacer la problématisation et la discussion vers les formations rhétoriques secondaires liées à ce déroulé et non plus aux problèmes théoriques ou à l'inverse, aux phénomènes empiriques dont la notion d'*usage* tentait de rendre compte. Par exemple, la construction rhétorique de l'opposition entre les tenants du déterminisme technique et les tenants des logiques sociales réifie inutilement des positions qui ne sont souvent dues qu'à des spécialisations sur des objets particuliers.

Les synthèses de travaux sur les usages peuvent donc se constituer comme des éléments venant enrichir la construction du patrimoine d'une communauté qui se structure et, à cette fin, fait l'effort de reconnaître des racines communes, même si chacun a pu arriver dans cette communauté à partir d'un tout autre « passé » que celui qui constitue peu à peu la référence. Ce roman familial est vraisemblable dans la mesure où il fait consensus, parfois de manière très volontariste dans le cas des chercheurs qui veulent « jouer le jeu » d'une communauté, quitte à sacrifier leur propre réalité biographique. Il a donc une dimension essentiellement culturelle. D'ailleurs, le fait qu'il puisse sans difficulté être accepté par les

---

<sup>79</sup> J'emprunte cette jolie formule, si expressive, à Pierre Delcambre qui l'utilisait dans un séminaire sur l'histoire des sciences de l'information et de la communication qui s'est tenu à Lille 3 en 1999/2000.

<sup>80</sup>L'histoire « classique » des recherches sur les médias se déroule comme suit : elle démarre avec L'École de Francfort et la perspective philosophique critique, se poursuit avec Lazarsfeld, empiriste chef de file de l'école américaine des communications et ses recherches sur les effets. Les « Uses & Gratifications » prennent le relais pour opérer une charnière entre les théories des effets et les problématiques de la réception. Michel de Certeau incarne un courant « français » qui fait la charnière entre une vision politique en termes de rapports de pouvoir et une vision anthropologique intégrant les dimensions symboliques des usages. On trouve ce déroulé, avec ses variantes multiples, dans nombre d'articles, manuels et introduction de thèses. Dans le cas des usages, le récit n'est pas encore si articulé ni consensuel, mais on commence à percevoir le déroulé des étapes, depuis les recherches pionnières de Perriault dans les années 80 jusqu'aux synthèses élaborées (par exemple dans le numéro 100 de la revue *Réseaux*).

protagonistes du roman, dans un contexte où la sociologie des sciences a rendu légitime la revendication de visions enchevêtrées des processus scientifiques (il reste à rendre compte des implications de ce type de vision sur les pratiques de production scientifique sans régler le problème uniquement par le discours *a posteriori*) témoigne bien du fait que les enjeux scientifiques et culturels interviennent au moins à parts égales et de façon contradictoire au service du même projet de structuration de la production scientifique.

On trouve également des synthèses qui ne reprennent pas le parti pris chronologique d'une filiation entre courants, mais le parti pris horizontal d'une distribution des courants, qu'ils soient actuels ou non, en fonction d'orientations plus globales dans les sciences sociales, soit thématiques, soit disciplinaires. Vedel<sup>81</sup> propose ainsi une structuration du traitement des rapport à la technique, dans laquelle les recherches sur les usages sont positionnées de différentes façons possibles selon deux axes : accent sur les logiques techniques ou sur les logiques sociales d'une part, accent sur les logiques de production ou sur les logiques d'utilisation d'autre part. La proposition qui en résulte est évidemment le dépasser ce double cadrage en faisant apparaître les usages comme étant au carrefour des différentes logiques (techniques, sociales, offre et utilisation).

Serge Proulx propose quant à lui une lecture plus disciplinaire des différents courants<sup>82</sup>. Comme dans le cas de Vedel, l'analyse des cadrages préexistants et leur critique (dichotomie excessive entre approches micro-sociales et approches macro-sociales) l'amène à proposer des pistes pour dépasser les limites identifiées. C'est ainsi qu'il propose de faire la jonction entre les recherches sur les usages et les recherches en sociologie de l'innovation, les approches cognitives et le projet de socio-politique des usages (qui est la proposition que Vedel fait lui-même pour dépasser les cadres pré-existants). Le statut de ces propositions de pistes n'est pas évident dans la mesure où il s'agit d'une proposition de prolongation ou de rupture par rapport à des cadrages généraux qui structurent le champ *a posteriori*. Elles manifestent la volonté de prendre au pied de la lettre, de prendre au sérieux, le pari de transformer les enjeux « culturels » de la mise en histoire *a posteriori* en enjeux scientifiques de structuration programmatique *a priori*.

---

<sup>81</sup> Vedel (T.) 1994. « Sociologie des innovations techniques et usages : introduction à une socio-politique des usages », in Vitalis (A.).1994. *Médias et nouvelles technologies : pour une sociopolitique des usages*. Rennes : Apogée.

<sup>82</sup> Voir : Proulx (S.). 2001. « Usages des technologies d'information et de communication : reconsidérer le champ d'étude ? » in Actes du Congrès SFSIC 2001, Paris, 10-13 janvier 2001.



Mais pour intéressante que soit la perspective proposée, il me semble que nous n'en sommes pas encore là. Ou plutôt qu'il ne faut rater aucune marche dans l'explicitation des conditions de production d'une connaissance sur les usages. Pour ce qui me concerne en tout cas, je pense que la recherche sur les usages a intérêt encore longtemps, tout le temps qu'il faudra, à séparer l'explicitation des conditions dans lesquelles sont programmées les recherches effectives et les structurations *a posteriori*. Celles-ci permettent effectivement d'avancer dans la construction communautaire d'une lecture commune. Elles nécessitent cependant qu'on soit d'accord pour investir dans la construction volontaire et collective d'une histoire qui a pour le moment moins de poids objectif, dans la construction effective des projets de recherche, que les trajectoires individuelles. Ce sont ces dernières qui permettent d'explicitier les conditions actuelles de production de la recherche sur les usages, peut-être provisoirement.

Le fait de passer directement des cadrages généraux *a posteriori* aux pistes de recherche *a priori* est une opération parfaitement naturelle dans une logique d'exposition, qui permet de sortir de l'échelle du roman familial et d'aller vers l'histoire, en créant la continuité passé/présent/avenir. On tente alors d'écrire une histoire *a posteriori* qui soit idéalement scientifique, comme moyen de construire cette histoire scientifique : la proposition des pistes de recherche est alors déjà la proposition d'un regard rétrospectif anticipé.

Mais ce faisant, on se met en situation de court-circuiter la réflexion sur les logiques effectives qui président à la mise en œuvre des recherches sur les usages, et d'une certaine manière, on empêche alors que l'histoire puisse se construire dans une logique véritablement scientifique.

Dans la plupart des cas, les études que les auteurs ont pu mener eux-mêmes sont rarement mobilisées en tant que telles comme un « sous-ensemble » ou une trajectoire spécifique, alors même que dans certains cas, les travaux couvrent une période de temps qui coïncide avec l'histoire académique des recherches sur les usages, et que les parcours des chercheurs témoignent également d'articulations thématiques et disciplinaires aussi complexes et significatives que les panoramas généraux. La surface des trajectoires personnelles recouvre pratiquement, temporellement et spatialement, la surface du champ. Dire cela, c'est désigner du même coup les raisons pour lesquelles un tel exercice est presque condamné : il met en jeu très directement une confrontation classique dans les

sciences humaines entre deux conceptions de la production scientifique : la défense d'une recherche individuelle, par laquelle se construisent peu à peu une œuvre et un auteur, lequel est intellectuellement propriétaire du courant qu'il incarne à lui tout seul, et la défense d'une recherche collective qui produirait à terme des résultats se soutenant de leur seule énonciation anonyme. Il se trouve, très grossièrement et caricaturalement - j'ai pleinement conscience d'être à ce moment dans le même type de contradiction que les défenseurs de la mixité culturelle qui se mettent malgré tout à mobiliser des stéréotypes, puisque ceux-ci sont si structurants que même s'ils sont faux, ils sont vrais en tant que représentations structurantes - que les approches très empiriques, lesquelles sont très nombreuses dans le champ des usages, ont intérêt à promouvoir des visions de la recherche plutôt collectives et cumulatives. La position « modeste » où le chercheur propose une montée en généralité en effaçant la spécificité de sa propre trajectoire pour servir des visions plus collectives relève alors d'un enjeu plus politique.

En effet, tenir cette position exige de se « forcer » un peu, pour la bonne cause, à masquer la logique réelle dans laquelle a pu se construire une recherche sur les usages, pour la faire entrer dans un récit commun, même si, comme on l'a dit, les trajectoires individuelles s'inscrivent pratiquement dans le même créneau temporel que les histoires collectives.

Le problème est alors que, pour faire exister au plan culturel et politique une conception de la science empirique convaincante, on crée au plan scientifique une représentation du processus qui n'est pas juste, et même contradictoire avec la démarche empirique : les états des lieux synthétiques sont des résolutions par le discours, *a posteriori*, du difficile positionnement des recherches empiriques sur les usages. Au quotidien et dans une vie de chercheur, ces cadrages ne peuvent en aucun cas permettre de penser *a priori* un projet de recherche. Pour quiconque a consacré des années à tenter de résoudre un problème en essayant de se donner les moyens de répondre à des questions par la mise en œuvre d'une démarche empirique, il ne fait aucun doute que les synthèses et les mises en perspective historiques sont des formations discursives qui n'ont pas vocation à fournir des pistes dans la mise en œuvre d'une recherche, mais à mettre en forme un patrimoine commun.

Cependant, pour un jeune chercheur qui entre en thèse, il peut y avoir confusion sur le statut de ce type de production, qui peut apparaître comme un outil de cadrage préalable.

Pourquoi les exigences méthodologiques posées à l'échelle de la recherche particulière – à savoir l'explicitation des conditions de production des recherches - disparaissent-elles à l'échelle d'un ensemble de recherches effectuées par un même chercheur, au cours de sa trajectoire ?

Peut-être cette échelle intermédiaire entre la recherche individuelle et l'échelle de la longue durée et du collectif est-elle trop rapidement « tirée » vers cette dernière au service de la construction non pas de la connaissance sur les phénomènes en jeu, mais du champ de recherches ouvert par l'intérêt pour ces phénomènes ? Peut-être cette tentation est-elle d'autant plus grande que les trajectoires de recherche, on l'a dit, sont embourbées dans l'hétérogénéité des projets, des situations, des contextes, des intérêts, et que ce raccourci vers la généralité est un moyen de neutraliser cette part de la recherche si peu revendiquée et si peu réclamée.

Il est vrai que le mémoire d'habilitation à diriger des recherches est précisément une des rares productions où le niveau de la trajectoire est traité, parce que ce qui a été produit à cette échelle représente à ce moment un contenu scientifique qu'il faut textualiser. Mais l'exercice demandé consiste à dégager la cohérence d'un parcours. Mon propos ici est un peu différent : je voudrais défendre la nécessité que constitue le fait d'explicitier ce qui, dans une des trajectoires (celle qui est constituée de recherches mobilisant la notion d'*usage*) relève de la méthodologie personnelle, qui pourrait éventuellement dépasser ce niveau individuel, mais dont le débouché reste avant tout pour moi, l'approfondissement d'une réflexion sur la manière dont j'ai construit mon propre rapport à la notion. Cette réflexion ne pourra avoir de validité au plan général que si elle gagne en précision détaillée au plan personnel. Le mouvement pour faire gagner en portée les recherches sur la notion d'usage est alors pratiquement inverse du mouvement naturel qui serait celui de la montée en généralité, avec un scénario où on passerait des recherches locales à la perspective critique et aux cadrages généraux : il consiste au contraire à gagner en précision le plus possible, dans la contextualisation des résultats produits à chaque étude.

Je vais donc rapidement aborder les deux positionnements réflexifs sur les recherches sur les usages : le recul critique d'une part, le gain en précision d'autre part.

La production scientifique mobilisant la notion d'usage inclut, outre les synthèses, des analyses critiques. Celles-ci portent souvent soit sur les recherches elles-mêmes, soit sur les usages de la notion dans ces recherches.

## **L'analyse critique de la notion et des recherches**

L'analyse critique de la notion s'inscrit dans un des courants critiques en communication, portant sur l'utilisation abusive dans le champ scientifique de notions idéologiques importées des sphères commerciale, techniciste, et médiatique<sup>83</sup> et qui structurent en sous-main l'argumentation scientifique. Cette critique est d'autant plus justifiée que les frontières sont étroites, dans la production éditoriale en sciences humaines, entre la recherche proprement dite et le commentaire critique, entre l'autorité d'une parole de chercheur fondée sur la production d'un savoir selon des protocoles empiriques et l'autorité d'une parole d'intellectuel fondé sur le fameux recul critique sensé fonder une expertise analytique disponible en permanence.

### **5 Une notion très attaquée**

Mais le problème de la notion d'usage n'est pas vraiment de cet ordre : cette notion, qui reste parmi les plus mobilisées en sciences de la communication, n'appartient pas nécessairement « avant tout » à un registre social pré-constitué qui masquerait un déficit de consistance théorique de la notion. Elle est plutôt au cœur d'un paradoxe des sciences humaines : les rapports tout à la fois intéressés et critiques à des objets et des notions pré-constitués dans les discours sociaux. Ce n'est pas ce rapport qui est critiquable selon moi, dans la mesure où il semble impossible de se choisir des terrains et de manipuler des catégories qui ne soient pas déjà fortement investis par des enjeux sociaux, sans se priver de l'essentiel des phénomènes observables. Si la notion d'usage peut être critiquée, c'est plutôt qu'elle masque le véritable objet des recherches qui sont menées en son nom : les objets techniques, pré-définis dans le champ économique et social. Faire une recherche « sur Internet » c'est déjà annoncer la restriction très forte qui affecte le projet. Faire une recherche sur les usages d'Internet, c'est déjà brouiller les pistes : s'agira-t-il d'une recherche portant sur le phénomènes de l'usage (catégorie conceptuelle que l'on cherche à construire) qui prend pour terrain les usages (catégorie d'observables définie dans le sens

---

<sup>83</sup> Voir par exemple : Jeanneret (Y.), Souchier (E.). 1999. « Pour une poétique de l'écrit d'écran », in : *Xoana*, n° 6, p. 97-107. Les auteurs critiquent sévèrement les notions d'« interactivité » et « interaction ». Dans l'article « Dialogue interdisciplinaire sur l'interactivité » publié en 2001 dans *Communication et Langage* n°128, p. 97-112, je reviens sur cette critique, à laquelle j'adhère très largement, en proposant que la notion d'« interactivité » puisse être malgré tout considérée comme intéressante pour la recherche, non pas en tant que concept, mais en tant que représentation intervenant dans les pratiques de quantités d'acteurs sociaux qui ne servent pas nécessairement l'idéologie techniciste.

commun) d'Internet ? Le problème est beaucoup plus aigu pour les recherches d'orientations empiriques que pour les recherches d'orientations critiques, ce qui peut sembler paradoxal dans la mesure où les recherches sur les usages sont très majoritairement empiriques. Les recherches d'orientation critique sont dans une position relativement simple vis-à-vis de la notion puisqu'elle ne la mobilisent pas pour construire de la connaissance sur autre chose qu'elle-même. Dans les recherches empiriques, la notion sert à repérer d'abord les phénomènes auxquels on s'intéresse et à désigner ensuite d'autres catégories de phénomènes liés aux précédents, mais reconstruits dans le champ scientifique. Par exemple, la notion d'usage est liée en amont à l'utilisation des objets techniques, à leur mode d'emploi. Mais telle que construite par les recherches empiriques en sciences humaines, elle s'est démarquée de la notion d'utilisation, à tel point que l'utilisation des objets techniques devient uniquement un critère pour sélectionner des observables.

Les utilisations d'objets techniques peuvent même ne plus être les observables pertinents dans les recherches sur les usages, qui articulent la notion à celle de logique, de signification, de représentation, c'est-à-dire des phénomènes de construction de sens auquel on accède plus facilement par des discours verbalisés. Ainsi, dans la note méthodologique rédigée pour le rapport sur les usages des réseaux en février 1998, j'écrivais : « *La réalité la plus sensible et la plus génératrice de phénomènes observables est bien moins l'univers de l'objet lui-même que l'univers des représentations d'usages qu'il génère* ». Sans me le formuler précisément, je tentais de discriminer les marches qui vont du discours sur la méthode à la mise en oeuvre effective de la méthode, dans l'objectif, qui est toujours d'actualité, de gagner en précision sur l'explicitation de ce que l'on fait. Dans la mesure où les recherches sur les usages sollicitent majoritairement des discours d'usagers, les observables sont des discours - des représentations d'usages dans le texte auquel je fais référence. L'utilisation est mobilisée comme critère objectif permettant de sélectionner l'échantillon : on échantillonne parmi des personnes qui ont une utilisation d'objets techniques pour pouvoir recueillir des discours à travers lesquels on accède à leur propre représentation de leur usage (lequel est donc une ethno-conceptualisation). Bien sûr les méthodes sont différentes et les utilisations effectives peuvent également constituer un corpus pour l'analyse des usages.

Il me semble donc que les recherches sur les usages (des « usages de » aux « logiques d'usages » qui autonomisent partiellement le terme) peuvent assumer le fait qu'elles n'en sont pas encore à créer des concepts, mais plutôt à se donner les moyens d'observer, de classer et d'interpréter des phénomènes sociaux liés au recours à des objets techniques, prudemment, progressivement, sans forcément chercher à couper trop vite le cordon entre les catégories dans lesquelles se pensent les phénomènes en question dans le « monde social » et les catégories dans lesquelles on souhaiterait penser en dehors des pré-déterminations sociales, dans la mesure où l'on ne ferait que donner la priorité à l'affichage de l'intention de scientificité sans avoir réellement éprouvé ces nouvelles catégories au plan empirique. Ce projet sera peut-être un échec : la conceptualisation des phénomènes liés à l'utilisation des techniques sera toujours peut-être perturbée par le mouvement trop rapide des phénomènes et des discours. Peut-être les catégories qui se construisent peu à peu à partir des usages seront-elles des échecs. Pour ma part, j'y reviendrai, nous tentons au sein de notre équipe à l'ENS-LSH de penser les usages comme des pratiques discursives et comportementales c'est-à-dire comme des « mixtes » d'objets et de discours que nous essayons de formaliser. Mais quoiqu'il en soit, il faut compter sur deux facteurs pour avancer dans une critique de la notion qui soit intéressante au plan scientifique.

En premier lieu, il faut renoncer à l'ambition de pouvoir s'affranchir vite et facilement des catégories de sens commun, mais en contrepartie, il faut élever les exigences de précision dans l'explicitation de démarches qui ont affaire avec du flou, des registres discursifs mixtes, des ambiguïtés, des dynamiques multiples enchevêtrées. Ce n'est pas une affaire de justification – d'excuses – mais d'ambition.

En second lieu il faut réellement préciser quel est le statut de la critique : soit une production scientifique autonome, soit un élément participant à la construction de la connaissance sur des bases empiriques. De même qu'il y a lieu d'explicitier les conditions de production d'un savoir dès l'instant où celui-ci revendique un statut scientifique, la critique doit elle-même s'intéresser à son propre statut mixte, combinant deux registres relativement contradictoires, qui sont non plus le mélange « savoir scientifique/savoir de sens commun », mais « production de connaissances sur une portion de réalité/prise de position sur des discours ». La critique bénéficie d'une autonomie suffisante pour assurer son existence éditoriale, sans qu'il soit assuré qu'elle ait intérêt à voir son destin lié à celui

de la production de connaissances empiriques. Une telle situation peut générer des malentendus. Si une part de la production critique est l'exercice du commentaire, c'est-à-dire une production intellectuelle de prises de positions argumentées sur des discours, qui revendique donc une extériorité par rapport à la production de connaissances empiriques, elle devrait être différenciée de la production critique dont le destin est lié à la production de connaissances empiriquement fondées.

### *Des intérêts de connaissance différents*

La critique des recherches sur les usages est directement influencée par le fait que les conditions de production des recherches sur les usages ne participent pas aux cadrages synthétiques « purement scientifiques ». Elles ne sont donc pas ressenties comme intéressantes au plan scientifique. Elles sont finalement livrées à la critique en tant qu'impuretés. Certains articles mettent ainsi en garde contre les dangers de mobiliser trop naïvement dans le champ scientifique une notion très investie par des acteurs sociaux et politiques, par d'ailleurs largement commanditaires des études<sup>84</sup>. Les études d'usages font en effet l'objet d'un intérêt soutenu de la part des entreprises et des institutions publiques qui peuvent être commanditaires. Le soupçon permanent de collusion entre les intérêts des promoteurs des NTIC et les intérêts des chercheurs en sciences humaines et en particulier en communication, soupçon qui se cristallise dans quelques notions dont les usages (mais aussi les publics, et les représentations sociales), est paradoxalement alimenté par les justifications fondées sur l'utilité sociale de la recherche. Ce discours est minoritaire dans la production mobilisant la notion d'usage, mais il est très visible, dans la mesure où il constitue un point de vue « méta » sur l'ensemble d'un champ. Il pointe certes de réels problèmes, mais en pose bien d'autres, en particulier celui du statut de la critique : quel est le statut de celle-ci par rapport à la production de connaissance scientifique ? Le débat sur la validité et la portée des connaissances construites selon des approches empiriques est-il posé dans la perspective d'améliorer les approches elles-mêmes, ou bien dans la perspective théorique de produire une connaissance de « seconde génération » sur les discours produits dans le champ ? Qu'est-ce qui constitue une production de connaissance en sciences humaines ?

---

<sup>84</sup> Moeglin (P.). 1991. « Télématique : de la recherche sur les usages aux usages de la recherche », in : *Bulletin du CERTEIC*, n°12, p. 23-50.

J'ai personnellement été amenée, ces dernières années, à devoir justifier mon intérêt pour les usages, en prenant en charge la responsabilité de relativiser les « effets » de la lecture des résultats d'évaluation dans des contextes dans lesquels ces résultats n'étaient pas pertinents, pour justement pouvoir défendre les démarches d'évaluation en tant que telles et les démarches de recherche : il m'est apparu nécessaire à la fois de revendiquer l'utilité des études d'usages mais, au nom même de cette utilité, d'assumer le fait que la portée de nombre de résultats des études d'usages est contextuelle et en aucun cas universelle, ce qui ne retire rien à leur intérêt, au contraire. Même si l'horizon de la connaissance scientifique est la production d'une vérité indépendante des contextes d'énonciation, dans les faits, la revendication abusive jusqu'à l'absurde de cette caractéristique dans des conditions où manifestement cela ne peut pas être le cas du fait du contrat de production initiale, discrédite tout à la fois la démarche d'évaluation et le principe de toute démarche de recherche. J'ai ainsi tenté, dans les synthèses de recherches et d'études couvrant plusieurs années, mais qui s'étaient succédées dans des contextes et avec des « contrats » de production différents, d'adosser les phénomènes liés aux usages, fondamentalement positifs<sup>85</sup> (on voit toujours du sens dans ce qu'on regarde) à des analyses qui mettaient en cause cette orientation positive. Il pouvait s'agir de signaler le cadre limité dans lequel se déployaient les marges de manœuvre des usagers une fois que tout a été décidé en amont et ailleurs, ou bien de mettre l'accent sur l'importance des dispositifs de légitimation de certains usages au détriment d'autres, notamment sur le pré-formatage des usages dans des configurations de conceptions qui déterminent largement les conditions sociales de l'accès aux dispositifs culturels, ou sur l'importance des discours d'accompagnement qu'on peut créditer implicitement d'orienter l'ensemble des dynamiques d'appropriation.

Ce qui en résulte est le constat suivant : la critique de la manière dont la notion d'usage est mobilisée en recherche peut être réinvestie dans une autre perspective que celle qui consiste à dépasser les limites et éviter les écueils, même si ces deux objectifs restent valides évidemment. Elle peut être réinvestie au plan empirique dans un esprit exactement inverse. Elle peut permettre de se donner des exigences du type : dégager mieux le

---

<sup>85</sup> En France en particulier, depuis Michel de Certeau, les usages ont été très vite étudiés en relation avec les représentations sociales, comme des phénomènes directement intéressants en eux-mêmes, même si leur portée s'est souvent limitée à la sphère des sociabilités privées, des tactiques et des ruses. Voir : Perriault (op. cit) Toussaint (Y.) et Mallein (Ph.) (op. cit.).



caractère contextuel et relatif des données et des interprétations, mais mieux garantir du même coup la validité et la pertinence de ces données et de ces interprétations en tant qu'elles sont relatives à des conditions de production et à des objectifs de publication qui sont précisés.

Par exemple, parmi les études d'usages que j'ai pu effectuer, l'enquête sur les premiers cédéroms liés aux musées était un montage complexe, qui a joué un rôle sur le protocole adopté et la valorisation des résultats obtenus. Je ne le signale en aucun cas comme étant le facteur « social » qui discréditerait la recherche (puisque les conditions de départ ont joué, les résultats seraient donc sujets à caution) : c'est une précision, qui permet d'approfondir la réflexion méthodologique.

Le Centre d'Etudes et de Recherche sur les Expositions et les Musées (CEREM) de l'Université de Saint-Étienne a en effet proposé, à la demande du département des publics de la Direction des Musées de France, une recherche sur les usages des cédéroms liés aux musées. Les chercheurs impliqués, au CEREM, développaient en effet depuis de nombreuses années un ensemble de recherches sur tous les dispositifs de communication liés à la sphère muséale, dont les nouvelles technologies. Le CEREM a, d'autre part, des liens permanents avec les institutions muséales, qui, par l'importance qu'y tiennent les activités de recherche, développent facilement des liens avec des centres de recherches et expriment des besoins de connaissances qui sont formulés dans des logiques à la fois politiques et scientifiques. J'avais moi-même travaillé longtemps, à la Cité des Sciences, dans ce type d'environnement mixte, intéressé à la recherche mais en demande d'informations pour l'aide à la décision. La recherche proposée a comporté plusieurs terrains dont l'ensemble opérait une jonction entre une même conception de la recherche sur les usages (l'idée centrale était de développer des « fronts » contrastés pour approcher un phénomène émergent sous plusieurs angles à la fois), et des spécialités très différentes (une orientation psychologique avec Hana Gottesdiener qui s'est chargée d'une partie plus expérimentale auprès de primo-utilisateurs, une orientation plus ethnographique dans mon propre cas, puisque je me suis chargée d'une enquête au domicile d'usagers assidus). La Direction des Musées de France, quant à elle, a souhaité associer au financement de l'étude la Réunion des Musées Nationaux, qui co-produit, édite et diffuse les cédéroms du Louvre.

De ce fait, la valorisation des résultats a été un peu différente selon les personnes : intérêt pour les logiques sociales qui sous-tendent le rapport aux cédéroms en tant

qu'objets de pratiques culturelles, intérêt pour les réactions de rejet et d'appropriation lors de la mise au contact d'objets techniques nouveaux, mais aussi intérêt pour la réaction aux contenus particuliers des différents cédéroms de musée qui ont été explorés et commentés durant l'enquête. En tant qu'éditeur, la Réunion des Musées Nationaux a manifesté un intérêt particulier pour la réception des cédéroms particuliers considérés chacun dans leur singularité, en dépit de l'accent mis par les chercheurs sur la présentation des pratiques et les représentations des personnes. La perception de la RMN était alors que les résultats de la recherche, dans la mesure où ils avaient été obtenus à partir de cédéroms particuliers qui seraient bientôt obsolètes, avaient une validité limitée, dans la mesure où une recherche portant sur des produits plus performants – toujours à venir – donnerait des résultats différents. Cette réaction est perceptible dans un avertissement figurant dans l'ouvrage publié par la suite, avant l'introduction de Françoise Cachin, directrice des musées de France. On y signale en effet que dans la mesure où le secteur de l'édition multimédia évolue très rapidement « il est toujours risqué d'entreprendre une étude d'une telle envergure qui s'étend forcément sur plusieurs mois. Les entretiens qui servent de base à cette étude ont été menés entre 1996 et 1997. Les cédéroms dont il est question dans cette étude sont donc des cédéroms de musée de « première génération » ». Les recherches sur les pratiques des visiteurs d'expositions sont dans une situation très proche : les concepteurs d'exposition sont souvent méfiants quant à leur portée réelle, dans la mesure où elles ont effectuées dans des expositions qui sont des créations à chaque fois uniques.

Il se trouve que les études de réception, quel que soit le média pratiquement (télévision, logiciels, cédéroms, exposition, etc.), ont tendance à minorer le rapport au contenu spécifique. Pour ce qui concerne les expositions, l'exemple le plus spectaculaire de cette indifférence totale au contenu est la célèbre étude de Veron et Levasseur, publiée en 1983 sous le titre « Ethnographie d'une exposition ». Beaucoup se souviennent de la typologie des modes de visite proposée, mais bien peu de l'exposition précise dont il était question.

Cette tension entre des intérêts de connaissance différents accroît sans doute, chez le chercheur, la recherche de dimensions des pratiques qui soient le plus indépendantes possibles de la singularité des objets précis sur lesquelles elles s'exercent. Ce faisant, on arrive facilement à une autonomisation des recherches qui s'orientent vers des objets (c'est une tendance actuelle des sciences de l'information et de la communication) et des recherches qui s'orientent vers des thèmes et des contenus (c'est ce qui a été reproché à la

didactique). S'affranchir de cette dichotomie support/contenu est évidemment un objectif constamment revendiqué dans les discours.

Mais pour le moment, il est souvent plus « intéressant », compte-tenu notamment des contextes de réception des recherches, de chercher d'emblée l'acquis d'une validité et d'une portée maximale. La généralité est assumée directement par les contenus et par les objets. Ceux-ci sont envisagés de façon générique, grâce aux fameux courants de recherches qui permettent de recontextualiser tout de suite les résultats dans des ensembles historiques ou thématiques. Une recherche novatrice qui porterait sur une conjonction spécifique entre contenu et objet aurait peu de chance de pouvoir immédiatement être considérée comme « utile » par les chercheurs et par les partenaires<sup>86</sup>.

C'est l'analyse de cette tension entre des intérêts de connaissances différents qui peut amener à promouvoir une critique qui se préoccupe des conditions de mise en œuvre empirique de démarches soutenues théoriquement, mais qu'il est justement beaucoup plus intéressant pour tout le monde de maintenir à l'état d'hypothèses théoriques, parce que la nature de la production scientifique en sciences humaines le permet. S'attacher à passer des hypothèses ou des ambitions théoriquement affichées, à leur mise en œuvre effective, c'est au fond « casser l'ambiance » et s'exposer presque immédiatement, pour peu que l'on n'ait pas intégré à la méthodologie les aspects politiques et sociaux du rapport au réel, à la critique de trahir les ambitions « gardées » plus que désignées par les théories. Les raisons pour lesquelles les intérêts « non scientifiques » et les catégories du sens commun sont convoquées dans les recherches ne sont pas forcément mauvaises, indignes, triviales. On commence à le savoir, mais on n'a pas encore accepté d'en tirer d'autres conséquences que le raidissement de positions contraires : d'un côté le renoncement à des critères classiques de validation des connaissances avec la montée des approches sans prétention excessive, (sociologie dite compréhensive, approches dites anthropologiques), de l'autre le radicalisme des tenants de la rigueur méthodologique et celui des commentateurs critiques, qui sont curieusement associés en un même combat.

---

<sup>86</sup> Une telle recherche, portant sur des configurations spécifiques qui ne suivraient par les pré-catégoriations en objets et contenus, entrerait dans la perspective Foucauldienne d'une « archéologie du savoir » empirique. Mais il y a un gouffre à franchir entre deux pôles de validité très distants l'un de l'autre : le pôle de validité d'un modèle purement théorique tel que celui de Foucault, et le pôle de validité des catégories pré-constituées socialement en supports/contenus.

## **Un moment-clé : la relecture des études**

Je l'ai dit, dans la logique à rebours qui est la mienne, le niveau auquel je me place n'est donc pas celui de la montée de généralité, mais celui du gain en précision, terrain par terrain : c'est donc dans les études elles-mêmes, dont la succession est nécessairement malheureusement arbitraire, et lacunaire, que je discuterai de ce qui a été pour moi l'effet du terrain sur la notion.

Je sélectionnerai pour cela quelques moments importants dans lesquels le rapport au terrain a modifié la notion d'usage.

### **Des bornes muséographiques aux cédéroms de musées : émergence des dimensions contextuelles de l'usage**

Le premier moment se situe au passage entre une série de monographies portant sur les usages des bornes interactives à la Cité des Sciences et de l'Industrie de 1990 à 1994, et une étude des usages des cédéroms de musées auprès de personnes rencontrées à leur domicile, entre 1996 et 1997. Entre ces deux études, quantités de facteurs changeaient :

- l'objet technique était différent : la borne à scénario interactif en tant qu'élément d'exposition dans un cas, le cédérom comme produit éditorial dans l'autre ;
- les contenus traités étaient également différents : les scénarios interactifs dans les expositions de la Cité des Sciences et de l'Industrie portent sur des thèmes liés aux sciences et aux liens entre sciences et société. Les cédéroms co-produits par la Réunion des Musées Nationaux se situent dans la famille des produits éditoriaux qui accompagnent les musées et les expositions d'art et d'histoire ;
- les rapports au public qui sous-tendent la conception sont différents : les scénarios interactifs sont centrés sur le visiteur, à qui on souhaite faire faire quelque chose, tandis que les cédéroms de musées sont centrés sur les collections que l'on souhaite rendre accessibles et valoriser. De ce point de vue, les deux dispositifs ne font que radicaliser des parti pris qui sous-tendent la vision « traditionnelle » que les différents types d'institutions muséales, musées d'art, centres de culture scientifique et technique, ont de leur mission et de la relation au public<sup>87</sup> ;

---

<sup>87</sup> Voir : Le Marec (J.). 1997. « Le multimédia dans les musées : valorisation du singulier et représentation du tout », in : *ICHIM 97, 4<sup>ème</sup> conférence internationale sur l'hypermédia et l'interactivité*

- La nature et le contexte de la recherche étaient différents. Dans le cas des bornes interactives à scénario, il s'agissait d'une recherche au long cours, menée par l'équipe Évaluation de la direction des expositions, pour capitaliser des connaissances sur les pratiques liées à ces dispositifs. La plupart des études portant sur les interactifs, et d'une manière plus générale sur les usages des nouvelles technologies, me semblaient prendre insuffisamment en compte la question des contenus traités. Le projet de l'équipe était d'avoir une activité d'enquête continue et de produire des résultats détaillés pour chaque borne à scénario étudiée. Le contexte – une équipe d'évaluation interne - nous donnait une grande liberté dans nos choix et dans nos délais de recherche, pour les axes que nous décidions de développer librement, du moment que, par ailleurs, nous assumions les demandes d'évaluation précises émanant des équipes de conception, dans des délais très contraints. Cependant, cette activité de suivi précis des pratiques liées à des éléments particuliers a rencontré un fort intérêt de la part des concepteurs des bornes interactives à scénario, avec qui nous avons initié par ce biais un dialogue permanent qui se prolonge encore aujourd'hui<sup>88</sup>. Ce dialogue ne relevait pas de la relation de service qui caractérise habituellement l'activité d'évaluation. Les enquêtes que j'ai réalisées dans la recherche sur les cédéroms de musée étaient par contre effectuées en tant que chercheur membre d'un laboratoire, le Centre d'Études et de Recherches sur les Expositions et les Musées (CEREM), et financées par la Direction des Musées de France (DMF) et la Réunion des Musées Nationaux (RMN). Même étalée sur plusieurs mois, la phase de terrain ne pouvait dans ces conditions se prolonger plusieurs années de suite. Ce qui était perdu en immersion dans le terrain (être en interne et financièrement indépendant, aller sur le terrain tous les jours des années durant) était gagné en superficie du terrain et en diversité des angles

---

*dans les musées*, École du Louvre 3-5 septembre 97, p. 42-46.

<sup>88</sup> Roland Topalian (concepteur multimédia à la Cité des Sciences et de l'Industrie) et moi-même avons poursuivi une réflexion continue qui s'est concrétisée par des interventions communes, par exemple aux 2èmes Rencontres francophones « Nouvelles technologies et Institutions muséales », OCIM, 15-16 septembre 1999, Montréal. Le travail de Roland Topalian sur la conception de dispositifs permettant d'innover dans le mode de communication avec les visiteurs (Livre d'or, forum des visiteurs, et actuellement, Navigateur) est passionnant : il est pour moi l'exact équivalent, dans l'invention de dispositifs concrets, de ce que je cherche à penser par la recherche.

d'attaque (être plusieurs, chacun sur des terrains différents, pendant quelques mois). Étant données les différences très importantes entre les deux recherches, je n'avais pas absolument pas le projet de les rapprocher. En réalité, j'ai mis en relation certains résultats des deux recherches, ou plutôt, certains résultats de l'étude sur les cédéroms n'ont pu m'apparaître en tant que tels que relativement à des résultats de l'étude sur les interactifs, et que parallèlement, ces résultats sur les interactifs avaient été déplacés et relativisés par la recherche sur les cédéroms. Je vais détailler la manière dont j'ai ainsi mis en relation des résultats concernant ce qui est dit par les enquêtés de leur rapport au jeu d'une part, de leur définition de l'interactivité d'autre part : le rapport au *jeu* et le discours sur l'*interactivité* interviennent spontanément dans le discours des usagers dans les deux situations.

### ***Le rapport au jeu d'un contexte à l'autre***

Dans les bornes interactives à scénario, les visiteurs ne cherchent pas *a priori* la dimension ludique. Leur usage de l'interactif consiste très souvent à s'en remettre aux intentions de conception perceptibles dans le scénario, pour identifier au plus vite ce qu'on a voulu leur faire faire, et tirer ainsi le parti optimal de la borne. Dans l'économie de visite d'exposition et de la borne interactive qui constitue à elle seule une micro-exposition, une stratégie fréquente consiste à faire l'hypothèse que tout est communicationnel, et que c'est le décryptage des intentions qu'on a eues à l'égard des visiteurs qui constituera le contenu-mode d'emploi, permettant l'interprétation la plus juste et la plus « rentable » de ce qu'il y a à tirer de ce qui est proposé. Rien n'est *a priori* gratuit ou dénué de sens dans une exposition à supports multiples, et surtout pas l'activité effectuée sur une borne, puisque cette activité représente un engagement particulièrement intense de la personne. Il n'est pas rare d'ailleurs que les utilisateurs sur-interprètent cette activité (par exemple, l'échec est parfois interprété comme un contenu : « *ça montre combien c'était difficile ce que ces types faisaient* » s'exclame un visiteur après quelques essais infructueux face à un jeu sur la naissance de l'anatomie comparée). Les objets dénués de toute dimension ludique, mais qui affichent clairement un genre (didactique, ludique, simulation, etc.) font l'objet d'investissements passionnés. Inversement, lorsque les visiteurs démasquent le caractère gratuit ou accessoire d'un jeu qui n'avait d'autre fonction que de faire avancer le scénario, tandis que c'est le logiciel qui effectuait « en douce » l'authentique activité, les réactions

sont parfois amères. On est d'autant plus exigeant avec le jeu que celui-ci est notoirement connu pour être utilisé à des fins de pure séduction. Certains quizzes, trop incompréhensiblement inintéressants du point de vue de l'activité effectuée, sont sauvés de leur caractère caricatural, par l'idée qu'ils font appel à une interprétation au second degré mobilisant une connivence supposée, comme permettant de jouer à jouer, et mobiliser ainsi une culture des artifices de la communication médiatisée.

Dans le cas des usagers des cédéroms culturels, interrogés à leur domicile, le jeu est perçu de façon radicalement différente. Les rares jeux proposés (celui du cédérom de l'exposition « Sérinde » par exemple) sont très visibles et font l'objet de commentaires nombreux. Le quiz proposé, pourtant peu pratiqué, est perçu comme l'indice confirmant le fait que le cédérom met en œuvre de toute évidence une *pédagogie interactive*, le ludique étant le signe extérieur reconnu de l'interactivité. Les personnes ne s'expriment pas tant pour elles-mêmes que pour un public des cédéroms, probablement très jeune. Le raisonnement est en substance le suivant : puisqu'il y a jeu sur ce thème, c'est donc qu'on a affaire à cette fameuse pédagogie interactive, laquelle entraîne l'adhésion par principe. Non pratiqué, le jeu est utilisé secondairement pour relayer un discours sur les usages bons pour d'autres que pour soi-même (les jeunes) dans la mesure où ce discours offre des avantages importants dans un tout autre champ que celui de l'usage effectif du cédérom : l'affirmation des liens et des rôles dans la sphère familiale<sup>89</sup>. Tout se passe comme si la longue durée et la possession privée permettaient le développement d'un usage de principe, exclusivement en terme de signes et discours. L'usage déborde entièrement le contenu et même l'objet technique, il les court-circuite au profit d'un projet d'usage potentiel du *cédérom* dont l'exemplaire concrètement possédé n'est paradoxalement que le signe. L'usage potentiel peut rester ainsi significatif de quelque chose dont l'avènement reste différé mais disponible à volonté : la pédagogie interactive. Curieusement, cet « usage » prend sens au niveau même des discours d'accompagnement de l'avènement des NTIC et de leurs enjeux sociaux.

---

<sup>89</sup> On trouve dans un cas une dissociation flagrante entre le commentaire sur le principe du jeu et la pratique effective de ce même jeu. Tant que l'entretien se déroule avec l'ordinateur éteint, le jeu est porté au crédit de l'ensemble du cédérom, comme garant de sa valeur pédagogique pour les jeunes. Lorsque le cédérom est consulté, le jeu est parcouru et la manière dont le petit-fils joue est décrite de manière très désenchantée « *alors là au début il répondait complètement au pif, c'est ma femme qui gagnait systématiquement. Ensuite il a fini par apprendre par cœur les bonnes réponses* ».

À travers la perception de ce qu'est le jeu, on perçoit bien une différence fondamentale entre les deux dispositifs étudiés : l'interactif génère des usages basés sur l'exploitation de compétences communicationnelles (notamment l'inférence). La construction de ces usages liés à un moment et un lieu (lieu public, qui est aussi un lieu tiers, partagé par les professionnels du lieu et le public qui y est venu) nécessite que les visiteurs fassent l'hypothèse qu'il sont mis dans une situation communicationnelle. C'est le mode d'emploi d'une situation, plus que celui d'un objet, qui est mobilisé.

Par contre ce que disent les usagers de l'usage du cédérom doit parfois être interprété totalement en dehors du cadre des usages : loin « d'obéir » à la logique sociale de la recherche qui voudrait que l'on trouve des usages en interrogeant les usagers, les enquêtes font apparaître que les cédéroms sont parfois utilisés pour produire des discours. Ce sont ces discours qui peuvent alors être les dispositifs concrets générateurs d'usages effectifs. Les cédéroms ne sont pas des interfaces qui relient deux pôles, ce sont bel et bien des objets, qui génèrent à ce titre quantité de pratiques et de représentations imbriquées.

#### *Le discours sur l'interactivité d'un contexte à l'autre*

L'interactivité est une notion spontanément évoquée dans les deux ensembles d'enquêtes. Mais ce dont il s'agit est totalement différent selon qu'on ait affaire à une borne interactive ou bien à un cédérom. Dans le cas des visiteurs, l'interactivité qualifie le fait d'exercer réellement par soi-même une activité qui constitue un contenu (un raisonnement logique, la reconstitution d'un squelette à la manière du vrai zoologiste, la simulation du pilotage d'un avion...). Par exemple, sur Explora à la Cité des Sciences, dans l'exposition consacrée à la géologie, « Roches et Volcans », l'interactif « Phyto-flip » propose de retrouver la succession des différents événements géologiques qui ont contribué à former une couche stratigraphique particulière. En dépit d'un graphisme très simplifié, les visiteurs commentent la caractère « réel » d'un jeu jugé particulièrement interactif. Le caractère interactif est attribué sans hésitation aucune à ce qui est interprété comme l'activité de raisonnement du géologue sur le terrain. On est pourtant aux antipodes des signes ordinaires de l'authenticité et de l'interactivité (représentation réaliste d'un micro-univers, scénario et interfaces sophistiqués, multiples cheminements possibles, etc.), mais cela n'entrave pas l'attribution du caractère interactif : l'expérience vécue prime sur la reconnaissance des signes.



Dans le cas des cédéroms à la maison, les définitions de l'interactivité tournent très souvent autour de la réinscriptibilité du support. C'est ainsi que la cassette vidéo peut être considérée par une des personnes interrogées comme étant plutôt plus interactive que le cédérom, même si on est plus passif face à une vidéo. On peut en effet la dupliquer, en copier des parties, les diffuser, etc. Si l'attitude passive ou active correspond bien à une caractéristique structurelle du support cédérom par rapport au livre ou à la vidéo, pour les personnes interrogées, l'interactivité semble rester avant tout un concept qu'on pourrait définir « en soi » et non comme simple caractéristique liée à la technologie informatique. Ce concept autonome est un horizon à la fois culturel et technique, puisque l'interactivité signifie la possibilité d'intervenir réellement sur le contenu du cédérom, et non pas dans les limites autorisées par le scénario, et dans le temps éphémère de la consultation. Cette notion d'interactivité absolue est liée au cadre d'un usage privé et n'a rien à voir avec la notion développée par les utilisateurs de bornes au musée. Dans la sphère privée, l'interactivité est la possibilité de réellement privatiser l'objet, ce qui implique une élaboration personnelle de l'usager et des transformations physiques du support, et qui n'a rien à voir avec un degré plus ou moins grand de passivité ou d'activité face à un support.

Des usagers ayant de fortes pratiques documentaires s'approchent de ce type d'usages en « détruisant » dans une certaine mesure le scénario initial. Ils peuvent ainsi désosser le cédérom pour en rapatrier des éléments (images, fragments de textes), dans des dossiers personnels. On se trouve avec de logiques d'usages qui consistent à articuler dans un continuum des pratiques de lectures et des pratiques d'écriture, pour aboutir à la lecture-écriture des textes dynamiques. L'interactivité telle que définie idéalement par ces usagers peut également apparaître comme la projection du besoin d'outils pour maîtriser la profusion<sup>90</sup>.

Il n'y a donc pas réellement eu de perspective comparatiste dans le rapprochement *a posteriori* entre les deux recherches, mais plutôt une relativisation « croisée » des résultats, et une mise en visibilité du poids considérable des facteurs contextuels dans le rapport à l'usage : la notion d'interactivité notamment, réfère plutôt à une sorte de « comble » de ce qu'on pourrait attendre du dispositif, compte tenu de l'environnement qui donne sens à l'usage : communicationnel dans les expositions, documentaire à la maison.

---

<sup>90</sup> Voir : Le Marec (J.). 1999. « Interactivité et multimédia : lieux communs revisités par l'usage », in *Rencontres Médias 2 (1997-1998)*, Paris : éditions du Centre Georges Pompidou.

### *Variations locales sur l'usage*

À partir de là, mon propre rapport à la notion d'usage a changé et j'ai travaillé en mobilisant systématiquement le retour sur la notion telle que je l'avais comprise et éprouvée depuis 1988. Dans les premières études sur les catalogues informatisés à la Bibliothèque Publique d'Information, l'usage était plus ou moins consciemment pensé relativement à un projet de conception supposé dont il s'écartait, et représenté par l'objet. L'usage était perçu en relief, par décalage avec un modèle d'utilisation rationnelle ou optimale.

À la Cité des Sciences et de l'Industrie, dans un deuxième temps, l'usage apparaît dans une dimension communicationnelle. C'est le scénario qui constitue « l'objet » de la conception et de l'usage : la borne interactive constitue une unité empirique trop vague, trop vaste et trop hétérogène, sur laquelle interviennent plusieurs métiers (pour le scénario, pour l'informatisation, pour les interfaces, pour le design de la borne). Ce qui constitue l'objet de l'usage que nous percevons dans les visites, c'est un découpage dans cette borne qui correspond au scénario ou à des parties de scénario. Le scénario interactif est de ce point de vue une sorte de micro-exposition qui en radicalise encore la logique communicationnelle : la série de monographies que j'ai effectuées sur des bornes interactives à scénario de 1990 à 1994, à partir d'observations et d'entretiens sur le site même de la consultation, fait apparaître à quel point les visiteurs cherchent le concepteur à travers le scénario. Travaillant dans l'institution, en lien direct avec le service de conception audiovisuelle et multimédia, j'ai également repéré cette logique communicationnelle dans l'opération de conception elle-même. La question « *qu'est-ce qu'ils cherchent à me faire faire ?* » que se posent les visiteurs lors des consultations, croise la question « *qu'est-ce qu'il va faire ?* » que se posent les concepteurs lorsqu'ils écrivent les scénarios. En un sens, les malentendus effectifs qui sont à l'œuvre dans ce croisement de questions muettes viennent des actions suscitées par une anticipation des malentendus qui sont redoutés par avance : les protagonistes n'osent pas même anticiper à quel point le dispositif est communicationnel pour l'interlocuteur, de peur de projeter abusivement une situation communicationnelle qui ne serait que leur propre lecture. Il est au moins un niveau de rapport à la borne interactive, à savoir le rapport au scénario, qui est perceptible tout entier dans le temps de la consultation : il faut tirer de ce dispositif ce qu'il

y a à en tirer ici et maintenant, dans la dynamique communicationnelle de l'échange interpersonnel.

Deux conditions méthodologiques orientent (ou optimisent) l'approche et le type de résultats :

- les entretiens sont réalisés sur le lieu de la consultation, pendant ou après l'observation de celle-ci, et s'inscrivent eux-même dans le dispositif de visite et dans l'ensemble des communications institution/public qui y prennent place ;
- étant professionnelle de l'institution, je suis moi-même de fait un élément du dispositif communicationnel de l'exposition, ce qui m'apparaît sans doute d'autant mieux dans ce que j'observe des pratiques dans l'exposition à travers l'échange interpersonnel avec des visiteurs. On pourrait objecter qu'il s'agit là d'un biais mais j'ai montré dans ma thèse qu'on pouvait traiter ce phénomène autrement : comme le moyen de saisir l'enquête dans le système de communications sociale. L'enquête cherche le plus souvent à exploiter ces communications sociales pour en tirer des matériaux qui seront restructurés (éventuellement sous forme de processus communicationnels d'ailleurs !), mais elle peut aussi chercher à être « participative » dans un sens très élargi et éloigné de l'acception méthodologique en ethnologie : la situation permet d'entrer dans un systèmes de situations de communication. Par exemple je n'ai jamais observé de communications homme/machine ou homme/objet dans aucune de mes enquêtes, sinon à l'état de métaphore. Les communications homme/homme médiées par des objets ou des machines suffisent à rendre compte des interactions observées dans une logique communicationnelle.

Du fait de mon implantation dans l'institution, je m'intéresse à part égale aux pratiques de visite et aux pratiques de conception, ce qui facilite (et oriente là encore, tout dépend du point de vue) la perception de la relation institution/public dans des actualisations de relations potentielles d'individus à individus, même si ceux-ci ne se rencontrent jamais. Mais je ne m'intéresse pas de la même manière à toutes les pratiques de conception : les collaborations sont plus simples et plus continues avec les concepteurs multimédia, et la logique de conception m'y apparaît plus évidemment communicationnelle que dans le cas des équipes de conception d'exposition, qui sont complexes du fait de la complexité de l'exposition, et dans le fonctionnement desquels entrent quantités de facteurs qui

m'échappent. De fait, je retrouve dans les évaluations d'expositions l'écheveau des montages sociaux, cognitifs, culturels, sensoriels opérés par les visiteurs, dans lesquels on retrouve cependant toujours à chaque fois, une dimension communicationnelle, même discontinuée.

Dans l'étude consacrée aux cédéroms, cette dimension communicationnelle disparaît : on ne retrouve plus dans les entretiens la référence à « eux » ou « ils », ni la focalisation privilégiée sur le scénario et son interprétation. Pourtant, l'étude a donné lieu à des entretiens avec des individus possesseurs de cédéroms interrogés chez eux, et dans une seconde phase, avec des concepteurs. Mais dans les deux cas, celui des concepteurs et celui des usagers possesseurs de cédéroms, c'est l'objet culturel, le produit éditorial produit et acquis, qui est objet de l'investissement des uns et des autres.

Il aurait été difficile de risquer la moindre comparaison si les entretiens n'avaient pas fourni des discours spontanés qui opéraient cette comparaison *de facto* : la place du jeu d'une part, le recours spontané à la notion d'interactivité d'autre part. Ils font apparaître l'usage des bornes interactives à scénario dans l'exposition comme étant fondamentalement communicationnel, et l'usage des cédéroms de musées à la maison comme étant un projet d'usage sans cesse différé, ou plus exactement, comme une sorte de technique du projet, lequel permet à l'individu de mobiliser trois pratiques par lesquelles se construisent la référence et la distance à l'objet :

- celle de la possession de cédéroms qui permettent des utilisations effectives personnelles,
- celle des discours sur des utilisations potentielles futures pour la personne elle-même,
- celle des discours sur le cédérom comme n'étant qu'un spécimen d'une catégorie qui propose des potentialités générales, dans une perspective historique collective qui est celle de l'évolution de la société et de son propre mouvement dans cette évolution.

Dans les deux cas, « jeu » et « interactivité » sont mobilisés en tant que catégories permettant de structurer soit une expérience et un jugement personnels sur une proposition publique (les bornes à scénario dans l'exposition), soit un discours qui rejoint la généralité publique (le discours médiatique) sur des objets qui sont privés (les cédéroms sont achetés

et consultés à la maison). Ce qui en ressort, en ce qui concerne la pensée sur l'usage, est de plusieurs ordres.

La situation oblige à faire retour sur des facilités implicites de l'étude des usages : il est plus facile de généraliser, inconsciemment, à partir d'un cas particulier, qu'à partir d'une succession de cas articulés sous des dimensions complexes, dont participe la logique de succession des enquêtes elles-mêmes, mêlée au phénomène. En effet, un cas particulier est toujours une promesse de généralisation possible, la combinaison de cas particuliers toujours une déception de ce rêve de généralité : la comparaison de deux cas particuliers se heurte à de tels problèmes, son statut scientifique est si mal assuré et si suspect, qu'une démarche légitime de commentaire interprétatif du cas particulier dans le registre de l'herméneutique, devient totalement illégitime lorsqu'elle passe à une démarche comparatiste référée à un autre registre scientifique, à partir de deux cas.

La montée en généralité est plus légitime lorsque la comparaison s'effectue entre le cas particulier et d'autres résultats ayant déjà un degré de généralité plus grand, tirés de la littérature. Ainsi, dans l'enquête que nous avons réalisée sur les cédéroms, nous avons pu constater que le fichier des personnes ayant déjà acheté plusieurs cédéroms à l'époque comportait une majorité de personnes du troisième âge. Nous avons relevé ce phénomène dans des communications publiques, et ce résultat a ensuite constamment eu un « succès » presque inattendu. Le fait de pouvoir relier – enfin ! – un résultat local à une structuration des pratiques en fonction des CSP, est trop tentant. Le comparatisme est alors un moyen de tirer vers des généralisations pré-existantes.

Mais la perspective qu'ouvre cette première articulation entre études d'usages est pour nous toute différente. Elle ouvre deux voies :

- elle oblige à reconsidérer le statut des discours qui servent à la construction des données sur l'usage, à cause de la prise de conscience des difficultés d'attribuer un statut au discours, autre que celui de « matériau discursif », ou de parole d'acteur. Ce type d'implication est fondamental pour moi. Elle passe par la construction d'un corpus d'études qui se relativisent les unes les autres du fait du caractère non maîtrisé de leur succession. Du fait surtout du contraste entre les précautions prises pour assurer la maîtrise des conditions de production du résultat à l'intérieur de chaque étude, et le caractère intuitif et impossible à maîtriser des inférences et des articulations que le chercheur fabrique pour lier

ses différentes expériences de recherches. C'est l'inconfort et le problème sans arrêt ressenti de ce paradoxe qui permettent d'accroître la réflexivité et de situer l'espace où l'on peut développer une réflexion méthodique sur les conditions de production du savoir « inter » recherche. De ce point de vue, l'effet d'une trajectoire de recherche sur les approches mises en œuvre revient à être un sorte d'effet de micro interdisciplinarité individuelle ;

- elle oblige à réfléchir à l'intérieur d'un corpus d'études, à l'échelle intermédiaire entre le cas particulier prometteur et les généralisations pré-existantes. Ces études n'ont pas été menées dans le cadre d'un programme général de recherche parfaitement maîtrisé, mais cependant je maîtrise à titre personnel la connaissance des conditions de réalisation et l'évolution. A cette échelle particulière les études constituent un « corpus », mais d'une manière faible, risquée, peu légitime scientifiquement qui de ce fait oblige à bien plus de précaution et de réflexivité que dans le cas des « corpus » idéalisés par le processus canonique de la recherche. C'est d'ailleurs sur la notion de « corpus » que s'appuie Passeron pour traiter lui aussi au plan méthodologique, du lien entre les procédures scientifique et les contraintes argumentatives liées à la prise en compte de l'infinie profondeur des contextes, qui ne sont jamais épuisables en listes de variables. Le *raisonnement conjectural* qu'il évoque concernant les historiens ressemble précisément à ces opérations que je tente de mettre en forme ici, pour expliciter un rapport entre discipline scientifique et sens commun de l'intérieur de la démarche empirique. Le raisonnement est en effet le moyen de créer de l'homogénéité, à partir de l'hétérogénéité des faits observables en contextes singuliers. Passeron écrit ainsi à propos du raisonnement sociologique « *le raisonnement sociologique repose sur un style de conceptualisation des données qui consiste à monter comparativement, dans une argumentation de plus en plus serrée faisant intervenir de plus en plus de traits d'un « contexte » singulier, davantage de « faits » décrits typologiquement dans des contextes différents. Le raisonnement sociologique révèle par l'usage qu'il fait de ses corpus pour en nourrir ses généralités que sa fonction argumentative centrale se confond avec celle du raisonnement historique : celle de faire preuve, avec les données observables, même lorsque celles-ci sont rebelles à l'échantillonnage, dès lors qu'une argumentation peut*

*les rendre pertinentes afin d'affirmer, nier ou conjecturer. Ce qui est commun au raisonnement sociologique et au raisonnement historique c'est précisément de fonder, par une argumentation naturelle de forme complexe, un équivalent probatoire des généralisations qu'assure, dans les cas les plus simples, la représentativité statistique* ». Et Passeron remarque que les données observables obligent le raisonnement scientifique dans les sciences sociales à relier des informations parcellaires ou des corpus flottants à un « ensemble parent » inaccessible ou tributaire de trop de faits contextuels. Pour passionnante que soit cette position, le rapprochement entre sociologie et histoire – le seul exemple fourni à l'appui du raisonnement, en note de bas de page, est emprunté à l'histoire – donne une tournure assez paradoxale au texte : il trahit et court-circuite lui-même son propre niveau d'énonciation, c'est-à-dire qu'il remonte directement à la généralité d'un rapprochement disciplinaire entre sociologie et histoire, à l'appui d'une démarche qui se veut pourtant pertinente au niveau de la contextualisation précise des recherches.

Dans le cas des deux recherches successives sur les usages (les bornes interactives à scénario à la Cité des Sciences, les cédéroms de musées à la maison) la tension entre singularité du cas et généralisation a fait naître une nécessité intéressante : l'hétérogénéité de deux recherches trop différentes pour que leur rapprochement ne soit pas *a priori* très discutable, accentue très fortement la tendance à considérer comme résultat non pas une assertion plus générale concernant les usages, mais au contraire une contextualisation des résultats. Deux étapes ont suivi cette nécessaire contextualisation des résultats dans ma propre trajectoire : dans un premier temps, à l'occasion d'une contribution synthétique pour les Rencontres Médias du centre Georges Pompidou, le passage de la contextualisation des résultats à l'intégration du contexte dans l'usage lui-même, comme dimension de l'usage.

La mise en relation des études m'a amenée tout naturellement à vouloir « enrichir » la notion d'usage de toutes les dimensions contextuelles que je dégagais des études successives, à partir de la manière dont les enquêtés avaient besoin d'elles pour définir un rapport d'usage : la définition précise du contexte et l'articulation de temporalités différentes. Les enquêtés font lien, grâce au discours qui a précisément cet intérêt, entre des moments différents bien sûr, mais aussi entre des cadrages temporels différents

permettant d'articuler de manière pertinente la temporalité supposée être de l'enquête, celle-ci faisant l'objet d'une adhésion implicite « au besoin de recherche » et les temporalités de leur propre rapport à l'objet technique.

C'est ainsi que l'usage est représenté dans l'enquête, du point de vue des enquêtés, par un discours qui crée le contexte et qui définit les temporalités.

### **Le contexte : donné ou à construire ?**

Même si, selon les termes de Passeron, le contexte n'est pas épuisable en une liste de variables, la mise en relation des deux études a amené un réexamen de quelques situations précises, pour tenter de casser la stricte association objective entre deux types de dispositifs (borne interactive et cédérom) et des contextes associés (espace public et espace domestique).

Ce réexamen de la structuration spontanée en deux type de contextes (public/privé) a permis de mettre en évidence des décalages intéressants et imprévus dans la manière dont les usages confirment la différence entre bornes interactives et cédéroms. Les cédéroms culturels ne sont pas visionnés uniquement à la maison, mais dans bien d'autres lieux notamment des espaces publics, dans lesquels ils peuvent aussi voisiner des bornes interactives et d'autres types d'écrans-claviers. J'ai donc pu réexaminer deux études d'usages dans lesquels les associations contexte/objet n'étaient plus les mêmes. La première était une étude complémentaire à la recherche sur les cédéroms de musées : il s'agissait d'analyser la consultation des cédéroms dans la librairie du Louvre, où sont installés plusieurs postes informatiques. La seconde était bien antérieure, elle datait de mon activité à la tête de la cellule évaluation de la direction des expositions à la Cité des Sciences et de l'Industrie : il s'agissait du test d'un prototype de didacticiel conçu par le service culturel du musée d'Orsay, auprès de visiteurs recrutés dans le musée et sollicités pour consulter la maquette sur poste dans un bureau du service culturel.

La librairie du musée du Louvre propose plusieurs sites de consultation des cédéroms qui y sont en vente. Une sélection de cédérom installée par les libraire y est visible en permanence, mais on peut également se faire installer n'importe quel cédérom disponible en rayonnage. Une première catégorie de personnes formule un type de discours pratiquement absent des entretiens auprès des utilisateurs de bornes interactives et de cédéroms à la maison : l'évaluation critique. Celle-ci est effectuée au nom d'un statut



potentiel de consommateur dans ce contexte particulier d'un lieu de vente. Il est très significatif que le cédérom idéal soit très rarement défini par rapport à une conception de l'interactivité, alors que celle-ci est largement développée comme étant la spécificité du cédérom dans les entretiens réalisés à domicile. Mais dans le magasin, on définit le bon cédérom « *il a à la fois le texte, le son, les déplacements, la biographie des peintres* » ou encore « *pour faire un bon cédérom, il faut de bons commentaires audio, de bonnes reproductions, l'analyse de certaines oeuvres, des effets de loupe* ». La qualification du cédérom se fait par la construction d'un référentiel qui s'approche d'un système de mesure, en l'occurrence l'inventaire des « prestations » potentielles. Il se fait aussi et surtout par des critères qui relèvent moins d'un usage, fut-il de principe, que d'une logique de production supposée. En effet, ces prestations potentielles ne correspondent pas à des services, mais à des conditions techniquement nécessaires à ces services. On trouve alors, pour la première fois dans les enquêtes, la qualification du cédérom par le fameux concept de multimédia (du son, des images, du texte, des animations, des cheminements). Ce concept du multimédia est ainsi éclairé de manière intéressante, puisqu'il est effectivement pertinent du point de vue du public, mais seulement dans un point de vente.

Le visionnement des cédéroms sur borne au magasin n'a rien à voir avec ce qui est fait à domicile : il s'agit dans bien des cas d'une consultation de vérification, qui semble confirmer dans une certaine mesure l'exercice d'une activité critique d'inventaire des potentialités. La navigation fait apparaître les éléments de référence satisfaisants, qui caractérisent le « bon cédérom » : un effet de loupe, un jeu, une séquence commentée, le tableau célèbre qui doit y être<sup>91</sup>.

Une seconde catégorie de personnes adopte une attitude toute différente : il s'agit de celles qui ont déjà un projet d'usage préexistant (conférencière ayant le projet de réaliser des cédéroms, formateur ayant le projet d'en utiliser dans les formations). L'intention de consulter des cédéroms au magasin est un élément qui a alors déjà trouvé sa place dans le déroulement du projet. Le contexte du magasin est gommé, le lieu est privatisé. Ce n'est pas le fait d'être dans un lieu marchand qui prime, mais le fait d'être en train de consulter des cédéroms dans un lieu qualifié par ces personnes comme étant un espace où ceux-ci sont accessibles sans obligation d'achat, cette consultation s'inscrivant dans une pratique

---

<sup>91</sup> Les contraintes liées à l'endroit, totalement inadapté à des consultations longues, ne permettraient pas, de toute façon, le bénéfice d'une durée indispensable à tout début d'usage effectif.

qui existe déjà à l'état de projet. Ces personnes se mettent dans une situation similaire à celle de l'usage à domicile, mais un peu différente. On est moins dans une activité d'appropriation globale que dans une activité de veille critique experte qui consiste à explorer minutieusement la manière dont l'objet pourrait se rendre intéressant par rapport à un projet.

Enfin, une troisième catégorie de personnes utilise le magasin comme lieu d'initiation aux nouvelles technologies culturelles. Leur envie d'être pris en charge par des intentions pédagogiques est alors si forte qu'ils sont aveugles au contexte objectif : ils consultent le cédéroms comme s'il s'agissait de bornes interactives. La frustration est immense, puisque, exactement comme les visiteurs de musées, ils mettent en oeuvre une technique de recherche d'intentions et s'en remettent à des objectifs supposés de conception, en l'occurrence des objectifs d'initiation, sans jamais parvenir à les trouver dans la structure de l'hypertexte.

Dans le cas de la dissociation entre un objet (le cédérom) et son lieu d'usage « naturel » (la maison), on se trouve donc face à un flottement très significatif dans la qualification du contexte, et par conséquent, du rapport à l'objet. Pour autant, on ne se trouve pas devant des qualifications ambiguës, molles, multiples. On y *reconnaît* au contraire des configurations précises.

La qualification sociale du lieu comme point de vente peut l'emporter et susciter un rapport à l'objet qui est un rapport de consommateur mettant en oeuvre des compétences évaluatives. Ce rapport, qui n'est pertinent que dans un lieu et un moment où le cédérom n'est pas encore possédé, n'a pas été rencontré dans les entretiens à domicile.

La qualification du lieu comme espace de consultation ouvert à un usage privé peut l'emporter dans le cas de personnes ayant un projet personnel préalable très fort qu'elles importent dans l'endroit qui devient à certains égards proche du domicile. C'est le projet, personnel, qui requalifie le contexte.

La qualification du lieu comme espace d'exposition ouvert à un usage communicationnel, très proche de ce qui est observable dans le cas des bornes interactives de la Cité des Sciences, est une autre qualification du contexte comme lieu culturel : pour un enquêté, la librairie du Musée du Louvre fait partir du musée du Louvre avant d'être un lieu commercial, ce qui rend compréhensible son attente.

Ce phénomène de flottement de la qualification du contexte se retrouve dans le cas d'une autre étude très antérieure à la recherche sur les usages des cédéroms de musées : portant sur un prototype de didacticiel « Apprendre à voir », l'un des projets de l'atelier multimédia du service culturel du musée d'Orsay. Des visiteurs du musée ont été sollicités au début ou à la fin de leur visite, conduits derrière des portes réservées à travers des escaliers et des couloirs jusqu'aux bureaux du service culturel où était installé le poste, pour consulter le logiciel et se prêter ensuite à un entretien approfondi. Je ne détaillerai pas ici tous les résultats de cette analyse, je me contenterai d'en évoquer un seul, très secondaire dans l'étude réalisée alors, mais central après la recherche sur les cédéroms de musées. Il s'agit des logiques étonnamment contradictoires qui sous-tendaient la perception d'« Apprendre à voir ».

La consultation de ce didacticiel, très longue, permettait la découverte progressive d'un tableau de Corot et son analyse approfondie. A l'issue de la consultation les visiteurs multipliaient les interprétations de leur propre activité. Le fait qu'il s'agissait d'un élément en cours de test était fondamental dans ce phénomène. La démarche à laquelle ils se prêtaient était une participation active à l'élaboration de dispositifs encore purement potentiels. Cette situation légitimait l'expression d'un type d'attentes très fortes, qui n'a plus lieu d'être et se volatilise dès que le visiteur est face à une proposition effective de l'institution<sup>92</sup>.

La nature de ces attentes suivait deux logiques radicalement différentes, dans la mesure où le dispositif n'était pas encore lié clairement à un contexte d'utilisation préétabli.

Un premier groupe de personnes identifiaient dans « Apprendre à voir » un dispositif permettant d'autonomiser les individus pour faciliter et optimiser dans un second temps la visite proprement dite. « Apprendre à voir » apparaissait comme un dispositif d'auto-formation du regard sur la peinture, dont une des retombées était une aisance culturelle, laquelle permettrait une meilleure maîtrise de la visite libre, notamment « *en reconnaissant les effets de lumières* », « *en se posant les bonnes questions face aux oeuvres* ».

---

<sup>92</sup> Dans ma thèse, je détaille longuement ce phénomène du décalage entre les attentes formulées dans le contexte des études préalables à la conception - où elles sont sollicitées à un moment où la proposition de l'institution n'est pas encore posée, et où le jeu consiste à faire comme si « tout était encore possible » - et les réactions une fois que la proposition institutionnelle est posée et où les personnes interrogées rentrent dans leur rôle de visiteurs réagissant à cette proposition.

« Apprendre à voir » était dans ce cas vu comme un didacticiel fortement lié au musée mais qu'il fallait consulter ailleurs qu'au musée, notamment chez soi.

Un second groupe identifiait « Apprendre à voir » comme un possible support d'aide à la visite dans le musée lui-même. Le dispositif était vu comme un dispositif d'accompagnement de chaque tableau. Il était donc jugé forcément beaucoup trop développé pour un seul tableau, mais suscitait l'idée d'un « audiovisuel » ou d'un élément qui donnerait, devant chaque tableau, « *l'essentiel de ce qu'il y a à voir* ». Tout ce qui se prêtait dans le scénario à l'identification d'une des deux logiques potentielles, était systématiquement repéré et commenté. Par exemple, les lignes matérialisant la composition du tableau étaient fortement valorisées dans la seconde logique, car elles agissaient comme une révélation de ce qu'il y avait à voir d'essentiel : une structure cachée. Ce type d'écran amplifiait le sentiment d'informer la vision du tableau, mais « écrasait » d'autant plus l'activité réalisée par le visiteur dans la consultation.

Dans la logique d'autonomisation par contre, c'est l'activité effectuée par le visiteur qui était repérée comme étant ce qu'il y avait à développer pour apprendre à voir : « *ce qui serait intéressant, ce serait que l'utilisateur puisse placer lui même ces rectangles pour localiser lui-même les zones de lumières* ».

Lorsque le contexte offre une marge d'indétermination, comme dans ces deux derniers cas, les enquêtés ont besoin de l'interpréter pour ancrer leur rapport à l'objet. Ces interprétations font apparaître l'importance de la construction du contexte dans le rapport à l'objet : le contexte, donnée « naturelle », soudée à l'objet dans le cas de l'étude des bornes interactives de la CSI et des cédéroms domestiques, devient, lorsque son caractère d'évidence a disparu, une dimension de l'usage lui-même.

Cette dimension est socialement préconstituée dans le cas des interactifs de la CSI ou des cédéroms domestiques. C'est pourquoi elle disparaît de l'usage pour devenir un élément du substrat, un contexte précisément. Elle est problématique et nécessaire dans le cas des cédéroms en consultation à la librairie ou du didacticiel d'Orsay, elle doit être construite par l'usage, dont elle fait partie. Par conséquent, on peut faire l'hypothèse que même dans le cas de contextes fortement pré-déterminés comme les expositions de la Cité des Sciences ou le domicile, le contexte, parfaitement qualifié collectivement, pourrait bien être également une dimension de l'usage déjà intégré, devenu consensuel, et passé à l'état de contexte externe à l'usage, voire, par inversion, de facteur influant sur l'usage. En

réalité, peu importe. L'essentiel n'est pas de défendre l'hypothèse selon laquelle le contexte ne serait que de l'usage sédimenté et stratifié : on ne chercherait alors à faire que l'équivalent d'un « jeu d'écritures » sur l'usage, dans la mesure où comme je l'ai dit, il constitue une notion hétérogène et partagée, et non pas un concept, et qu'il n'a pas nécessairement vocation à le devenir. Ce qu'il est important de comprendre, c'est comment l'appréhension du concept s'est modifiée et comment ses dimensions relatives sont devenues visibles dans leur jeu respectif, grâce à la comparaison des études : ce qui apparaît alors comme étant comparable, ce ne sont pas des « résultats » au sens classique, ce sont des relations entre les résultats, la notion et les situations dans lesquelles s'est déroulée la recherche.

### **L'usager comme producteur d'un discours sur l'usage**

Mon parcours m'a amenée dans deux types de lieux contrastés :

- des lieux collectifs, et même hyper collectifs (les bibliothèques et les musées) mais où l'engagement dans le collectif qu'est le public - élément de l'institution - est pour chaque visiteur extrêmement léger et éphémère. Dans les situations de communications accessibles ou suscitées par l'enquête dans ces lieux, il y a même une sorte de suspension des déterminations sociales au nom desquelles on agit explicitement dans quantités d'autres contextes : explicitement, au contraire on est au moins temporairement visiteur avant d'être autre chose. On a assez vu à quel point dans ces contextes l'analyse sociologique des déterminations qui règlent la pratique culturelle est un exercice de dévoilement. Du point de vue du visiteur, si les statuts sociaux ne sont pas explicitement sollicités dans l'entretien, ils ne sont pas nécessaires à la tenue du discours sur le fait d'être visiteur ou d'être membre du public. L'exception marquante est celle qui concerne les exigences liées à la sociabilité domestique et aux responsabilités parentales, puisque la visite est très souvent une affaire familiale ou amicale ;
- des lieux privés, au domicile. Du point de vue du rapport aux NTIC on y est au contraire extrêmement engagé dans un positionnement social complexe explicitement assumé. Celui-ci est d'ailleurs souvent inscrit dans l'environnement même : la profession exercée, les goûts et les pratiques privées, les équilibres entre travail et loisirs, les liens sociaux, les positionnements générationnels, etc. Mais les déterminations auxquelles on choisit de faire

explicitement référence pour rendre compte des limites et des opportunités dans le rapport aux NTIC sont très différentes selon les personnes. Si l'on avait à caractériser l'échantillon de la recherche selon les profils sociaux tels qu'il sont explicitement convoqués dans l'enquête par les personnes interrogées, cela donnerait une liste de ce type : un franc maçon qui prend en charge la conceptions des « produits éditoriaux » de son réseau – mais qui est aussi un retraité accordant énormément de temps à la maîtrise de son poste informatique, un couple retraité qui fait tout pour se former à l'histoire de l'art – mais qui tente aussi d'établir des liens avec ses petits fils par le biais des nouvelles technologies -, deux jeunes mariés qui se dotent d'un équipement culturel de base, un passionné de jeux informatiques qui élargit par curiosité son stock de cédéroms à d'autres genres, une documentaliste de trente ans qui s'est équipée personnellement pour compenser les retards dans son propre environnement professionnel et qui investit fortement dans une spécialisation en histoire de l'art, etc.

Cette double expérience bien contrastée nous avait conduits Jean Davallon et moi-même à expliciter dans un article pour Réseaux<sup>93</sup>, en quoi le rapport d'usage aux nouvelles technologies pouvait être analysé dans le rapport d'enquête à des personnes que l'on ne saisisait pas implicitement comme des acteurs sociaux doté *a priori* par l'analyste d'un statut social (professionnel, consommateur, citoyen, jeune, vieux...). Ces personnes sont plutôt des sujets interprétant leur rapport aux NTIC aux multiples sens du terme : elles le fondent en signification, et elles l'exposent pour autrui, les deux mouvements étant indissociablement liés dans la condensation sociale d'engagement et de mise en scène de soi qu'est la situation de communication. Dans cette situation, engagement et mise en scène de soi ne sont pas de catégories antinomiques, dissociées dans l'analyse : elle sont pourtant totalement interdépendantes dans l'action. C'est selon moi la saisie du moment où cette articulation est encore indiscutée, nécessaire et évidente dans l'action, qui fonde l'approche communicationnelle comme méthodologie d'analyse des processus sociaux. Elle constitue le marqueur de la différence avec des approches des phénomènes sociaux - quels qu'ils soient, y compris des phénomènes de communication – qui décomposent ce qui est de l'ordre de la vérité et ce qui est de l'ordre de l'illusion dans ces processus, ou

---

<sup>93</sup> Davallon (J.), Le Marec (J.). 2000. « L'usage en son contexte : sur les usages des interactifs et des cédéroms », in : *Réseaux*, n°101, p. 173-196.

bien ce qui est de l'ordre de la part spontanée, irréductible à toutes ses déterminations, et ce qui est de l'ordre des déterminations de tous types, que celles-ci soient le fait des analyses pratiquées par les acteurs sociaux impliqués ou par les chercheurs.

Dans les deux contextes analysés (l'exposition ou la bibliothèque d'une part, le domicile d'autre part) et pour le type d'enjeux considérés (la culture), la notion d'acteur social ne s'impose pas dans l'interprétation de la situation du point de vue de la personne – ce qui n'est pas le cas dans les situations professionnelles par exemple –. Sa mobilisation dans le discours de recherche relève soit d'une nécessité par rapport à la problématique choisie, soit d'un réflexe implicite et d'un sens commun du chercheur.

Dans le cas de la recherche sur les usages émergents dans les sites expérimentaux comme Parthenay<sup>94</sup>, la situation est toute différente : beaucoup des enquêtés y définissent leur rapport aux nouvelles technologies en tant qu'acteurs engagés dans le fonctionnement social, en tant que militants, ou professionnels. On produit un discours sur l'usage en tant que professeur, membre d'une association, chômeur.

Dans la recherche suivante effectuée avec Élisabeth Fichez sur l'émergence des usages Internet à l'université, les choses se sont présentées autrement. Jusqu'ici mon approche de l'usage était centrée sur un sujet saisi au niveau de ses pratiques culturelles, sociales et professionnelles, ce que j'ai tenté de reproduire dans un premier temps avec l'idée de centrer la recherche sur les étudiants. Mais dans la mesure où il s'agit de saisir également l'usage à travers différentes mises en contexte (le musée, la bibliothèque, l'environnement privé) les environnements font eux-même référence à des pratiques spécifiques. Dans la plupart des études précédentes, excepté à Parthenay, un sujet social correspondait à un contexte : le visiteur de musée dans l'exposition, la personne privée à son domicile. Dans l'étude sur Internet à Lille 3, du fait de la collaboration avec Élisabeth Fichez qui avait abordé les usages à des échelles institutionnelles beaucoup plus larges que moi, la tentation de faire aller de pair des contextes « homogènes » avec un statut « homogène » du sujet (même très éphémère comme dans le cas des visiteurs d'expositions) est apparue comme un implicite construit par les précédentes études et qu'il fallait remettre en cause pour aller plus loin dans notre propre logique de coller au maximum à des processus. Dès lors, l'étude n'a plus été centrée sur des sujets (étudiants, enseignants), mais sur des personnes

---

<sup>94</sup> Voir : Deshayes (S.), Le Marec (J.), Pouts-Lajus (S.), Tiévant (S.). 1998. *Observation et analyses d'usages des réseaux*. Paris : Ministère de la Culture et de la Communication.

mobilisant des statuts différents vis-à-vis de leur propre usage d'un même projet. C'est ainsi que nous avons pu considérer le projet comme un moyen d'entrer « par le mineur travaillé par le majeur », comme un moyen de saisir un processus dynamique qui ne se réalise pas toujours (contrairement à l'usage saisi soit *a priori* soit *a posteriori* à travers le discours des acteurs).

Le projet est donc dimension de l'usage ou plutôt il nous rapproche de types d'unités mixtes que sont les projets, et auxquelles mène l'observation des usages.

### **Le projet : articulation entre temporalités des actes et des discours**

D'autres dimensions sont apparues lors des enquêtes, à l'occasion du décalage entre différents terrains. Il s'agit de la temporalité dans laquelle s'inscrit l'usage et des acteurs qu'elle implique dans cette temporalité. On a souvent tenté de saisir la temporalité de l'usage en l'articulant à des mises en perspective historiques<sup>95</sup> pour éviter la myopie des approches collées aux dynamiques de l'actualité ou bien reprenant naïvement les rapports à la temporalité d'après le point de vue des commanditaires des recherches ou celui des enquêtés. Par rapport aux NTIC en particulier, le besoin d'histoire est concurrencé par les besoins de la construction de points de vue, apologétiques ou critiques, sur le rapport à la technique et la structuration des échanges sociaux. Philippe Breton ou Pierre Lévy<sup>96</sup>, même s'ils défendent des points de vue radicalement opposés, n'ont besoin ni l'un ni l'autre de savoir réellement comment se sont structurés les usages des NTIC. Pour l'un les usages sont de toutes façons conditionnés par les rapports de pouvoir : de ce point de vue leur observation pourrait même créer une dangereuse illusion de liberté et participer à la banalisation de l'idéologie dominante. Pour l'autre la vision est si cosmique qu'elle ne saurait s'encombrer d'arguments empiriques.

Dans la mesure où la voie de la futurologie est certes bien tentante, mais peu scientifique, c'est par le passé que l'avenir entre dans la temporalité des NTIC et de leurs usages. Le passé étant mis en récit pour que le présent en soit l'avenir, il ne reste plus qu'à prolonger la droite pour que l'avenir de ce présent qui est avenir du passé soit suggéré et fonde en retour des modèles de dynamiques largement intuitives : la complexification,

<sup>95</sup> Voir notamment : Flichy (P.). 1995. *L'innovation technique : récents développements en sciences sociales, vers une théorie de l'innovation*. Paris : La Découverte.

<sup>96</sup> Voir : Lévy (P.). 1997. *L'intelligence collective : pour une anthropologie du cyberspace*, Paris : La Découverte ; Breton (Ph.). 2000. *Le culte Internet : une menace pour le lien social ?*, Paris : La Découverte.



l'accélération, la substitution, les grandes ruptures paradigmatiques de la médiologie (logosphère, graphosphère, vidéosphère), l'innovation.

Lorsqu'on saisit les usages à travers les pratiques de terrain, dans des enquêtes pratiquées à des échelles de temps variant entre quelques semaines et quelques années, le chercheur peut mobiliser une culture du champ qui couvre plusieurs décennies, et plus largement, des connaissances et des modèles de processus historiques, mais les temporalités longues ne sont pas accessibles à l'observation autrement que par le discours des personnes interrogées lorsqu'elle font référence à leur passé ou à l'avenir, et donc par des représentations de ces temporalités. Dans mon propre cas, c'est encore par le constat que la temporalité était mobilisée très différemment selon les terrains, que j'ai pu la prendre en compte en tant que dimension de l'usage, puis par une relecture des phénomènes qualifiés par le chercheur dans la catégorie des usages, vers d'autres phénomènes plus pertinents du point de vue social : par exemple, le projet.

Je ne reprendrai que quelques cas de figures parmi les terrains couverts, pour illustrer cela.

Dans le cas des interactifs à la Cité des Sciences, le rapport à la borne interactive s'inscrit dans une économie générale de la visite d'exposition qui est dans le temps de l'ici et maintenant. Dès l'instant où le visiteur entre dans une exposition, un compte à rebours se met en marche. Il passe un certain temps ici durant lequel il n'est nulle part ailleurs. Il ne reviendra jamais plus la plupart du temps. Enfin, loi du genre, il dispose de trop peu de temps pour tout voir. Ce sont sans doute ces conditions qui déterminent le rapport à l'exposition tel que j'ai pu l'observer à l'occasion des études effectuées à la Cité des Sciences : l'exposition thématique est perçue comme un dispositif communicationnel ; le mode d'emploi privilégié par les visiteurs est la recherche d'intentions de communications qui fournissent des clés d'interprétation directes : on s'en remet doublement à l'institution pour sa capacité culturelle supposée à proposer des situations et des contenus pertinents et pour sa capacité communicationnelle supposée à avoir prévu la meilleure manière de faire comprendre ce qu'elle souhaitait que le visiteur comprenne. C'est dans cette mesure que l'exposition s'analyse très bien par le biais de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson.

La temporalité de l'usage des bornes interactives est le présent de la consultation et de l'entretien qui lui succède immédiatement. Temporalité de l'entretien, temporalité de la visite et temporalité de la consultation sont homologues.

Bien sûr, les visiteurs peuvent évoquer dans les entretiens d'autres temporalités que celle de la consultation d'une borne interactive particulière. Cependant, dans ce cas, l'interactif est renvoyé à des projets institutionnels qui ne sont pas les leurs même s'ils sont impliqués : la temporalité pertinente est alors celle de l'expérimentation à laquelle se livre l'institution en développant des bornes interactives, lesquelles sont alors une étape, un témoin. D'une certaine manière l'institution prend en charge le projet collectif qui sous-tend l'usage de ces bornes à des fins culturelles dans un lieu d'exposition. Dans les conditions qui sont celles de la visite, le visiteur délègue à l'institution une grande partie du projet qui sous-tend l'usage des bornes. Il se laisse impliquer au nom de l'institution dans les dimensions temporelles et sociales d'un projet qui excède l'expérience de sa consultation et qui détermine la dimension communicationnelle du rapport à l'exposition.

C'est pourquoi les visiteurs n'ont pas besoin de projet spécifique pour consulter les éléments interactifs qui sont placés dans l'espace d'exposition. Leur visite peut certes être sous-tendue par un projet mais, paradoxalement, l'attitude la plus « rentable » dès lors qu'on se trouve dans une exposition thématique à supports multiples consiste à s'en remettre aux intentions de conception et à déléguer le projet au concepteur, la partie qu'on conserve pour soi-même consistant à se « laisser faire » le plus activement possible, interprétant tout ce qu'on fait sur la base du projet supposé, tel qu'il peut être inféré à partir du scénario. La vulgarisation scientifique constitue un cadre culturel qui contribue à construire un rapport de communication fondé sur la délégation de projet comme moyen d'accélérer les parcours personnels. Les utilisateurs de bornes interactives ne réfèrent presque jamais ce qu'ils font à un projet personnel, excepté dans deux cas : le premier, à l'ouverture de la CSI lorsque l'enjeu d'une découverte des ordinateurs inspirait des visites spécifiques, le second lié au phénomène de sociabilité et de familiarité qui caractérise la pratique culturelle lorsqu'un visiteur vient faire découvrir la borne à un autre, ou que le projet pédagogique devient le moteur de la visite familiale<sup>97</sup>.

---

<sup>97</sup> Le même phénomène se retrouve à une autre échelle lors des évaluations menées en particulier en amont de la programmation des expositions. Mais cette fois ce n'est pas au projet d'un concepteur muséographique que le visiteur s'en remet, c'est au projet de l'institution, projet historique et collectif dans lequel il accepte en tant que membre du public – et non pas en tant que visiteur – de se laisser impliquer. Ce

Dans le cas des cédéroms de musées consultés à la maison par des personnes assidues qui en possèdent plusieurs à titre personnel, la situation est toute différente. L'objet est personnel et son propriétaire construit lui-même les différentes échelles du rapport d'usage, en particulier dans le long terme, en l'inscrivant dans un projet personnel « lourd », qui intègre les échecs réels ou possibles et qui anticipe les difficultés et les recycle dans le projet lui-même. Ces projets « lourds » sont de deux grands types : soit très ouverts, soit au contraire très spécifiques. Les premiers supposent que les individus aient une disponibilité maximale vis-à-vis de quelque chose qui est potentiellement très différent de ce qu'ils connaissaient déjà, afin de se tenir prêts à acquérir les compétences les plus nouvelles possibles : la technologie est investie d'un rôle d'opérateur d'une mutation entre un état d'avant et un état d'après, la possession du cédérom est une technique d'adaptation au changement technique et à son rythme. En revanche, les projets spécifiques sont portés par une volonté d'optimiser fortement des pratiques antérieures dans lesquels on est expert, comme par exemple le travail documentaire sur un sujet qui passionne ou l'apprentissage en autodidacte de l'histoire de l'art. Dans les deux cas, il y a prise en charge complète du projet par l'individu, à l'échelle de sa propre existence : les cédéroms peuvent être des activateurs de projets personnels qui ne sont parfois que le projet de vivre en état de projet. Ils sont les miroirs d'une capacité à s'investir fortement de manière autonome et personnelle, dans une dynamique d'apparition d'objets nouveaux qui apparaissent sur le marché en dehors de tout projet, dans un mouvement organique et naturel du progrès souvent évoqué comme une toile de fond. Les incidences sur les logiques de navigation dans les scénarios sont très importantes. Par exemple, contrairement à ce qui se passe dans le cas des bornes interactives, les scénarii ne sont pas explorés de façon panoramique. Il est vrai que dans ce phénomène joue également les conditions de conception : les cédéroms liés aux musées sont essentiellement un moyen de valoriser des collections d'art, d'histoire, d'archéologie, ce sont des bases de données scénarisées. Les scénarii des bornes interactives sont restés très spécifiques de la muséologie des sciences et des techniques, il

---

que l'institution souhaite réaliser à l'échelle historique, et pour un collectif, elle le souhaite à travers une action envers un public. Lors des évaluations préalables, on relève nettement que les visiteurs interrogés en tant que membres du public acceptent le rôle dans la mesure où le projet qui leur est soumis est un projet de l'institution à laquelle est culturellement reconnue la prérogative et l'initiative de les constituer en public. Dans d'autres cas, sur la base du seul thème lorsque la portée de celui-ci l'emporte sur celle des missions éducatives et culturelles traditionnelles de l'institution (comme l'environnement ou la santé), ils s'expriment non plus en tant que public de l'institution, mais public de l'environnement.

s'agit très rarement de bases de données ou d'encyclopédies. Les musées d'art ont surtout développé des produits éditoriaux et ont très peu réalisé de bornes interactives muséographiques, tandis que les centres de culture scientifique et technique comme la Cité des Sciences et de l'Industrie ont tout au contraire conçu et fabriqué des centaines de scénarios interactifs sans jamais commercialiser de cédéroms. En amont et en aval, on retrouve une structuration également spécifique dans la production, et dans la réception : en amont les musées d'art se sont en effet appuyés sur des structures éditoriales préexistantes (la Réunion des Musées Nationaux) dans lesquelles sont apparus des environnements et des intervenants professionnels spécifiques. La Cité des Sciences et de l'Industrie a quant à elle développé la conception multimédia à partir des compétences liées à l'image et à l'informatique et les métiers se sont construits dans un autre cadre. En aval, le rapport aux sciences et aux techniques est culturellement différent du rapport à l'art, et détermine une place pour prendre un rôle dans des scénarii didactiques d'une part, pour voir et déchiffrer des objets et des images d'autre part. L'ensemble constitue une matrice : on peut lire les articulations verticales entre les niveaux ou bien les confrontations horizontales entre pôle (réception/production), de façon autonome, mais ce découpage devrait toujours avant tout une contrainte méthodologique (on ne peut pas tout voir à la fois) qui ne doit jamais bloquer un artefact d'observation en modèle.

La connaissance panoramique du cédérom est d'ailleurs souvent différée le plus longtemps possible, au moins psychologiquement ; contrairement aux scénarios des bornes interactives, les logiques de navigation ne sont pas d'emblée explorées en tant que telles. L'usage du cédérom n'est pas régulé par le même rapport de temporalité entre différents niveaux de projets que la borne interactive : celle-ci est un dispositif porteur d'un culturel de longue portée, qui active et construit à la fois des modes de faire et des modalités communicationnelles d'inscription des pratiques individuelles locales et immédiates dans ces projets. Pour le visiteur, la plupart du temps, le rapport individuel à la borne s'épuise dans le lieu même en quelques minutes : c'est la condition même pour que cette interaction s'ancre dans un projet culturel, collectif et de longue durée, porté par l'institution. Dans le cas des cédéroms, en revanche, l'usager « y met du sien » au maximum et les temporalités collectives et personnelles se rejoignent : la logique de projet fonctionne comme un équivalent individuel de la logique imprévisible et anonyme du changement technique, selon deux modalités symétriques : le projet comme modalité socio-cognitive de

l'adaptabilité au changement permanent, le projet comme modalité d'absorption du changement permanent dans des intérêts et des pratiques antérieures durables et stables.

Ces temporalités longues du projet s'expriment oralement dans la temporalité « longue » de l'entretien à domicile, très différente des entretiens sur les sites d'exposition. Mais là encore, on peut analyser ces différences dans les situations d'enquête autrement que comme des biais qui, une fois révélés, invalident la nature des résultats produits : l'enquête comme situation sociale s'inscrit elle-même par nécessité dans les dynamiques qu'elle cherche à faire apparaître et qu'elle ne fait souvent que mobiliser à son tour. Dans tel entretien à domicile, la conversation dérive aisément sur les environnements personnels dans lesquels s'ancre le rapport au cédérom, et qui sont évidemment absents des lieux d'exposition : « *voyez, on a fermé la porte sur tout ça* » et mon interlocuteur d'ouvrir pour l'occasion une armoire remplie de livres d'art délaissés. Sur l'étagère d'un astrologue grand amateur de jeux informatiques, la petites rangée de cédéroms « de référence » (dictionnaires, visite du Louvre) évoque justement le rayon des « beaux livres » offerts et jamais ouverts. Tel me reçoit dans son bureau face à son PC ouvert et avance un deuxième tabouret devant l'écran, tandis qu'un couple de retraités me fait asseoir dans un fauteuil, devant des rafraîchissements préparés pour l'occasion, le PC étant encore provisoirement installé dans l'entrée, et éteint à mon arrivée.

Par ailleurs il est possible d'observer la consultation d'un interactif dans une exposition, mais il est impossible d'observer l'usage du cédérom autrement que mis en scène par l'utilisateur qui montre comment il fait et qui s'arrange pour condenser en deux heures des actions qui ont été effectuées ou qui sont effectuées à d'autres rythmes et à d'autres moments.

La nature de ce qui est observable est donc très différente dans les deux cas : la matière visuelle et discursive recueillie ne correspond pas à ce qui serait d'une part des « vrais » actes visibles et d'autre part des discours (équivalents à du déclaratif) sur la pratique. En fait, les usagers de cédéroms mobilisent du discours à d'autres fins que l'enquête et ils font même souvent largement usage de la notion d'usage et d'un discours ambiant sur les nouvelles technologies sans lien direct avec leur pratique observable. Le discours dans l'enquête à domicile est aussi une action, une action qui entre dans l'usage. Le fait qu'il renvoie à d'autres temporalités personnelles n'est pas anodin, ce n'est pas un simple

artefact méthodologique, puisque dans d'autres contextes, les choses se passent différemment.

### **Sur le fil du rasoir : entre désir de savoir et demande sociale**

Une troisième recherche, réalisée pour le ministère de la culture et de la communication suite à l'atelier interministériel « Culture et autoroutes de l'information » sur l'émergence des usages des réseaux dans une sélection de sites d'expérimentation culturelle, éducative et sociale, a permis de mettre en rapport la réflexion sur l'usage menée dans un troisième contexte et pour un troisième « objet ». Mais surtout, cette demande mettait clairement en lumière, de la part des institutions politiques, le besoin de production d'un savoir sur les usages pionniers de la technologie dernière née, à des fins de prise de position politique sur le phénomène. Le besoin d'étude est l'incorporation d'un modèle du rapport à l'innovation selon lequel ce sont les acteurs du phénomène – les pionniers – qui sont dépositaires d'un savoir sur des usages, lequel peut « remonter » et dynamiser des politiques. Deux représentations sont mobilisées à l'appui de cette délégation de savoir aux acteurs eux-mêmes, dans une conception rencontrée dans tous les milieux institutionnels, y compris celui de la recherche, lequel n'est alors pas différent de n'importe quelle autre sphère de pouvoir :

- les mutations techniques sont l'affaire des jeunes qui s'y adaptent très facilement, et qui peuvent ainsi tirer la société de l'avant. *A contrario*, les vieux bien moins capables de s'adapter, comptent sur les jeunes pour acquérir collectivement le type de savoir adaptatif qui permet à l'ensemble de la société d'avancer sans réticence. Ce discours, très présent dans l'enquête préalable à la conception d'une exposition sur l'informatique, effectuée en 1988 par la Cellule évaluation de la CSI, se retrouve dans toutes les instances demandeuses d'enquêtes sur les usages des nouvelles technologies et dans le milieu de la recherche ;
- les mutations technologiques nécessitent une souplesse adaptative que les individus possèdent à un plus haut degré que les institutions et les collectifs d'une manière générale. Quelques clichés sont constamment mobilisés sur l'incapacité des institutions éducatives à se réformer par les nouvelles technologies par exemple, et corrélativement, sur les vertus du volontarisme

individuel ; là encore, le champ institutionnel de la recherche est entièrement habité par ces représentations.

L'évolution du contexte idéologique dans lequel se déploient les études d'usage est peut-être partiellement masquée par le caractère stable des approches privilégiées depuis vingt ans, approches préférentiellement qualitatives et centrées sur les individus. Mais si dans les années 80, ce parti pris allait de pair avec une volonté de faire remonter le point de vue des dominés contre le pouvoir du marché, et de privilégier pour ce faire le mode mineur, alternatif de la micro-sociologie, dix ans plus tard, il s'agit beaucoup plus d'aller chercher les capacités d'adaptation et l'innovation sociale chez les individus contre les pesanteurs des institutions. Le sens de la méthode s'est retourné en doigt de gant.

La question devient alors : comment faire en sorte que les résultats des études d'usage ne soient pas (trop) concurrencés par les raisons pour lesquelles on les suscite, sans pour autant abandonner le terrain ou se réfugier dans le contrepoint critique ? Comment produire de la connaissance dont la validité prenne en charge les conditions toutes contextuelles dans lesquelles elle est ressentie comme nécessaire ?

Sur « le terrain », qui inclut le processus d'enquête lui-même, les phénomènes dépassent toujours l'idée que l'on se fait *a priori* de la manière dont ils doivent advenir. Ils sont informés par l'histoire des regards qui ont été posés sur eux et par les communications dans lesquelles ils ont pris sens.

Pour cette raison, un troisième temps de ma trajectoire de recherche concernant les usages a consisté en une reconnaissance et surtout une prise en compte effective de la multiplicité des enjeux et des discours sur les usages, ressentis précédemment comme parasitant l'observation des « vrais » phénomènes. Il n'est pas nécessaire, dans cette perspective, de trier les « vrais phénomènes » pour les protéger des enjeux idéologiques qui tentent de les mettre en forme. Je vais développer dans la section suivante comment, à l'occasion de deux recherches sur les réseaux, l'une commanditée institutionnellement (observation des premiers sites d'accès public aux réseaux, suscitée par le groupement interministériel « autoroutes de l'information » en 1997) et l'autre issue au contraire d'une initiative de recherche auto-financée et totalement indépendante, mise en œuvre par Elisabeth Fichez et moi-même à Lille 3, l'étude d'usage « réagit » à des prises de position, que celles-ci soient le fait des commanditaires ou bien des enquêtés eux-mêmes.

## **Observation des premiers sites publics d'accès aux réseaux : militantisme et besoin d'études d'usages**

Sollicitée pour mener une évaluation des usages des réseaux dans le cadre des travaux d'un groupe de réflexion interministériel sur les autoroutes de l'information, j'ai proposé un protocole méthodologique adossé à des monographies sur une sélection de lieux d'utilisation de services électroniques en ligne. Dans la demande qui a suscité la recherche, les conditions d'indétermination de l'objet étaient maximales : plus d'objet technique à proprement parler, plus de terrain, au sens de contextes et de pratiques constituant un ensemble cohérent donné d'avance et encadrant une nouvelle technologie (les nouvelles technologies à l'école, au musée). C'est la demande même de recherche sur les usages qui aurait été à interroger<sup>98</sup>, mais sur le moment, j'ai tenté de préserver au maximum la notion d'usage comme pouvant être saisie indépendamment d'un terrain ou d'un objet, intéressante en soi de toutes façons. Je pense que c'est cette même envie de faire tenir debout toute seule la notion d'usage qui génère quantités de demandes d'études d'usage et d'attentes très fortes de la part des institutions : la notion d'usage est en effet perçue comme suffisamment modélisante pour pouvoir constituer un outil permettant d'interpréter des phénomènes encore peu perceptibles sur la base d'indices et d'anticiper des dynamiques sur la base d'états observés à l'instant « t ». De ce point de vue, il y a un consensus paradoxal entre la recherche et la demande institutionnelle. La notion d'usage y est protégée, mais pour des raisons presque opposées : l'institution demande à la notion d'usage d'être un concept permettant de modéliser les dynamiques spontanées remontant du monde des acteurs, afin de prendre des décisions, de s'inscrire dans ces dynamiques et d'orienter le cours des choses en faisant corps avec elles. La recherche utilise la notion d'usage, dans des déconstructions successives, pour tenter d'entrer plus avant dans la complexité des phénomènes sociaux.

Dans le cas de la recherche effectuée sur les premiers sites d'accès public aux réseaux électroniques en 1997, la proposition de recherche a consisté à se placer en position d'ouverture maximale pour tenter de repérer des terrains ou des objets définis non par des acteurs de ces expériences, mais par les médias, acteurs publics ayant pouvoir de proposer des objets ou des terrains à l'intérêt du public et des chercheurs. L'équipe

---

<sup>98</sup> C'est la raison pour laquelle un an plus tard, en poste à Lille 3, je proposais cette fois de ma propre initiative un axe de recherche portant sur la demande d'usage elle-même, dans les milieux institutionnels.



comporte uniquement des chercheurs individuels constituant ensemble une équipe *ad hoc* hors institutions de recherche : Serge Pouts-Lajus (OCCAM), Sophie Tiévant (ethnologue indépendante), Sophie Deshayes (en cours de doctorat) et moi-même entre deux institutions, après la Cité des Sciences et avant l'université. Après une première phase où je prends contact avec Serge Pouts-Lajus pour élaborer et rédiger la proposition de protocole qui sera retenue pour l'ensemble de l'étude, l'équipe s'étoffe pour mener la recherche sur la base de ce protocole.

Cette équipe est constituée en partie de ma propre initiative (Serge Pouts-Lajus et Sophie Deshayes), en partie sur conseil de membres du groupe de réflexion (Sophie Tiévant).

Nous avons retenu le site d'une ville (Parthenay), d'une école (Piquecos), d'un équipement culturel (la Friche de la Belle de Mai) tous trois constitués par les médias en expériences-pilotes exemplaires. Sur place, Parthenay est une ville expérimentale, mobilisant les réseaux au service du développement local, constituée comme telle pour la municipalité et le réseau associatif. Piquecos est une expérience d'utilisation des NTIC dans l'enseignement pour l'instituteur, la population, l'académie, le ministère. Le cyber CAFE (*Common Access For Everybody*) de la Friche de la Belle de Mai et « *le Printemps du Multimédia* » qui y est accueilli sont constitués en expériences-pilotes par de nombreux acteurs locaux.

À mon avis, il n'y avait pas d'autres moyens à ce moment précoce du développement des réseaux (1997) que de faire ce qui est habituellement stigmatisé comme un travers des sciences de la communication, à savoir partir d'objets empiriques pré-constitués comme représentations collectives possibles par des acteurs fortement impliqués et relayés par les médias. Nous ne sommes cependant pas naïfs par rapport à cette préconstruction dont nous servons dans la constitution du terrain, tout au contraire, mais notre mode de prise de distance n'est en l'occurrence ni le contournement ni la critique frontale du discours médiatique sur les réseaux. Il se situe dans la méthode qui consiste à analyser les pratiques et les discours des personnes qui sont impliquées par l'utilisation des réseaux dans les sites choisis, sans déléguer l'interprétation aux discours qui ont pris en charge les représentations de ces pratiques et de ces discours dans les médias. Le danger de la préconstruction médiatique des objets est en fait essentiellement dans la pré construction de l'interprétation des phénomènes désignés comme intéressants pour des raisons par

rapport auxquelles on se positionne : ce qui se passait à Parthenay au moment de notre enquête s'est révélé digne d'intérêt pour des raisons plus intéressantes que ce qui en était proposé dans les médias.

Dans une partie des sites analysées dans cette première phase, la dimension du projet apparaît encore très fortement dans les phénomènes que nous analysons comme relevant de l'usage des réseaux, et surtout, elle y apparaît selon de nouvelles modalités.

Par exemple, on a dit plus haut que dans le cas des usagers individuels, le rapport à l'objet s'ancrait dans un projet personnel à long terme, soit très spécifique et relié à des pratiques antérieures, soit très ouvert, dans le cas du projet de s'adapter au changement technique et aux mutations culturelles et sociales en cours grâce à la possession et la maîtrise de l'objet dernier né du marché. Dans l'étude sur les sites expérimentaux, la figure de l'utilisateur n'est pas calée sur des figures de « public » classiques comme la figure du visiteur ou celle du client. La situation est trop indéterminée et expérimentale, il y a trop peu de public précisément. A Parthenay, par exemple, au stade de notre enquête, on pouvait considérer comme usagers directs non pas les habitants eux-mêmes mais les instances municipales qui souhaitaient promouvoir l'usage des réseaux par les habitants. De ce fait, c'est en cherchant à repérer l'ensemble indistinct et hétérogène des usagers en tant que personnes concernées par les réseaux que j'ai finalement découvert un mixte entre le réseau associatif très dense, et quelques acteurs publics (commerçants, enseignants). Les acteurs parlent au double titre de leur passion personnelle et de leur engagement professionnel ou associatif. Le terrain des articulations entre pratiques qualifiées « d'intérêt public » et pratiques privées devient une découpe secondaire dans le terrain initial qui était la ville toute entière. Ce terrain, qui paraît peut-être évident *a posteriori*, ne l'était nullement au regard de ce qui était constitué comme unités pertinentes dans la presse et dans les enquêtes précédentes : la ville dans son entier, les habitants, la municipalité. Dans le cas de Parthenay, comme dans celui de la Friche de la Belle de Mai, les deux sites que j'ai particulièrement étudiés en 1996, la dimension du projet dans le rapport aux NTIC passait par la militance qui donc entre dans la catégorie des phénomènes liés à l'usage, même si traditionnellement on tente d'évacuer les enjeux et discours promotionnels de l'analyse des usages des réseaux. L'analyse de la militance en tant qu'usage, dans le contexte particulier de Parthenay, permet d'échapper à un alignement de la recherche sur des positions idéologiques qui tendent à structurer l'ensemble de ce qui est dit sur Internet

suivant un axe positif (l'utilisation) – négatif (la non utilisation, analysée en termes de freins et résistances à l'innovation)<sup>99</sup>. Elle permet d'éviter également de faire passer les phénomènes de la militance dans le champ d'une analyse purement critique, au motif qu'ils relèveraient de l'idéologie.

À l'époque de cette étude, l'analyse de la militance – et de son contrepoint, le rejet volontaire - était *a priori* un moyen de prendre en compte la part évidemment présente de réaction aux injonctions médiatiques et politiques dans l'usage, en particulier celui qui se développe de façon volontariste dans des sites d'expérimentations. Il est apparu lors de l'étude que si la militance consistait en une volonté affichée d'orienter le cours des choses au-delà de la sphère privée et de la temporalité immédiate, il était insuffisant de prétendre l'analyser en termes d'adhésion à des discours idéologiques : les individus peuvent en effet produire tout à la fois un discours idéologique anonymisé, qui a l'intérêt pour eux de sa dimension collective, vantant les bénéfices toujours à venir des nouvelles technologies sans aucun lien avec leurs pratiques personnelles effectives, et en même temps développer pour eux-mêmes et pour autrui des pratiques militantes ancrées dans des projets immédiats très exigeants : créer une association de formation bénévole à Internet, mettre en place dans le cadre d'une activité pédagogique annualisée des projets de longue durée pour le développement de l'usage des réseaux en milieu scolaire, etc. On se tromperait alors en analysant la militance à partir de la banalité d'un discours apologétique sur les nouvelles technologies, alors que les pratiques effectives reflètent un engagement concret au service de collectifs et d'un avenir à construire. Mais on passerait également à côté de phénomènes intéressants si l'on inversait purement et simplement les choses, en éludant les discours généralistes au motif qu'ils ne sont que des phénomènes sans importance, voire une sorte de psittacisme social, simple écho de ce que les médias diffusent, comparés à la réalité des pratiques concrètes. Le fait que les deux phénomènes puissent être articulés doit être pris au sérieux, et l'approche communicationnelle intervient ici : il est impossible de découper dans le « matériau » recueilli soit des pratiques, soit des discours, sans prendre en compte avant tout le fait qu'ils vont de pair avec le terrain envisagé comme un ensemble communicationnel socialement cohérent. Plus exactement, il n'y a pas un matériau hétérogène dans lequel on peut se permettre de découper selon des catégories pré-

---

<sup>99</sup> Voir : Eveno (E.) et d'Iribane (A.). 1997 « Les utilisateurs comme co-concepteurs de services multimédia interactifs, le projet « Ville numérisée » à Parthenay », in : *Actes du colloque « Penser les usages »*, Bordeaux, 27-29 mai 1997.

constituées des pratiques « vraies » et des discours d'emprunt, en éliminant les uns au profit des autres pour reconstruire des réalités sociales purifiées. Il faut rendre compte si possible des relations entre les deux à partir de la manière dont cette relation est observable. Le chercheur rêve d'accéder à des discours authentiques, inédits, directement ancrés dans un vécu réel. Mais il n'y a aucune raison pour qu'un discours de ce type ait lui-même une réalité sociale quelconque : au nom de quoi serait-il énoncé ? Et en quoi la proximité de la dimension psychologique (personnelle, singulière, directement issue des profondeurs du vécu) et donc du caractère inédit, original, garantirait-elle une valeur supérieure du discours ? L'idée que le recours à des discours d'emprunt serait *a priori* un biais est à questionner. Dans le cas de la militance à Parthenay, on peut par exemple, à la lumière de l'expérience acquise dans les autres terrains (envisagés toujours comme ensembles communicationnels cohérents) formuler l'hypothèse qu'il y a des usages sociaux des discours non pas médiatiques, mais banalisés, publics, ayant acquis le statut de représentations collectives discutables en tant que telles : dans le cas où il y a un fort engagement des enquêtés, le recours à un discours public disponible, un discours « banal », est un moyen de réellement manifester le fait que l'on cherche en tant qu'acteur social à tenir une parole ayant une pertinence publique. Ce qui est intéressant est le fait qu'une parole publique générale soit en lien avec des pratiques précises et situées. Que l'on songe au discours amoureux : pour qui est amoureux et concerné, ce discours a une valeur et une puissance unique. Pour qui est simplement témoin ou spectateur, il n'est pas de discours plus banal. L'important est d'être concerné ou pas. La banalité du discours est elle-même dans ce cas un artefact d'observation, ou tout au moins ce sont les catégories du banal et du singulier qui peuvent être des artefacts du point de vue qui les fait apparaître comme telles. C'est un certain imaginaire de la pratique de recherche qui intervient ici, imaginaire qui associe surprise et sentiment d'authenticité en les recherchant dans la sidérante singularité irréductible du « cas », dont les individus constituent un réservoir inépuisable. Un autre imaginaire associe à l'inverse la reconnaissance et le sentiment d'authenticité, puisé dans ce cas dans généralité consensuelle de la règle ou de la loi. L'authenticité est recherchée en-deça ou au-delà des phénomènes, à distance de ceux-ci, soit vers l'individu et l'instantanéité, soit vers la société et la longue durée.

Dès lors, ce qui est apparu dans cette étude et que j'ai retrouvé beaucoup plus nettement plus tard, c'est le fait que les discours de généralité sur les nouvelles technologies constituent des phénomènes d'usage dans la mesure où les enquêtés ont à la fois des

pratiques personnelles (face à l'écran), et des engagements en tant qu'acteurs professionnels ou associatifs. En effet, ils sont impliqués activement dans le développement des usages et assument au même titre que les chercheurs ou les industriels, des positions « théoriques ». Ce lien entre discours et pratiques échappait à la problématisation et à l'échelle d'observation dans le cas des interactifs et des cédéroms puisque la catégorie des « nouvelles technologies » s'effaçait totalement au profit d'objets très précis (tel scénario en tant qu'élément muséographique, tel cédérom en tant qu'objet éditorial). Ce qui était finalement observé, c'étaient des situations ou des configurations particulières entre des logiques individuelles, des objets précis et des contenus spécifiques désignés comme tels d'un commun accord. Dans le cas des réseaux, en 1997, le chercheur n'a pas affaire à des objets techniques nouveaux dont il pourrait observer l'utilisation (on ne peut observer que l'utilisation d'un écran-clavier informatique) ou à des savoirs thématiques. Il se trouve en outre à un stade très expérimental de la mise en accès public de ces réseaux et dispose de peu d'occasions spontanées d'observer des phénomènes en dehors de ses terrains. Il a beaucoup plus affaire au quotidien à des représentations d'usages et à des projets d'usages qui existent sous forme de propositions publiées dans les médias. Dans les deux cas, les phénomènes observables sont pour partie des phénomènes essentiellement discursifs. Des représentations publiques sont pour partie déjà disponibles dans les discours dits d'accompagnement.

Ce que l'on recueille sur le terrain, ce sont essentiellement des matériaux discursifs. Le chercheur, dans la manière de traiter ce matériau, tente de dissocier ce qui est de l'ordre du discours « vrai » représentant les usages de l'acteur et ce qui est de l'ordre du discours parasite reflétant les discours d'accompagnement. Or, les chercheurs intègrent dans l'usage à la fois des actions décrites par les acteurs au moyen de discours et des représentations qui sous-tendent ces actions rendues accessibles par le discours également. Comment le chercheur, à partir d'une bonne volonté initiale réelle (rendre compte de l'usage comme réalité plus complexe qu'il ne l'aurait pensé au départ) pourrait-il réussir le prodige de dissocier dans les entretiens les discours qui donnent accès à des représentations « intéressantes » et qui ne seraient pas seulement la trace de « discours d'accompagnement » par lui disqualifiés *a priori*, ce pourquoi justement il en est venu à s'intéresser aux usages des acteurs ? Comment pourrait-il réagréger ensuite des objets complexes, bricolés sans aucun caractère de généralité, hétérogènes, comprenant des actions et des représentations, et opposer de manière convaincante ces constructions

fragiles et locales à des « discours d'accompagnement » qui sont quant à eux postulés comme des choses denses et résistantes par la littérature critique ?

Mon hypothèse est la suivante : les démarches empiriques se sentent les alliées des démarches critiques qui analysent ces discours d'accompagnement et cette alliance limite leur propre regard sur l'objet qu'on appelle « discours d'accompagnement ». Les recherches sur les usages ont d'ailleurs été largement dynamisées par le choix de faire exister un discours sur les nouvelles technologies qui ne soit pas celui de « pouvoirs » parlant au nom de tous sans rien demander à personne, mais sans non plus se situer dans le registre de l'analyse critique de ce discours qui ne fait finalement que lui donner encore de l'importance et disqualifier encore ceux qui n'ont rien à dire. L'alliance, conclue au nom d'une affiliation commune à la démarche scientifique, entre analyse critique et démarche empirique est parfois paralysante. Elle place la démarche empirique dans la nécessité, par fidélité, de reconnaître la catégorie des discours d'accompagnement créée par le discours critique (c'est aussi le discours médiatique, technique, commercial, idéologique, etc.) et de s'excuser d'avance de prendre le risque de leur trouver des justifications sociales chez les acteurs, toujours trop peu critiques.

Certaines approches prennent en charge au plan théorique l'hétérogénéité des phénomènes sociaux étudiés, comme par exemple le texte chez Yves Jeanneret. Mais avant même d'opérer le découpage qui permet de rendre compte de l'hétérogénéité des objets étudiés, le problème réside déjà dans l'hétérogénéité des matériaux qui rendent compte des objets au moment de l'enquête, notamment dans les discours des enquêtés. Il n'y a pas de lien empirique évident entre les deux rapports à l'hétérogénéité, mais dans cette situation d'ignorance, il est peut-être trop tentant de résoudre l'hétérogénéité empirique des données par l'hétérogénéité conceptuelle de la catégorie qui permet de les penser (le texte, le discours), en court-circuitant le travail de discrimination de ce qui a voulu être hétérogène au moment de l'enquête et qui a été ré-homogénéisé par le traitement des données d'enquête en matériau discursif.

Après l'expérience de Parthenay, il m'est apparu deux résultats qui relativisent ce qui relève de l'amont et ce qui relève de l'aval dans le partage entre conditions de l'enquête et résultats :

- d'une part je réalisai jusqu'à quel point les précédents terrains m'avaient permis d'échapper à la question de la prise en compte de l'existence d'un « discours

d'accompagnement » dissocié des pratiques des personnes interrogées, et dans quelles conditions ce « discours d'accompagnement » pouvait intervenir dans d'autres contextes. Ou plutôt, comment un discours public se trouvait pris en charge par des personnes dans la mesure où les phénomènes concrètement observables étaient moins, à ce stade, des rapports à des objets techniques particuliers, que des engagements, des prises de position, des projets, donc des discours, qui précèdent et que viennent illustrer, dans la logique même des personnes interrogées, leurs propres actions ;

- d'autre part, jusqu'à quel point les besoins d'un savoir sur l'usage et d'un discours sur l'usage relèvent d'une logique identique pour les individus enquêtés et pour les commanditaires des études d'usages, très liés aux institutions de recherche. Ce phénomène n'est pas *a priori* un problème qui invaliderait la démarche empirique. Il indique que la frontière entre science et sens commun n'est pas garantie dans la mesure où les intérêts de connaissance sont trop partagés dans le cas des usages, pour ne pas amener à une interrogation sur ce qui est spécifique au désir de scientificité.

### **Internet à l'université**

La recherche suivante est consacrée à l'émergence des usages des réseaux à l'université. Elle est menée en commun avec Élisabeth Fichez, et si elle s'articule dans un premier temps aux études sur les usages des réseaux telles qu'elles avaient été initiées dans le cadre des travaux du groupe inter-ministériel sur les autoroutes de l'information, elle s'en autonomise très vite. Coïncidant avec mon entrée à l'université, ce projet de recherche s'affranchit de toute commande ou incitation institutionnelle. Par contre, il est l'occasion d'une collaboration avec un autre chercheur ayant eu un tout autre parcours que le mien, ayant une longue expérience des études d'usages ancrées dans une autre perspective que la mienne, celle des processus d'industrialisation de formation, et qui dirige à ce moment le Groupement des Équipes de Recherche Interdisciplinaire en Communication (GERICO). Par la suite, Nathalie de Voghelaer, membre du GERICO, nous rejoint pour participer à l'étude.

Avec Élisabeth Fichez (GERICO, Lille 3), nous nous étions d'abord fixé l'objectif de suivre le développement des usages Internet chez les étudiants du campus universitaires de Lille 3 en profitant d'un contexte où « tout démarrait ». La première phase était destinée à

dresser l'état des lieux, au moyen d'une enquête par questionnaires auprès d'étudiants en DEUG, d'entretiens auprès d'étudiants ou de groupes d'étudiants impliqués dans des enseignements de communication et d'entretiens individuels avec des personnes impliquées dans la mise en place des réseaux à Lille 3 (webmestre, enseignants etc.). Nous avons rapidement découvert dans ces derniers entretiens l'importance des projets comme moyens de saisir l'usage en construction en traversant les différents niveaux habituellement séparés dans l'analyse, de l'individu aux politiques ministérielles, en articulant des discours, des lieux, des actions des objets et en saisissant des dynamiques marquées par le jeu entre contraintes et initiatives.

En particulier, lorsqu'on repère des projets et qu'on tente de les décrire, on peut articuler la dimension politique, organisationnelle et institutionnelle de la mise en place des réseaux et les dimensions individuelles : chaque personne profite du fait qu'il a de multiples « casquettes » - par exemple enseignant, webmestre et chercheur, ou bien bibliothécaire, enseignant militant associatif et tuteur de stage – pour articuler différents niveaux et faire cheminer son projet dans des collectifs et des réseaux, des lieux, des temporalités différents.

Même si la réorientation de l'étude Internet à Lille 3 n'a pas permis d'achever celle-ci, mais tout au contraire, de différer considérablement la perspective d'obtenir une « conclusion », il n'en reste pas moins que cette fois, un changement réel de méthode et de perspective est intervenu dans l'étude, avec le parti pris, en fin de compte, d'une approche en mosaïque qui permettait de traverser différents plans et de remettre du même coup en question quantité d'idées acquises ou construites par des méthodes « plans par plans » (individus à la maison, visiteurs dans un musée, etc.).

Cette réorientation revient à intégrer dans la méthode elle-même la complexité et le caractère pluriel de la dynamique générale du parcours de la recherche lui-même, en condensant volontairement sur un même terrain plusieurs fronts de recherche.

Notre objectif, en démarrant cette étude, était d'aller au-delà des propos communs tenus sur Internet dans et hors de l'institution universitaire. Selon ce sens commun, Internet induirait un nouveau type de rapport au savoir et à l'enseignement (les discours prophétiques annonçant cette révolution pullulent, étrangement ressemblants aux déclarations qui ont suivi l'apparition des technologies audiovisuelles, puis de la micro informatique).



Nous voulions savoir ce qu'il en était exactement :

- des conditions techniques et institutionnelles d'accès pratique au réseau, des formations proposées dans les filières de formation (organisées en Unités de Formation et de Recherche) ou ailleurs (bibliothèque, salles informatiques en libre accès) ;
- des conditions sociales et culturelles de l'usage et des représentations d'usages dans l'univers de la faculté : il s'agissait pour nous de saisir l'importance des normes d'action, des savoirs procéduraux et des représentations sociales dans la construction d'une problématique sur l'émergence des usages à laquelle nous contribuons par ailleurs à travers d'autres travaux<sup>100</sup>. Dans cette mesure, ce que nous recueillions était hétérogène : il s'agissait aussi bien de descriptions de pratiques personnelles ou de pratiques d'autrui, de projets de pratiques, d'informations, d'opinions, etc ;
- de la manière dont le rapport aux réseaux permet éventuellement d'articuler des pratiques dans et hors de l'université. Il s'agit de ne pas pré-déterminer des profils d'usage par le choix d'un terrain somme toute arbitraire par rapport à des usagers qui investissent d'autres lieux. Il s'agit également de ne pas définir *a priori* les usagers à partir d'une catégorie préexistante de « cible finale », qui calerait le phénomène des usages dans une sphère de la réception : nous ne nous limitons pas aux étudiants, mais nous cherchons comment des enseignants et différents acteurs institutionnels mobilisent les réseaux en tant que relais, prescripteurs, producteurs.

La question du lien entre discours et actions intervient non pas rétrospectivement, mais dans le protocole même de la recherche. Celui-ci consiste à recueillir dans la même enquête différents types de discours dès lors qu'ils font référence les uns aux autres : documents rédigés, entretiens menés pour obtenir des informations techniques ou institutionnelles, entretiens pour connaître les pratiques individuelles, entretiens de groupe pour connaître les pratiques de « représentants ». L'hétérogénéité de ce qui est recueilli ne m'inquiète plus dès lors que le problème à résoudre n'est pas dans le traitement du matériau, mais dans la mise au point des conditions d'observation des phénomènes. C'est

---

<sup>100</sup> Cf. notamment : E. Fichez et Y. Combès eds., « Éducation, formation : figure de l'utilisateur », *Cahier de la Maison de la Recherche* n°5/1996, Université Lille 3.

dans les situations de communications telles qu'elles ont été négociées par les enquêteurs et les enquêtés, que se trouvent les éléments auxquels référer les discours tenus.

La question du lien entre la dimension individuelle et la dimension institutionnelle des pratiques liées aux réseaux est prise en compte d'une manière toute différente des autres terrains, où, même si j'enquêtai auprès de « public » et de « professionnels » impliqués dans le développement des réseaux, j'occupais une toute autre position. Rappelons quelques éléments de ce travail, tels que nous les avons rédigés à l'occasion d'une communication à un colloque :

Grâce aux entretiens réalisés auprès de nos informateurs, étudiants, enseignants, techniciens, administratifs, nous sommes « tombées » sur des projets complexes, souvent peu apparents a priori, qui engageaient les personnes sollicitées bien au-delà de ce à quoi nous nous serions attendues. En ne prenant en compte que leur qualification institutionnelle, on peut souligner qu'étaient mobilisés :

- les différents statuts qu'ils assument conjointement (par exemple, pour une même personne, les statuts d'enseignant, de bibliothécaire et de membre impliqué dans une innovation pédagogique ou bien les statuts d'enseignant, d'informaticien, de webmestre et de chercheur) ;
- leur réseau et leurs ressources universitaires internes mais aussi externes : par exemple un réseau pédagogique d'enseignants et d'étudiants dans des filières professionnalisantes, un réseau de militants et d'éditeurs dans la littérature de jeunesse ou encore un réseau de documentalistes et d'éditeurs ;
- leurs capacités d'action à ces différents titres : directeur de stage, enseignant, tête de réseau, membre de commissions et de jury, etc.

Par ces projets, dans lesquels on entre grâce aux informateurs, on peut suivre finement l'articulation entre logiques institutionnelles, initiatives personnelles, mobilisation des étudiants dans le cadre académique, mais aussi activation des réseaux propres aux uns et aux autres, qu'ils soient internes à l'université ou externes.

La méthodologie, très exploratoire, est donc dite en « mosaïque ». Ceci ne signifie pas qu'il s'agit d'un patchwork d'études dont on inventerait les complémentarités nécessaires après-coup. Elle tente au contraire d'articuler plusieurs dimensions de l'usage habituellement stratifiées et donc rarement mises en relation, à partir de points d'entrée qui permettent de traverser différents niveaux, et différents contextes : individu, corps professionnel, institution comme lieu d'enseignement, institution comme lieu social, etc.

Par exemple :

L'observation des conditions techniques et institutionnelles de mise en place des usages du réseau au niveau institutionnel global permet de constater trois logiques distinctes, éventuellement concurrentes, si on les saisit du point de vue des étudiants : la bibliothèque, les Unités de Formation et de Recherche particulièrement concernées par l'usage des nouvelles technologies (comme les sciences de l'information et de la communication, ou bien la documentation), et les salles informatiques de libre accès. Les UFR donnent une orientation pédagogique à leur politique de mise en accès. La bibliothèque poursuit une mission traditionnelle de mise à disposition d'outils documentaires. Les salles informatiques constituent des lieux de service. L'université est ainsi représentée dans ces trois déterminations : lieu de formation, lieu de ressources de savoirs, lieu de services gratuits. C'est à travers les modalités de mises en accès, les procédures de contrôles, l'encadrement des usagers, les politiques de développement, que l'on saisit ces trois logiques initiales préexistantes. Celles-ci sont renforcées, et non pas transformées, par les réseaux.

Par contre, les personnels et usagers impliqués peuvent individuellement se saisir de ces ressources dans une toute autre logique, au service de projets qui leur sont propres.

Par exemple si l'on prend le cas des enseignants qui se saisissent des réseaux dans une perspective éducative, on retrouve les logiques qui sont celles de la pédagogie de projet, avec des enjeux complexifiés. Ainsi, dans un enseignement de conception de sites web en licence d'ingénierie culturelle, un des groupes étudiants réalise une maquette de site sur les moulins à vent dans le Nord, qu'il compte faire labelliser par l'institution et mettre sur le site web de Lille 3, afin de le rendre accessible à un public régional. L'enseignant développe un enseignement par le projet, les étudiants se saisissent de l'opportunité hors cadre pédagogique pour tenter de faire apparaître leur réalisation comme un projet professionnel. Pour cela, il faut que l'institution universitaire s'y prête, c'est-à-dire qu'elle soit pour ce projet non plus un établissement d'enseignement, mais un relais vers d'autres institutions, via son site. Il peut y avoir négociation et confrontation entre deux déterminations possibles du projet, qui activent deux déterminations de l'université. Cette question de la mise en ligne des sites étudiants est sans cesse posée sous de nouvelles formes. Les logiques de projet jouent à la fois sur des pratiques d'intégration et sur des démarches « limite » : tester l'acceptabilité institutionnelle d'un projet imprévu, qui respecte toutes les conditions pédagogiques, mais qui sort du cadre prescrit (est en jeu à ce niveau la responsabilité éditoriale pour le serveur de Lille 3 qui peut alors prendre des décisions).

Pour résumer brièvement, nous avons donc cherché en quelque sorte à trouver de bons endroits du paysage universitaire, pour pouvoir traverser des plans successifs avec la même approche : point de vue des usagers finaux, point de vue des usagers-relais et des prescripteurs institutionnels, remontée vers des logiques structurantes puis retour vers des dispositifs socio-pédagogiques innovants ».

Le projet peut constituer une sorte d'unité du social souple et commode pour aborder la question du rapport au nouveau et maintenir l'hétérogénéité de l'observable sans avoir besoin de la réduire en lui substituant l'hétérogénéité de catégories de matériaux d'enquête (objets, comportements, discours). Chercher les projets, et se demander pourquoi ils semblent parfois absents, devient un outil d'investigation intéressant.

D'abord dimension de l'usage individuel dans le cas de l'étude des cédroms et des sites d'expérimentation des réseaux, le projet apparaît comme un phénomène mettant dans notre champ de vision les promoteurs d'une manifestation comme « Le printemps du multimédia » à la Friche de la Belle de Mai, qui nous permet l'observation des usages individuels. Les projets du point de vue des promoteurs ne peuvent donc pas être écartés de l'observation, même si l'ambition initiale était d'observer des utilisateurs « ordinaires ». Ce parti pris a d'ailleurs fait l'objet d'une controverse dans l'équipe : mettre en avant le projet des promoteurs, c'est quitter la cause des utilisateurs anonymes ordinaires.

Le rapport consacré à la Friche de la Belle de Mai et rédigé par Sophie Deshayes donnera en fin de compte, à juste titre, une large place à l'action conjointe de l'association les Internauts Associés et de la Friche de la Belle de Mai. Dans la même étude, c'est pour des raisons très proches que l'enquête que j'ai consacrée à Parthenay a connu plusieurs moments : le milieu associatif et le phénomène de la militance sont venus au premier plan, à partir d'une quête des *vrais usages des gens vraiment ordinaires*, vers la compréhension des emboîtements de projets : individuels, municipal, associatifs, institutionnels, comme unités intéressantes pour l'approche de la complexité des phénomènes de l'usage. C'est dans la recherche consacrée aux usages Internet à l'université que le projet constituera finalement l'unité d'observation et éclairera rétrospectivement la conduite de terrains précédents.

Le projet d'une manière générale peut constituer, au plan méthodologique, une entrée particulièrement intéressante pour aborder la dynamique complexe des liens entre la dimension individuelle et la dimension institutionnelle des pratiques. En effet, il est impossible de rendre compte de ce lien uniquement en terme d'articulation entre l'individuel et le collectif. Plus exactement, il est impossible de laisser se construire implicitement une représentation spontanée de ce lien déterminée par le différentiel qui existe entre les études d'usages centrées sur les individus, et les analyses organisationnelles des NTIC centrées sur les institutions, différentiel qui semble inscrire dans la conduite même de la recherche un rapport de force entre les institutions et les individus. Le lien entre la dimension individuelle et la dimension institutionnelle des pratiques existe concrètement dans des communications. De ce point de vue, les projets tirent les usages vers les représentations sociales.

Le projet incarne, au niveau de la trajectoire de recherche, un ensemble d'articulations entre les discours suscités dans l'enquête, les discours existant hors de l'enquête, et les discours construits par la recherche, que nous avons tenté de réaliser avec les représentations sociales à l'échelle de la thèse. En effet, le questionnement qui court d'une étude à l'autre dans les recherches sur les usages a quelque chose à voir avec la question de la nature du lien entre innovation et technique. Soit que l'on cherche à saisir *vraiment* le rapport à la technique, dans le moment toujours imprécis et éphémère mais constamment répété du surgissement de la technologie dernière née. Soit que l'on cherche à saisir le rapport au nouveau tel qu'il se concrétise *vraiment* dans la confrontation avec des objets techniques qui rendent observables des réactions. Les sciences de la communication mobilisent nécessairement un imaginaire au service de leur volonté d'enrichir leurs questionnements - les questions émergentes telles que « qu'est ce qui change ? » et « comment ça change ? » ont quelque chose de presque naïvement impossible dans leur ambition - et de renoncer à des découpages simple des phénomènes au profit d'une attention à l'ensemble des médiations qui les construisent.

### **Toutes choses restant différentes par ailleurs...**

À l'échelle de la trajectoire, il y a donc possibilité de comparer des études, mais le « toutes choses étant égales par ailleurs » se situe alors dans les questions posées à des objets et à des situations toujours différentes : pourquoi est-on amené, en communication, à analyser successivement des phénomènes si différents pour des raisons identiques ? Ce qui émerge de différent serait donc moins caractéristique de l'objet que du questionnement qui tente de constituer l'objet : dans cette mesure, il me semble possible et légitime de constater une différence à certains moments dans ce qui a été observé sur la durée, différence qui me fait voir sous un autre angle des découpages que j'ai opérés même si je ne peux plus revenir dessus pour réétudier autrement mes objets.

Ce qui émerge de l'ensemble des études et recherches sur les usages est un changement dans la dynamique de recherche. Après avoir tenté d'enrichir la notion de toutes les dimensions contextuelles que permettaient de faire apparaître les terrains successifs, il m'est apparu que c'était le mouvement de gain en précision terrain par terrain qui était fructueux au plan scientifique, bien plus que l'ambition de faire gagner en généralité la notion elle-même.

En effet, la notion d'*usage* ne peut guère permettre de conceptualiser des phénomènes complexes, les intérêts de connaissance qui motivent son autonomie en tant qu'entité bonne à penser étant beaucoup trop multiples et fluctuants. Cependant, pour cette raison même, la notion d'usage est passionnante parce qu'elle rend nécessairement apparent le caractère arbitraire et problématique de la prise de distance d'avec le sens commun.

Par ailleurs, elle oblige à réfléchir au problème suivant : comment aborder *quand même* des savoirs sociaux tels que les discours sur l'usage, sans fuir dans le énième niveau de *discours sur* ? Comment retrouver ce que sont des faits sociaux dans le cas des usages, pour donner place à la marge de jeu et à la dissociation entre faits et concepts ?

Cela ne peut pas se réaliser sans aller d'abord le plus loin possible dans la direction inverse, c'est-à-dire dans la prise en compte des usages comme conceptualisations sociales des rapports à la technique et au changement. C'est pour cette raison que les usages débouchent sur les représentations sociales, par une autre voie que celle des représentations collectives. En effet, les usages ne sont jamais pensés *d'abord* comme des contenus mentaux : ils sont pensés *à partir* des rapports à des objets, rapports observables concrètement dans des pratiques.

Ce qu'apporte cette jonction, c'est la possibilité de penser des savoirs sociaux chargés d'une histoire scientifique qui ne les avait pas posés d'emblée comme des *savoirs*, et donc, de bénéficier de l'extrême attention qu'ils ont rendue nécessaire au caractère à la fois dynamique et mixte des données d'enquête qu'ils ont suscitées. Les usages ont permis de suivre, du point de vue des acteurs, des articulations fines entre des comportements, des objets, des discours, dans des cadrages contextuels et temporels fabriqués par ces acteurs, pour pouvoir en dire quelque chose qui relève d'un savoir, au moment de l'enquête.

## LE NIVEAU DU PROGRAMME DE RECHERCHE EN COLLECTIF

Depuis deux ans, c'est dans les programmes de recherche en collectif et dans la réflexion sur les conditions d'exercice du dialogue interdisciplinaire que je poursuis la réflexion sur l'articulation, dans la pratique de recherche, de procédures normées et de savoirs implicites qui ne relèvent pas de la rationalité scientifique telle qu'elle se définit habituellement. L'enjeu réside dans la mise en œuvre empirique des conditions de l'interdisciplinarité. Quiconque s'est investi dans ce désir d'interdisciplinarité comprendra ce qu'il peut avoir de *réellement* difficile et stimulant, même si cet investissement est desservi par une banalisation extrême du terme au service d'une rhétorique moderniste.

À partir de ce point, je ne convaincrs que ceux pour qui ce que je dis ne peut pas être ressenti comme un simple discours de plus sur l'interdisciplinarité, mais comme l'attachement à un réel enjeu de la pratique scientifique en sciences humaines et sociales.

### Conditions institutionnelles de la pratique

Je me rappelle mes premiers pas dans la recherche, dans le champ des techniques d'analyse des pigments au service de la restauration des peintures de chevalet, comme d'une pratique isolée, sans compréhension réelle du fonctionnement des institutions dans lesquelles elle s'inscrivait. Dans la mesure où les conditions institutionnelles de la pratique m'apparaissaient opaques, j'avais le sentiment, fréquent chez les jeunes chercheurs, d'une rupture entre la simplicité immédiate et chaleureuse des relations interpersonnelles directes avec certains de mes interlocuteurs directs (Claude Coupry, chercheur au LASIR, un laboratoire du CNRS à Thiais, ou le restaurateur Krzyztof Krzyczynsky) et le caractère inquiétant des tensions incompréhensibles qui accompagnaient la mise en place de la recherche elle-même, réalisée dans le cadre d'une ATP-CNRS associant plusieurs institutions. Ce n'est qu'à l'occasion de la publication des résultats et des discussions avec Claude Coupry et Jacques Corset<sup>101</sup> concernant les formalismes d'écriture que le contexte de la recherche m'est enfin apparu intéressant et important. Simultanément, en tant que contractuelle au service de la restauration des peintures des musées nationaux, je me suis vue confier une étude sur les savoir-faire des rentoileurs, savoirs spécifiques de chaque atelier de rentoilage et transmis par apprentissage, qui me mettait au contact direct du

---

<sup>101</sup> Directeur du LASIR

passionnant problème des conditions culturelles et institutionnelles de la circulation des savoirs. Mais je ne suis pas parvenue à l'époque à comprendre et intégrer les enjeux du besoin de recherche (la création prochaine d'une formation académique pour les métiers de la restauration des œuvres d'art) dans les conditions de sa mise en œuvre. En même temps, je tentais de transférer des méthodes apprises en biologie et en écologie à l'analyse des peintures de chevalet dans le cadre de mon mémoire de maîtrise. Cette quête purement individuelle m'a amenée par le biais de prises de contact interpersonnels directs dans un grand nombre de laboratoires différents : biologie végétale, écologie, géologie, statistiques, à Paris, Amsterdam ou Bruxelles. Dans cette quête, j'ai appris énormément, suffisamment pour mettre au point une approche de la surface picturale qui me permettait d'échantillonner sur la base du transfert de la technique du transecte<sup>102</sup>. Mais cette quête a entretenu l'illusion, désastreuse au bout du compte, que la recherche n'était qu'affaire d'initiatives et de rencontres interpersonnelles dans un monde de chercheurs idéalement généreux et accueillants. Je n'avais encore rien appris du *métier* de chercheur, n'arrivant même pas à le réaliser puisque j'avais le sentiment d'avoir fait ce que tout chercheur débutant doit faire : une découverte. Je me souviens d'un isolement radical à l'issue de cette aventure interdisciplinaire, au sens positif de la construction d'un outil nouveau, mais aussi au sens négatif d'une insertion purement interstitielle « entre » des institutions.

L'entrée à la Cité des Sciences, même à mi-temps au service d'animation (à des fins purement « alimentaires » dans un premier temps), a constitué par contraste une expérience fondatrice : il était impossible, arrivant avec la cinquième vague de recrutement des animateurs, à quelques jours de l'ouverture d'une institution qui naissait avec ses propres murs, de ne pas incorporer, en même temps que le sentiment de faire un métier, les conditions de son exercice collectif dans une institution qui inventait au jour le jour les formalismes régulant l'ensemble de son fonctionnement. Dès ce moment, tout ce que j'ai fait s'est inscrit tout à la fois dans des dynamiques collectives et dans des logiques institutionnelles, ainsi que dans des conditions pédagogiques idéales où étaient négociées explicitement, au jour le jour, les articulations entre initiatives personnelles et normes collectives.

Dans ce contexte, au sein duquel j'ai repris des études au stade du DEA, mes travaux se sont immédiatement inscrits dans des dynamiques collectives, à la Cité des Sciences et de

---

<sup>102</sup> Technique d'échantillonnage utilisée en écologie.



l'Industrie et au Centre Pompidou : mon premier travail de recherche en sciences humaines, tout de suite après le DEA, a été l'étude des usages du catalogue informatisé de la Bibliothèque Publique d'Information. Cette étude m'a donné l'occasion tout à la fois de mener sur plusieurs mois un travail d'enquête par observations et entretiens et de voir fonctionner le service études et recherche de la BPI.

Ma réflexion sur l'empirisme dans le champ des sciences humaines, s'est construite d'emblée sous deux dimensions : le rapport au terrain et l'insertion institutionnelle de l'activité de recherche. J'ai déjà largement traité du rapport au terrain. Je m'attarderai donc ici sur l'insertion institutionnelle de la recherche.

### **La recherche institutionnelle**

J'ai démarré mon activité de recherche au sein d'une structure mixte dédiée aux études et à la recherche dans un contexte qui n'était pas l'université, mais qui, de ce fait, ne disparaissait pas dans l'évidence neutre de la toile de fond naturelle de l'activité de recherche. Il s'agissait du Service des études et recherche de la BPI du Centre Georges Pompidou, en 1988<sup>103</sup>.

Cette première étude a traversé les événements de la vie institutionnelle qui lui ont donné sa signification, son rythme, son cadrage, sa portée et ses prolongements. Il s'agit notamment des interactions avec l'équipe qui préparait en même temps l'enquête régulière sur le public de la BPI, de la présentation des résultats en réunion devant le personnel, de leur discussion en présence des représentants du pôle « conception », des prolongements éditoriaux du rapport, et enfin des communications dans les milieux institutionnels de la bibliothèque et de la recherche universitaire en sociologie des usages<sup>104</sup>.

Cet ancrage a compté dans la manière dont j'ai abordé la notion d'*usage*, puis dont j'ai utilisé par la suite un ensemble de notions (*public, usages, interactivité, médiation*), que l'on pourrait caractériser de la façon suivante : elle sont mobilisées à la fois dans les sciences humaines et sociales et dans des pratiques professionnelles qui utilisent les mêmes méthodes et les mêmes références et par des personnes ayant la même formation, pour produire des informations à des fins d'aide à la décision ou à la conception. Le tout

---

<sup>103</sup> L'équipe était pilotée par Jean-François Barbier-Bouvet. Y travaillaient également Martine Poulain qui a pris sa succession ensuite, et Anne Kupiec.

<sup>104</sup> L'étude portait à la fois sur l'OPAC et le cédérom, les deux systèmes étant accessibles simultanément.

s'effectue au bénéfice d'institutions qui ne sont pas celle de la production du savoir, mais celles de l'action culturelle, de l'éducation et des médias. Elles sont constamment utilisées et manipulées dans le champ professionnel et institutionnel et à ce titre elles contribuent à construire des questionnements et des argumentations dans la logique qui est celle des acteurs impliqués dans le fonctionnement institutionnel et les logiques professionnelles. Le service « Études et Recherche » de la Bibliothèque Publique d'Information revendiquait le double statut de son activité dans son nom<sup>105</sup>.

La manière dont ce type de notion intervient tout au long d'un parcours de recherche peut alors être l'occasion d'une réflexion sur les conditions de production de connaissances qui aille au delà des traditionnelles étapes canoniques définies par la méthodologie (construction d'un questionnement, hypothèses, recueil de données, etc.), laquelle suppose implicitement que l'environnement institutionnel de la recherche constitue un cadre stable qui ne fait pas problème. Cette réflexion sur les conditions d'exercice de la recherche doit intégrer les contextes institutionnels d'exercice de l'activité dans sa dimension empirique. Dans cette perspective, le caractère hybride et désespérément flou d'une notion comme celle d'« usage » peut alors devenir une caractéristique intéressante. La notion d'*usage* est en effet très sensible aux contextes dans lesquels elle est convoquée. Elle permet, en tenant compte de la diversité des contextes dans lesquelles elle a été mobilisée, de faire retour sur la manière dont un rapport à la recherche a évolué en fonction des environnements dans lesquels il s'est construit puis modifié. La notion d'*usage* constitue un témoin intéressant et un outil pour élargir l'exigence réflexive, si souvent revendiquée en sciences humaines pour évoquer le rapport au terrain, à l'échelle de l'organisation, de la contextualisation, et de l'évolution de l'activité.

Dans la première étude menée à la BPI sur les usages des catalogues informatisés en ligne et sur cédérom, la manière dont la notion d'usage est posée au plan théorique est engagée dans un positionnement institutionnel : les chercheurs qui étudient les usages « militent » en quelque sorte pour une prise en compte du « plus faible ». Dans cette perspective, la dimension évaluative de l'étude n'est pas gênante, bien au contraire, dans la

---

<sup>105</sup> Par la suite, pendant de nombreuses années, mon activité se déroulera à la CSI, dans la cellule évaluation de la direction des expositions et technique, cellule que j'ai créée en m'inspirant de ce que j'avais vu à la BPI. Une partie des études de la cellule, menée sur le long terme à l'initiative de ses membres et en dehors des demandes des concepteurs, était clairement assumée comme relevant d'une démarche de recherche, donnant lieu à des productions et à des communications scientifiques.

mesure où elle ne sert pas les intérêts d'une puissance dont elle dépendrait, mais ceux des individus qui sont représentés par le public de la bibliothèque. Les résultats sont présentés aux concepteurs du cédérom LISE et de l'OPAC, et les positions des uns et des autres sont parfaitement cohérentes avec la vision qui a sous-tendu l'approche des usages : les concepteurs de l'OPAC sont très réticents et contestent les résultats qui mettent en cause le dispositif, les concepteurs du cédérom LISE, concurrents potentiels de l'OPAC, sont beaucoup plus ouverts. En tant que structure de recherche, le service inscrit ce travail dans un ensemble de recherches en cours sur les usages des nouvelles technologies (l'étude sera présentée dans le séminaire du CNED animé par Jacques Perriault dès sa publication, puis dans un colloque franco-allemand sur la sociologie des techniques de la vie quotidienne). En tant que service de l'institution BPI du Centre Pompidou, le service « Études et recherche » tentait de produire des résultats utiles à la prise de décision institutionnelle. En l'occurrence, il défendait les intérêts du public de la bibliothèque auprès des professionnels partenaires de la bibliothèque.

Dans cette perspective d'analyse des conditions d'exercice de l'activité, le lien entre les notions de *public* et d'*usages* n'est pas identique à celui discuté à propos de *public*, *usages* et *représentations* à l'échelle du terrain. Le public n'est ni un concept ni un substrat naturel où sont échantillonnés des usagers. C'est le public de la bibliothèque : il est une composante de l'institution dont fait également partie le service Études et Recherche de la BPI. Les usages constituent un enjeu dans la relation de l'institution à ce public, lequel ne « fait » pas problème.

Lorsqu'il m'a été demandé, à la Cité des Sciences, de piloter une étude de l'impact des expositions d'Explora auprès des visiteurs<sup>106</sup>, les liens entre le projet de construction d'une connaissance nécessitant la mise au point d'une méthodologie d'enquête et les contraintes et opportunités institutionnelles de mise en œuvre et de valorisation de cette étude ont été immédiatement visibles pour moi. Le projet mobilisait les deux plans de l'expérience du séjour au services Études et Recherche de la BPI : élaboration d'un rapport au terrain et organisation de la démarche dans un contexte institutionnel, celui de l'élaboration du schéma directeur et de la structuration de la direction des expositions. Le projet intervenait en réponse à une demande urgente, mais il fournissait l'occasion de proposer un cadrage de l'étude dans une activité permanente comportant une dimension de recherche, qui pouvait

---

<sup>106</sup> Dans le cadre de l'élaboration du schéma directeur de renouvellement des expositions.

avoir sa place à la Cité des Sciences et de l'Industrie. La demande initiale a été retravaillée avec Clotilde Bréaud, pour formuler une proposition qui tenait compte d'une opportunité (nous faisons partie de l'animation, corps de professionnels constamment en contact avec le public) et de contraintes (rendre l'étude en trois mois).

La communauté travaillant sur Explora a fourni pour cette étude, à ce moment-là, tout à la fois un terrain délimité, des informateurs dont nous comprenions parfaitement le point de vue, et des objets. Nous n'avons pas fait une étude de l'impact des présentations muséographiques sur les visiteurs des expositions – objectif hors de notre portée - mais une étude du point de vue de l'animation sur les expositions d'une part et sur les pratiques des visiteurs d'autre part<sup>107</sup>. C'est le jeu entre contraintes et opportunités, entre perspective longue et urgence, entre individualisation de la démarche et insertion dans un collectif d'action, entre construction d'un questionnement sur les relations entre visiteurs et expositions et réponse à la demande d'information des concepteurs, qui définissait les conditions de création de la Cellule Évaluation et ce qui serait sa dynamique propre. Dès ce moment, c'est l'effort d'analyse de la demande et du contexte, pour tester les marges de jeu possibles et inclure dans la démarche de construction de connaissances les conditions dans lesquelles elle se développait entre besoin et contrainte, qui a orienté mon travail d'enquête vers la recherche d'une sortie hors du clivage binaire entre recherche « noble » et évaluation asservie à une demande d'aide à la décision. Ce clivage m'est d'emblée apparu comme une représentation peu pertinente d'un rapport à l'activité de recherche, construite extérieurement à celle-ci et très peu heuristique. Se trouvait ainsi posée dès ce moment l'exigence de réintégrer, dans la méthode, les conditions d'exercice de l'activité de construction de connaissances. C'est l'approche communicationnelle qui constituera pour moi, par la suite, le meilleur chemin pour penser ensemble dans le même temps la nécessaire réflexivité et une orientation « empiriste », c'est-à-dire visant à se doter de moyens d'objectivation situés, tenant compte du contexte.

---

<sup>107</sup> Pour ce faire, une grille d'analyse a été construite et testée auprès de représentants de toutes les équipes. Elle a servi tout à la fois de guide d'entretien et de mode de formalisation des réponses fournies par les animateurs au cours d'entretiens individuels. Les grilles remplies ont été validées collectivement par les animateurs au sein de chaque équipe. Le document final, considérable, a constitué la synthèse d'un savoir des animateurs comme utilisateurs professionnels d'Explora.

Cette première étude a débouché sur une mission d'évaluation des expositions rattachée au service de programmation des expositions, puis sur la création d'une équipe de trois permanents qui a produit un grand nombre d'études pendant les six années de son activité.

Mon rapport individuel de chercheur à ses questions, mes objets, mes terrains, ont donc été sans cesse inscrits, dès mes premiers travaux, dans une réflexion sur la construction institutionnelle des conditions de l'activité scientifique. J'ai également été très tôt sensibilisée à la nécessité de prendre en charge une pluralité de significations dans des univers sociaux emboîtés : la direction des expositions, la Cité des Sciences et de l'Industrie, les milieux institutionnels de la muséologie, de la diffusion des sciences, la communauté émergente des chercheurs en muséologie, la communauté des chercheurs dans le champ Sciences Techniques et Société et, à un degré moindre, la sociologie des usages. Mais dans le même temps, c'est mon rapport individuel de chercheur à mes propres questions, terrains et méthodes, qui m'a permis de me déplacer hors du cadrage institutionnel lorsque la nature du travail effectué trouvait son sens et sa portée ailleurs. Cette réflexion a donc constitué un moyen de m'affranchir des collectifs et des contextes dans lesquels s'ancrait ma démarche lorsque le besoin s'en est fait sentir, notamment lors de ma thèse. Après celle-ci, un nouveau cycle d'études et de recherches menées dans des cadres mixtes (universitaires et institutionnels)<sup>108</sup> m'a amenée à éprouver différentes configurations de mise en œuvre de l'activité de recherche, notamment sur les aspects suivants :

- les frontières entre activité de recherche et activité d'étude, cette dernière émanant de demandes ou de suggestions institutionnelles sur la base de questionnements qui sont donc au moins partiellement pré-construits dans des cadres sociaux. Ma thèse a été l'occasion de confronter l'activité d'évaluation et l'activité de recherche dans un rapport complexe, nécessairement problématique, mais qui est très rarement pensé dans le champ de la recherche lui-même. La plupart du temps, cette relation est traitée soit par la critique, soit par la négation de son caractère problématique ;

---

<sup>108</sup> Il s'agit des actions suivantes : étude sur les usages des cédéroms de musées menée dans le cadre du Centre d'Études et Recherche sur les Expositions et les Musées (CEREM) en partenariat avec la Direction des Musées Nationaux (DMF) et la Réunion des Musées Nationaux, étude sur la signification de la visite au musée en milieu scolaire à l'île de la Réunion en relation avec le service culturel du musée Léon Dierx et dans le cadre d'un programme de recherche sur les relations écoles/musées mené par le CEREM, recherche sur les logiques de conception multimédia en milieu muséal dans le cadre d'un programme France/Québec.

- l'articulation des interventions de chaque composante (individu, binôme, sous-équipe) au sein d'ensembles collectifs ;
- la programmation des étapes, notamment celles de la valorisation des résultats.

Les expériences traversées m'inspirent deux séries de remarques :

Les critères de scientificité définis par l'épistémologie ne contraignent pas, loin s'en faut, la construction des conditions institutionnelles de l'activité de recherche. Au contraire, si ces critères restent des références obligées dans toute l'expression publique de l'activité, la plupart des exigences posées pour le financement de la recherche et son exercice institutionnel sont contradictoires avec le respect *a priori* de ces critères. C'est particulièrement le cas, me semble-t-il, dans le champ des sciences de la communication dont la légitimité se joue sur plusieurs scènes institutionnelles<sup>109</sup>. Par exemple, les programmes posent de plus en plus explicitement l'exigence de formuler des résultats attendus dès le stade du projet, et demandent bien souvent d'anticiper les retombées en termes d'applications. Les délais proposés sont tacitement ceux de la production de résultats, et excluent en général toute possibilité de « se tromper » ou de construire une problématique et une méthodologie dans le temps de la recherche elle-même. De ce point de vue, les conditions définies par nombre de programmes financés par les institutions de recherche (ministère de la recherche ou instance interministérielle, université, etc.) ne diffèrent pas tellement de celles qui inspirent la commande d'études, à laquelle peuvent répondre des chercheurs. Il n'y a guère que la thèse – et actuellement, les Actions Concertées Incitatives Jeunes chercheurs – où les conditions de production et de valorisation qui sont imposées sont précisément celle de la recherche telle qu'idéalement définie par ses seuls critères de scientificité (concours ouvert sur la base de la constitution d'équipes *ad hoc*, toutes disciplines confondues, avec des financements pour trois années).

---

<sup>109</sup> De ce point de vue, la situation est très proche de celle de l'ethnologie à ses débuts : la construction d'une discipline ne se joue pas uniquement sur son insertion dans le champ académique. Elle traverse la tension très contradictoire entre l'inscription des critères de scientificité dans l'organisation et le fonctionnement d'une communauté s'affirmant comme autonome par rapport aux enjeux sociaux « ordinaires », et la nécessité de montrer en quoi une telle opération a malgré tout une utilité pour le corps social. Dans le cas de l'ethnologie, l'intervention des ethnologues dans des instances internationales en faveur de la reconnaissance des cultures, et surtout les retombées des collectes ethnographiques sur le développement des grands musées (établissements publics appartenant à la collectivité), font à notre avis partie de cette dynamique délicate.

Cependant, inversement, il serait faux de penser que les personnes, services et institutions qui commandent des études, des expertises ou des évaluations, se placent dans des logiques qui n'ont rien à voir avec la recherche et ses principes de fonctionnement. Un des malentendus les plus fréquents en ce domaine est celui qui oppose le chercheur s'efforçant de répondre de manière « très concrète » aux demandes qui lui sont formulées, alors que l'intention du commanditaire peut être au contraire, à travers la demande qu'il formule pour une étude, d'engager un dialogue qui lui permettrait de découvrir un point de vue réellement extérieur au sien ou à celui des « externes » tels qu'audits, évaluateurs, etc. Ce que le commanditaire demande à la recherche, c'est alors de fonctionner comme une « instance d'extériorité » radicale. Dans nombre de cas, la demande de personnes travaillant dans des musées est nettement moins axée sur des retombées opérationnelles que celle qui inspire des appels d'offre émanant d'institutions de recherche. Certains professionnels croient dans la valeur de la recherche – à son opérativité sociale en tant que telle - alors que les administrateurs de la recherche peuvent à l'inverse douter de l'utilité d'une recherche qui ne déboucherait pas sur la production d'artefacts, et conditionner leur soutien à cette production. Ce débat est permanent en sciences de la communication et de l'information.

J'ai longuement détaillé dans ma thèse le partage des activités de la Cellule Évaluation entre études effectuées à la demande et axes de réflexion propres permettant de développer des actions dans la durée, sur les pratiques de visite, les relations institution/public, et les usages des NTIC liés au milieu muséal. Les deux types d'activité ont été valorisés différemment : les études ont donné lieu à des rapports internes, diffusés dans les équipes et présentés en réunion, mais non publiés en tant que tels, les travaux inscrits dans la durée ont débouché sur des publications académiques.

Même après mon départ de la Cité des Sciences, j'ai poursuivi cette double activité parce que je continuais à partager des intérêts de connaissance avec des « gens de musées » : évaluations engagées en liaison avec le milieu professionnel muséal d'une part<sup>110</sup>, actions de recherche académiques menées de ma propre initiative ou en réponse à

---

<sup>110</sup> J'ai ainsi travaillé à l'île de la Réunion à des études de pratiques muséales au musée Léon Dierx et au musée Stella Matutina. Une fois en poste à l'université de Lille 3, j'ai également maintenu cette implication dans le milieu des musées : Musée du Louvre, Parc d'Aventures Scientifiques à Mons en Belgique, Forum des Sciences à Villeneuve d'Ascq, Palais de la Découverte, Cité des Sciences et de l'Industrie, Musée d'art et d'histoire du judaïsme. Les études réalisées ont donné lieu à des rapports, pratiquement jamais à des

des appels d'offre adressés aux chercheurs d'autre part. Ce double ancrage de l'activité du chercheur est évidemment très fréquent, mais rarement discuté en tant que tel. Le sujet est trop sensible et renvoie très vite aux questions délicates de la course aux financements de la part de laboratoires en sciences humaines qui fournissent des prestations de type « bureaux d'étude » pour compenser un déficit chronique de moyens. Or c'est la pluralité des ancrages de l'activité de recherche et de la production du savoir en sciences humaines qui est en jeu, et notamment ce qui détermine en amont ces ancrages, à cause de l'histoire que rapatrie chaque implication dans un milieu. C'est une force et une fragilité de la communauté de recherche en muséologie que d'avoir affronté et assumé des relations intenses avec le milieu professionnel<sup>111</sup>.

Il n'est raisonnable ni de déguiser l'activité d'étude suscitée par la demande en recherche académique (grâce à la publication), ni de la mépriser en refusant toute « compromission » avec d'autres établissements que les institutions de tutelle de la recherche, réifiant ainsi dangereusement le mythe d'un savoir scientifique « pur » contre les savoirs sociaux. L'inverse est également discutable : certains travaux en muséologie construisent des argumentations en mobilisant indifféremment des arguments issus de la recherche et des arguments issus de prises de position d'acteurs institutionnels : un tel mélange des énoncés ne rend justice ni aux uns ni aux autres<sup>112</sup>.

publications académiques.

<sup>111</sup> De ce point de vue, le Centre d'Études et de Recherche en Muséologie, de l'Université de Saint-Étienne, alors dirigé par Jean Davallon, a été un lieu passionnant : l'activité d'étude y a été intégrée à la réflexion des chercheurs, sans que soient masquées les ambitions théoriques de l'équipe dans la relation aux institutions muséales. Le comité de rédaction de la revue « Publics et Musées », créée par Hanna Gottesdiener et Jean Davallon, a été un lieu de débats importants pour la reconnaissance mutuelle des intérêts de connaissance spécifiques des chercheurs et des professionnels de musées. Les musées génèrent eux-même de la recherche et sont des lieux académiques de production de savoir : ce n'était pas un mince enjeu, pour le CEREM, que de faire reconnaître la légitimité et l'intérêt d'une recherche académique « sur » les musées. Le travail de Jean Davallon a été déterminant pour l'émergence d'une communauté de recherche en muséologie en dehors des musées, qui ne s'est pas constituée par la rupture avec la communauté muséale, mais qui ne s'est pas non plus soutenue de l'utilité directe que sa production pouvait avoir ou non dans cette communauté muséale.

<sup>112</sup> Ainsi, la critique par Octave Debary de la philosophie des écomusées telle qu'énoncée par Hugues de Varine dans les années 70, au motif qu'elle serait sous-tendue par des positions idéologiques, me semble tomber d'elle-même : H. De Varine n'a pas prétendu autre chose que de défendre des valeurs. Le lui reprocher, c'est faire semblant de croire que lui-même aurait déguisé ses énoncés en savoirs académiques



Il est intéressant en revanche de rendre compte de la manière dont la recherche réagit à la demande des institutions : le chercheur peut déplacer des modes de questionnements (c'est se donner là le beau rôle) mais il peut être aussi déplacé lui-même par la prise en compte de la manière dont se posent les problèmes pour des acteurs sociaux. J'ai ainsi tenté, à certains moments, de détailler les implications plurielles dans des opérations de recherche<sup>113</sup>.

Je pense que les relations entre la recherche et l'activité d'étude liée à la demande des institutions (qu'elles soient des tutelles de la recherche ou non) doivent générer un intérêt et une démarche analogue à celle qui s'est développée sur les relations entre recherche et vulgarisation. Les travaux de Jurdant, Jacobi, Cheveigné et Jeanneret ont tracé un chemin que nous pouvons désormais emprunter. Cette démarche vaut pour d'autres lieux et d'autres moments que la vulgarisation puisqu'elle concerne la circulation sociale des savoirs, y compris l'amont de l'activité des unités de recherche. Il s'agit là encore de partir d'un point de vue communicationnel pour éviter les représentations issues d'une vulgate de la sociologie des organisations ou des analyses institutionnelles : il faudra alors rendre opérationnel, dans le champ de la recherche elle-même, les représentations du rapport entre la recherche et les institutions qui la sollicitent à des fins de production de connaissances qui leur sont utiles. Ces représentations sont souvent discutées « dans les couloirs », mais rarement rapatriées dans la production de connaissances<sup>114</sup>. Si nous pouvions entamer ce processus de réflexion critique avant que le champ des relations entre, d'une part les sciences sociales et humaines, d'autre part les institutions politiques éducatives et

---

dégagés de leurs contextes d'énonciation politique. Ainsi la littérature de recherche s'alourdit de malentendus perpétuels qu'il faut ensuite prendre en charge. Voir : Debary (O.). 1999. « Les rythmes de la recherche, de la muséographie et du politique », in : *Anthropologie et actions culturelles, Actes des journées d'études Athis-Mons, 23-24 novembre 1999*, Cahiers de la maison de banlieue, centre culturel d'Athis-Mons, p. 63-71.

<sup>113</sup> C'est le cas dans plusieurs articles et contributions collectives. Voir en particulier : Le Marec (J.) et Rebeyrotte (J.-F.). 2000. « Les relations écoles-musées en contexte exotique : l'interculturel au carré », in : M. Gellereau (sous la direction de). 2000. *Médiation des Cultures, Actes des journées d'études 26-27 mars 1999*, Maison de la Recherche Université de Lille 3. Lille : Conseil Scientifique de l'Université Charles de Gaulle, Lille 3.

<sup>114</sup> Le célèbre personnage de madame Michu, qui hantait les colloques consacrés à la culture scientifique et technique dans les années 80 et permettait d'anticiper la place d'un public au nom duquel on prenait position, est remplacé ici par la redoutable figure du « professionnel », que je ne peux m'empêcher de convoquer moi-même régulièrement.

culturelles, ne soit désigné comme une part maudite de la recherche et mis en forme comme tel, nous gagnerions du temps sur le cycle dévoilement/dénonciation/objectivation/re-complexification. On peut bien sûr penser que cette réflexion nécessiterait la constitution d'un pôle d'extériorité (un champ). Mais nous pourrions déjà textualiser plus clairement, pour nous-même, les conditions de la recherche.

### **Dialogue interdisciplinaire**

Au niveau qui est celui de la programmation de la recherche, je traiterai l'effort d'explicitation et de mise en forme des communications qui sont habituellement mises hors champ scientifique dans la pratique ordinaire par la question du dialogue interdisciplinaire.

Dans la littérature de recherche, le « dialogue » se résume souvent à une argumentation au service d'un objectif commun posé comme l'origine naturelle du collectif, argumentation dans laquelle les positions différentes sont exposées comme complémentaires. Est parfois simulée ainsi, à des fins rhétoriques, une différence de point de vue vite absorbée dans un consensus qui annule la confrontation.

Dans les multiples échanges verbaux et institutionnalisés qui émaillent la vie des chercheurs (séminaires, colloques, symposiums, etc.), la forme dialogique peut être omniprésente, spectaculaire, sans cependant être constituée en exigence communicationnelle : rien de plus banal que les fausses questions adressées aux intervenants et les fausses réponses apportées par ceux-ci. Lorsque la confrontation s'installe, elle ne va jamais au-delà de quelques échanges trop brefs pour ne pas durcir des positions au profit d'une mise en scène de celles-ci (la sienne ou celle de l'adversaire) par rapport aux enjeux du dialogue, ou bien les effacer au profit des enjeux de la convivialité. Il ne s'agit pas ici de dénoncer quoique ce soit, mais simplement de pointer le fait que l'exigence première, qui emprunte l'apparence de la forme dialogique, est celle de l'exposé d'une position autonome.

Dans les échanges informels entre collègues, en revanche, les confrontations sont intenses et s'exercent exactement sur le même mode que celui de la conversation ordinaire : empruntant tous les registres, glissant de l'un à l'autre, maniant ambiguïtés, non-dits, inférences multiples, fausse naïveté, vraie mauvaise foi, attitudes de courtoisie ou réflexes défensifs, etc. Là encore, il ne s'agit pas de dénoncer qui que ce soit ni de brandir la composante relationnelle de la communication comme étant la vérité cachée de ces

échanges. Simplement, je revendique, avec d'autres chercheurs, la possibilité de créer un espace et une forme de dialogue à la fois ouverts et réglés qui soient fondés sur l'intérêt de créer un bien commun à partir d'une confrontation, et qui par conséquent exclut certains procédés de la conversation ordinaire.

Rien de plus banal que ce genre de déclaration, et pourtant, chacun reconnaîtra aisément, je pense, que c'est l'une des choses les plus difficiles à atteindre dans la pratique scientifique collective.

Qu'est-ce qui, du dialogue, peut passer du registre des représentations implicites du sens commun au registre des représentations partagées relevant de la pratique scientifique ? Il s'agit de la reconnaissance du caractère culturel, *identitaire*, des références disciplinaires. L'interdisciplinarité commence nécessairement, au quotidien, par la reconnaissance du caractère *culturel* des identités disciplinaires. L'interdisciplinarité a quelque chose à voir avec une modalité très spécifique, culturellement située dans la sphère savante, de la mise en œuvre d'un rapport d'altérité, bien plus qu'avec la modélisation abstraite des spécificités disciplinaires pensées dans le registre de la rationalité scientifique. Les conséquences portent très largement sur le type de communication qu'elle appelle.

#### ***Nouvelles technologies et écrits d'écrans : entre gens du texte et gens des usages***

Dans un article publié dans « Communication et Langages »<sup>115</sup>, j'ai tenté de détailler précisément les effets du dialogue rendu possible par le séminaire « Écrits d'écrans » à Lille 3, à partir d'une confrontation autour de la notion d'*interactivité*. Chacun a explicité pour autrui la manière dont il avait construit son propre questionnement et ses propres outils autour des nouvelles technologies de l'information et de la communication : nous avons tous tenté de voir comment nous avons construits nos questionnements en nous représentant les approches « adverses ». Il y a donc eu un double travail :

- d'une part la mise à plat des représentations que chacun se faisait des approches d'autrui, des rapports de force entre celles-ci et des catégorisations spontanées auxquelles elles renvoyaient ;
- d'autre part l'explicitation de ce qui était commun, dans nos questions et dans nos exigences.

---

<sup>115</sup> Le Marec (J.). 2001. Dialogue interdisciplinaire sur l'interactivité » in : *Communication et langages*, n°120, p. 97-112.

Cette expérience m'a amenée à l'idée suivante : nous ne sommes jamais assez précis dans la manière dont nous rendons compte de ce qu'est l'interdisciplinarité dans le dialogue au quotidien, et c'est pourtant à ce niveau-là qu'elle s'avère déterminante en tant que processus de construction du questionnement scientifique. Ce processus est le préalable à l'organisation des conditions concrètes de mise en œuvre d'un travail nécessitant des interventions de chercheurs issus de disciplines distinctes ou, plus justement, dans le cas de la communication, de cultures disciplinaires distinctes.

Il me semble en effet que la « complémentarité » d'approches si souvent invoquée n'est la plupart du temps que la reprise sans exigence scientifique particulière d'une injonction politique et culturelle adressée à la recherche comme à l'ensemble des institutions. Deux choses différentes peuvent toujours être supposées complémentaires *a minima* : il suffit d'un cadre, d'un objet, d'un terrain commun. Ce n'est qu'une des manières de manifester la volonté de faire lien, cette volonté s'inscrivant dans un régime de valeurs politiques et culturelles modernistes dans lequel le lien est positif par principe et détermine ainsi des positions liées à des régimes de valeur, dans lesquels s'oppose ce qui est « avec » et ce qui est « sans ». La complémentarité pré-détermine, avant même que la réflexion ne soit entamée, une représentation positive d'une interdisciplinarité qui court-circuite les conditions de sa construction au plan scientifique et donc sa signification scientifique elle-même.

Il est important de pouvoir inscrire dans l'activité scientifique la nécessité d'une intercompréhension qui n'est jamais acquise, et même qui est d'autant plus difficile que le dialogue semble, lui, miraculeusement facile et stimulant : l'interdisciplinarité « heureuse » des premières séances d'un séminaire commun a quelque chose de l'enchantement touristique pour la merveille des différences constatées et le foisonnement des proximités pressenties en dépit des différences.

Mais pour tenir dans la durée sans désillusion, après la phase où l'enjeu de la rencontre se suffit à lui-même, de nouveaux rapports se structurent, avec, toujours et nécessairement, une tension problématique entre la rationalisation consensuelle, un peu positiviste, des bienfaits de l'échange et de la confrontation et les exigences parfois difficiles de ces mêmes échanges et de ces confrontations lorsqu'elles s'incarnent dans des situations précises et qu'elles touchent les dimensions identitaires.

C'est pourquoi il est toujours plus intéressant de chercher l'intercompréhension dans la confrontation des représentations que chacun se fait de l'autre plutôt que dans le consensus sur ce que relie « au-delà » des différences. Les enjeux de l'interdisciplinarité engagent nécessairement chacun dans le rapport à sa propre identité, et notamment le rapport délicat, contradictoire, entre pratique scientifique et construction identitaire. Dans le cadre du séminaire « Écrits d'écrans », la dynamique du dialogue et de la confrontation recherchée et assumée a permis que trois séances soient consacrées à l'explicitation de points de vue différents sur la légitimité d'une notion telle que l'*interactivité*. La notion n'était revendiquée par aucun d'entre nous en tant que concept scientifique, mais le débat portait sur l'opportunité de *s'intéresser* ou non à cette notion. Personnellement, je l'avais rencontrée dans un grand nombre d'entretiens, et pour cette raison j'avais constaté la manière dont elle pouvait structurer des savoirs techniques « indépendamment » de la référence à des discours idéologiques (même si l'idéologie peut évidemment intervenir dans les positions défendues par les enquêtés). Mais vue dans des contextes différents, à savoir les discours d'escorte sur les nouvelles technologies, la notion est susceptible d'une analyse critique sévère. Je pense donc que la confrontation était aussi une occasion d'explicitier le genre d'observables que nous manipulions les uns les autres et les effets que ces observables avaient sur nos modes de conceptualisation.

Je ne reviendrai pas ici sur les moments du dialogue, les positions défendues, les savoirs mobilisés. J'en expliciterai en revanche les effets. Ils sont de deux ordres : individuels et collectifs.

- au plan individuel, l'approfondissement de la réflexion en collectif s'est traduit par deux mouvements contradictoires. Le premier est la remise en cause d'un certain nombre d'implicites, que je n'avais pas eu à questionner dans les précédents contextes où j'avais eu à présenter des travaux mobilisant la notion. Le second est le renforcement d'un parti pris, celui de réfléchir le plus possible sur le détail des situations et des contextes de recherche dans ma propre orientation de recherche ;
- au plan collectif, même si je ne peux l'aborder que d'un point de vue individuel, ce long dialogue a permis de dégager un espace commun de collaborations potentielles : nous avons commencé à avoir besoin les uns des autres pour pousser nos différentes orientations individuelles dans leurs logiques propres en

nous appuyant sur une forte ressemblance dans notre mode de questionnement commun. Nous avons créé un contexte nouveau et des enjeux nouveaux autour de nos outils et concepts, et nous avons eu envie de travailler ensemble à partir de ces enjeux nouveaux, qui n'étaient de l'ordre de débats en séminaire, mais d'une recherche empirique commune au long cours. L'occasion nous a été fournie par l'appel d'offres BPI/DLL « Transformations des pratiques de lecture et d'écriture à l'heure des réseaux »<sup>116</sup>.

Pour ce programme, Emmanuel Souchier (chef de projet), Yves Jeanneret et moi-même avons mis au point un protocole de collaboration interdisciplinaire à deux niveaux, au terme de plusieurs semaines de tâtonnements, pour les seize chercheurs de l'équipe :

- au lieu de mettre ensemble les chercheurs travaillant plutôt sur des textes d'un côté et les chercheurs travaillant plutôt sur les usages de l'autre, nous avons proposé le principe de plusieurs terrains géographiques, avec pour chaque terrain une équipe mettant au œuvre, sur un objet propre, l'articulation entre analyse des objets et analyse des pratiques. Quatre équipes se constituent, qui correspondent à quatre regroupements géographiques (Avignon, Lille, Lyon, Paris). Ces équipes ont chacune un terrain, un objet et une problématique propres (le site Gallica à Avignon, le courrier électronique à Lille, la bibliothèque de l'ENS-LSH à Lyon, les sites consacrés aux OGM à Paris). Toutes les quatre tentent, chacune à leur manière, de mettre en œuvre la complémentarité d'approches à dominante sociographique et d'approches à dominante sémiotique pour saisir à la fois des pratiques et des objets textuels liés aux usages des réseaux. En fonction des équipes, des compétences et des enjeux individuels de chacun dans ces équipes, des manières de travailler

---

<sup>116</sup> Les participants réguliers au séminaire 1998 « Ecrits d'écrans » de Lille 3, piloté par Y. Jeanneret étaient A. Beguin, K. Briatte, M. Depres-Lonnet, D. Dubuisson, J. Le Marec, Patricia Pellegrini, Emmanuel Souchier. Les membres du programme 1999 « Ecrits de réseaux » étaient à l'ENST : E. Souchier, H. Choplin, A. Gentès, A. Renaudin, et à Lille 3 : Y. Jeanneret, A. Béguin, J. Bertoneche, M. Depres-Lonnet, K. Briatte, J. Le Marec. L'équipe de réponse à l'appel d'offre BPI 2000 « Ecrans et réseaux, vers une transformation des rapports à l'écrit ? » regroupe plusieurs composantes : ENST (coordination E. Souchier), CELSA (coordination Y. Jeanneret), université de Lille 3 (coordination M. Depres-Lonnet), ENS-LSH Lyon (coordination J. Le Marec), Université d'Avignon (coordination J. Davallon).

ensemble, des contextes institutionnels, la mise en œuvre empirique de l'interdisciplinarité se concrétise différemment ;

- un séminaire mensuel permet de découvrir et de se confronter en commun à la manière dont est mise en œuvre localement l'articulation entre les approches, pour chaque terrain.

Dans ce double échange, installé dans la durée et normé par des contraintes de production scientifique (mettre en œuvre un calendrier et des moyens de recherche, rendre des rapports d'étapes par terrain et pour l'ensemble des travaux) le dialogue interdisciplinaire permet pleinement tout à la fois :

- l'affirmation par chacun et la reconnaissance corrélative par les autres de la singularité des positions, des savoirs, des valeurs, des compétences individuelles ;
- la construction d'un bien commun que personne ne peut revendiquer à titre propre et qui ressemble pourtant énormément à quelque chose que l'on aurait pu penser ou élaborer soi-même.

En ce sens, le dialogue est sans cesse en tension dynamique : il n'est pas au service d'une construction cumulative en progrès constant, mais il met au service du collectif la possibilité d'agir dans un système de contradictions qui enrichit considérablement l'approche. Cette recherche est aujourd'hui en cours d'achèvement et débouche sur la récation d'un ouvrage collectif qui sera publié par le service Etudes et Recherche de la BPI du Centre Pompidou.

### ***Hommes et primates : entre gens de la nature et gens de la société***

Un autre programme de recherche dans lequel je suis engagée présente également les conditions d'un dialogue disciplinaire intense, au long cours, avec invention des modes d'articulation de différentes démarches pour un questionnement qui se construit en commun. Il s'agit du « hommes et primates en perspectives : faits techniques, culturels et cognitifs comparés », dirigé par Frédéric Joulain ( laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France)

Le programme comporte plusieurs composantes – en préhistoire, paléanthropologie, ethnologie, sociologie et éthologie – pour une approche comparée des faits techniques, sociaux et cognitifs chez les humains, préhumains et primates. Le projet s'est engagé dans différents terrains

archéologiques, éthologiques et anthropologiques qui se déroulent soit en milieu naturel (principalement en Côte d'Ivoire), soit en captivité (en France et en Belgique) dans le cadre de sous-équipes et de travaux individuels. Comme dans le programme « Lire, Ecrire, Récrire », l'interdisciplinarité s'incarne dans une pluralité de situations et surtout, à différentes focales : le programme se structure en terrains et équipes.

Ainsi, l'équipe<sup>117</sup> avec laquelle je travaille assume le volet anthropologique du programme. Suzanne de Cheveigné mène une analyse des discours médiatiques occidentaux de la distinction Animalité/Humanité, Homme/Singe. Nicolas Govoroff, Véronique Servais et moi-même analysons des phénomènes de communication dans les zoos. Ainsi, le volet anthropologique du programme accorde une large place à des contextes médiatiques et sociaux dans lesquels s'élaborent des discours et des comportements qui sont à la fois normés par les médias et les institutions, mais incarnés dans des situations observées de très près. Je me suis associée au projet en y investissant l'intérêt que je porte aux phénomènes de communication en contexte muséal et à l'exposition des animaux en musées et en zoos.

A l'intérieur de ce cadre, la complémentarité s'élabore peu à peu, elle n'est pas posée d'avance. Bien sûr nous avons décidé de travailler collectivement en ayant une certaine idée de cette complémentarité entre ethnographie, ethologie, sociologie et communication. Mais au fil des mois, cette complémentarité de projet, qui a permis de faire un pari, a laissé place au travail de construction en commun du questionnement commun et de l'articulation des méthodes, qui a fait apparaître bien des décalages et suscité le besoin d'une nécessaire intercompréhension. Les séances de travail ont été marquées, pour moi, par deux démarches qui ont créé sur deux plans très différents la conditions d'un dialogue interdisciplinaire :

- nous avons beaucoup réagi ensemble dans des visites de zoo, et à partir des matériaux iconiques et textuels, de manière très informelle, ce qui a permis de légitimer tous types de remarques et d'explorer des confrontations qui ne seraient jamais advenues dans un autre contexte ;
- nous avons réfléchi, à partir de la question des anthropomorphies et des l'anthropomorphisme méthodologique, à la mise en œuvre de questionnements et de protocoles communs. J'ai souvenir d'une séance particulièrement riche où nous avosn imaginé une manière de saisir des relations homme/animal sans en passer par la pré-détermination de ce qui « fait » communication.

---

<sup>117</sup> Les membres de l'équipe avec laquelle je travaille dans le cadre de ce programme sont F. Joulian (LAS, EHESS), S. de Cheveigné (CNRS), N. Govoroff (LAS), V. Servais (FNRS, Liège), Paris), E. Pouydebat (doctorante).



Au stade actuel, telles que le les saisi, les articulations entre les travaux des différents membres de l'équipe sont de deux types, mais elles sont en train d'évoluer.

En premier lieu, nous avons élaboré en commun un protocole d'analyse comparative du face à face homme/primate en zoo, qui évite de présupposer ce que sont des phénomènes de communication, mais qui tente d'objectiver des relations (en terme de distance et de symétrie par exemple).

En second lieu, nous commençons à articuler des approches très différentes d'un même terrain : le zoo. Nicolas Govoroff, ethnologue, analyse les relations entre les animaliers et les animaux. Véronique Servais analyse le face à face entre le visiteur et le singe. J'analyse l'expérience de visite globale et la place qu'y occupe la relation aux animaux.

Peu à peu, nous découvrons la manière dont chacun peut bouger à cause ou grâce à l'autre et notamment ce que chacun peut déléguer à l'autre : il y a contextualisation croisée des approches.

## **La mise en œuvre empirique de l'interdisciplinarité : de l'usage aux composites**

Pour évoquer la mise en œuvre empirique de l'interdisciplinarité, je reprendrai la définition des composites qu'Igor Babou et moi-même avons proposée pour l'un des quatre terrains du programme « Lire, écrire, réécrire » (BPI/DLL) : celui de la bibliothèque de l'ENS LSH :

Les phénomènes habituellement décrits en termes d'« usages » dès lors qu'ils impliquent des rapports à des objets techniques, apparaissent comme beaucoup trop complexes et hétérogènes pour que le rapport à la technologie puisse en épuiser la signification.

Notre objectif est de tenter de décrire et de formaliser des formations composites, ensemble de représentations sociales, de productions matérielles, de relations sociales et de normes organisationnelles, qui sont rendues accessibles par l'analyse des phénomènes habituellement décrits en termes « d'usages ». Nous choisissons la bibliothèque, en tant que dispositif d'organisation du savoir, qui mobilise intensivement l'informatique et les réseaux. Nous choisissons d'y observer des tâches réalisées par les personnels et usagers de la bibliothèque. En effet, notre terrain et nos unités d'observation sur le terrain doivent constituer des unités sociales et organisationnelles authentiques – c'est pourquoi nous ne partons pas de l'observation des réseaux en tant que tels, tout en restant à une échelle accessible à l'observation. Il s'agit d'un terrain au sens anthropologique. Le cadre d'analyse est quant à lui sémiotique.

En effet, nous cherchons à identifier, décrire et comprendre les processus qui permettent la matérialisation des formes d'organisation des savoirs dans un dispositif très normé comme la bibliothèque : comment se met en place après un déménagement, et dans une période d'informatisation des fonds, le système de la bibliothèque, avec ses objets, ses usages, et ses modes d'organisation ? Ceux-ci intègrent une part de normes collectives qui peuvent évoluer constamment, et une part d'initiatives individuelles qui peuvent à tout moment se constituer à leur tour en normes. Les nouvelles technologies jouent un rôle dans la dynamique de ces processus, et ce rôle ne peut être appréhendé que de l'intérieur du complexe dans lequel elles sont prises, soit en tant qu'objets, soit en tant que représentations.

Plus qu'une typologie des actes, des textes ou des représentations convoqués par les pratiques de lecture/écriture savantes, ce sont des configurations hétérogènes et dynamiques qu'il s'agit de décrire. Ces configurations, que nous qualifions de « composites », décrivent des situations de travail au sein desquelles des individus mobilisent à la fois des objets matériels et des représentations, réalisent des actions et mettent en œuvre des systèmes de normes ou des règles opératoires. Ces composites sont posés, par hypothèse, comme dynamiques : les éléments, actions et normes qui les constituent formeraient des systèmes se transformant au cours de l'évolution des tâches effectuées par les individus, et l'informatisation des textes et des pratiques de lecture-écriture en bibliothèque serait l'un des facteurs, et de loin pas le seul, participant à ces transformations »<sup>118</sup>.

Dans ce texte, par rapport à la recherche engagée précédemment à Lille 3, il y a eu dès le départ la volonté d'un protocole de recherche qui intègre des normes collectives, des modes d'organisations, des initiatives individuelles, et dans lequel on s'interdirait la possibilité de désigner une catégorie sociale « d'usagers » qui pré-construirait l'usage comme étant ce que font ceux qui sont les usagers du dispositifs (les lecteurs dans la bibliothèques). Cette fois-ci les usagers, par contrainte méthodologique, ne se confondent jamais avec un groupe récepteur du point de vue de l'institution. De plus, l'usage n'est de ce fait en aucun cas quelque chose qui achève un processus générant son inscription dans une organisation (l'insertion des nouvelles technologies à la bibliothèque). Dès lors, le terrain s'est imposé tout naturellement comme étant un cadre ayant déjà une pertinence sociale et organisationnelle. La confiance en la capacité de construire un objet à partir de la dissolution de la notion d'usage dans son approche classique est fondée sur le fait que le terrain constitue lui-même un cadre d'analyse.

Toujours par rapport à la recherche précédente sur les usages Internet à Lille 3, si l'on prend en compte uniquement l'intégration des dimensions organisationnelles et des différentes échelles articulées, de l'individu à l'institution, la bibliothèque est saisie

---

<sup>118</sup> Ce texte a été rédigé par Igor Babou et moi-même pour un rapport intermédiaire remis par l'ensemble de l'équipe au Service Études et Recherches de la BPI en mai 2001.

physiquement, avec son espace, ses contraintes matérielles, les objets textuels qui y circulent d'un bureau à l'autre, qui sortent ou qui y rentrent. La taille de la bibliothèque est suffisamment réduite pour que la saisie des articulations soit dense, avec de multiples recoupements. L'unité par laquelle on saisit les usages et les objets qu'ils génèrent est la tâche professionnelle, définie comme telle par l'acteur, en cohérence avec le terrain choisi à la fois dans sa propre logique et dans la nôtre.

Enfin, la sémiotique entre en scène, non pas pour analyser après coup des objets issus de la collecte sur le terrain (comme je l'aurais imaginé au départ dans ma représentation initiale de ce qu'était la complémentarité entre une approche ethnographique et une approche sémiotique), mais tout autrement : avec Igor Babou nous avons mis sur pied une autre façon de poser l'articulation anthropologie/sémiotique. Nous avons évité la partition des tâches spontanées qui attribuait à la sémiotique le travail sur corpus, alors que l'ethnographie des usages se verrait confinée au « terrain », à savoir aux entretiens et aux observations : d'une part la constitution du corpus relève entièrement du terrain et elle est déterminée par la conduite des entretiens (collecte d'objets, photographies, etc.), et d'autre part les entretiens transcrits deviennent un corpus textuel. L'ensemble des phénomènes observés sont alors articulés selon les trois registres de signification identifiés par Pierce : priméité, secondéité, tiercéité.

Les configurations hétérogènes et dynamiques que nous qualifions de « composites » décrivent des situations de travail au sein desquelles des individus mobilisent à la fois des objets matériels et des représentations (priméité), réalisent des actions (secondéité) et mettent en œuvre des systèmes de normes ou des règles opératoires (tiercéité). Un composite caractérise un ensemble de processus sociaux, techniques et sémiotiques mobilisés dans le cadre d'une tâche professionnelle décrite par les acteurs et observée à travers les objets qui sont produits ou manipulés à cette occasion. Ces composites constituent donc un objet construit par la recherche, défini *a priori*, qui nous permet de déplacer la notion d'usage en élargissant les dimensions prises en compte, tout en restant opératoire par la focalisation sur une tâche précise, les différentes tâches professionnelles décrites par les bibliothécaires. Cette articulation de catégories sémiotiques à un terrain et à une approche ethnographique a l'intérêt de pouvoir être mobilisée tant au niveau « micro » des tâches individuelles, qu'au niveau « macro » de la bibliothèque et de son

environnement. C'est à l'intérieur de cette notion de composite que nous nous situons pour observer la mise en œuvre, informatisée ou non, des pratiques de lecture-écriture.

Cette notion de composite est posée d'emblée comme un mode de conceptualisation dynamique qui nous aide tout simplement à rendre possible empiriquement l'ambition de poursuivre la logique des recherches sur les représentations sociales (ou les savoirs, tout simplement), en dépassant progressivement, terrain après terrain, recherche après recherche, les limitations liées aux contraintes empiriques habituelles.

Le composite est une représentation provisoire qui permet de « transporter » le plus longtemps possible des formations complexes et dynamiques, observées sur le terrain, dans l'espace mental de la recherche interdisciplinaire. C'est pourquoi je considère que le travail effectué en ce moment n'est qu'à son début.

## **Conclusion**

Ma conclusion, très brève, portera sur les deux principaux axes de mon programme de direction de recherche pour les années à venir.

### **La recherche sur la circulation des savoirs sociaux à partir de la notion de composite**

Je ne fais que commencer à penser la circulation des savoirs sociaux à l'aide de la notion de *composite* : il faut la tester et la faire vivre dans de nombreux terrains. Cette notion n'a pas pour objet la construction d'une théorie des savoirs sociaux. Elle est un mode d'articulation entre une pratique empirique et une ambition théorique, pour créer les conditions dans lesquelles il serait possible de maintenir le plus possible l'interdépendance entre les concepts et les observables, ou plutôt entre la conceptualisation et l'observation. Il s'agit de se tenir sur le fil du rasoir entre la tentation de construire un modèle qui se soutiendrait des relations logiques à d'autres concepts dans l'univers dense de la littérature de recherche mais qui serait insuffisamment attaché à des réalités sociales, et la tentation inverse de garder les réalités sociales telles qu'elles se présentent, déjà bien suffisamment conceptualisées par quantités d'acteurs sociaux. Le composite est une unité hétérogène qui se saisit dans l'enquête, mais qui ne correspond pas à une réalité pré-conceptualisée par des acteurs. Elle est elle-même sur le fil du rasoir entre une inscription de quelque chose (un « texte », au sens sémiotique et large du terme) et une condensation de quelque chose non

encore inscrit au moment de l'enquête. Elle nécessite d'être pensée en collectif parce qu'elle est pensée comme une unité dont la saisie dépasse les compétences individuelles de chacun, mais dont on devine qu'elle est possible à plusieurs.

### **La construction des conditions de la recherche**

Le programme ACI jeunes chercheurs « Sciences, médias et société » d'une part, et la demande de reconnaissance ministérielle d'une équipe de recherche en communication à l'ENS LSH d'autre part, sont l'occasion de tester des hypothèses sur des conditions de recherche qui soient cohérentes avec le type d'ambitions théoriques et empiriques exposées et avec le parti pris de réflexion et de formalisation des modalités de communication dans la pratique de recherche, notamment en collectif.

L'équipe ACI « Sciences, médias et société » travaille actuellement à confronter des approches (historique, sémiotique, sociologique) et des objets sur le thème de la diffusion de trois thèmes dans les expositions et à la télévision : les gènes, la radioactivité, le cerveau. Nous sommes dispersés géographiquement et la configuration est celle d'une équipe *ad hoc* réunie par un intérêt commun. Les chercheurs sont au nombre de cinq : Igor Babou, Soraya Boudia, Annie Gentes et moi-même, auxquels s'est récemment joint Jacqueline Chervin.

L'équipe de recherche « Communication Culture et Société » à l'ENS LSH fonde son projet sur un manifeste : une équipe de recherche est un espace utopique. Nous avons l'immense chance d'avoir pour mission de créer les conditions d'une pratique scientifique fondée sur la construction d'un bien commun, qui est un intérêt de connaissance : nous devons prendre en charge la critique qui a été formulée contre la banalité des enjeux qui animent cette pratique (enjeux de pouvoir, de prestige personnel, etc.), et pour cela, travailler à expliciter ce qui n'est une part d'ombre que dans la mesure où elle exerce une fascination et génère du pouvoir du fait d'être cachée. Le programme de l'équipe est fondé sur une volonté de mener des recherches collectives, à long terme, sur une base empirique. Ses recherches portent sur la circulation sociale des savoirs et servent une orientation de recherche plus large qui traverse actuellement le champ de la communication : la tentative de saisir des processus complexes et dynamiques en se fondant uniquement sur ce qui en est observable, à partir de différentes notions, différentes parce qu'elles intègrent des histoires disciplinaires différentes : il n'est pas important que l'un pense au média là où l'autre pense aux textes. Ou plutôt, si la différence est importante, il ne faut pas se tromper

quant à ce qu'elle signifie : il est légitime d'arriver aux mêmes questions par des chemins différents, c'est l'intérêt du champ de la communication que de pouvoir le permettre et l'intégrer à la pratique en collectif.

## BIBLIOGRAPHIE

- Augé, M., *La traversée du Luxembourg*, Paris : Hachette, 1985.
- Augé, M., *Un ethnologue dans le métro*, Paris : Hachette, 1986.
- Augé, M., *Non-lieux*, Paris : Seuil, 1992.
- Babou, I., « Des discours d'accompagnement aux langages : les nouveaux médias », in : *Études de Linguistique Appliquée n°112*, Didier Érudition, 1998, p. 407 à 420.
- Babou, I., *Science, télévision et rationalité : analyse du discours télévisuel à propos du cerveau – thèse de doctorat en sciences de l'Information et de la Communication*, Paris : université Paris 7, 1999.
- Bacon, F., *La nouvelle Atlantide — suivi de Voyage dans la pensée baroque par Michèle Le Dœuff et Margaret Llasera*, Paris : Payot, 1983.
- Bachelard, G., *Le rationalisme appliqué*, Paris : PUF, 1970.
- Barbier-Bouvet, J.-F., « La fin et les moyens : méthodologie des enquêtes sur la lecture », in : M. Poulain (sous la direction de) *Pour une sociologie de la lecture : lectures et lecteurs dans la France contemporaine*, Paris : Éditions du Cercle de la Librairie, 1988, p. 215-237.
- Bougnoux, D., *La communication contre l'information*, Paris : Hachette, 1995.
- Bourdieu, P., *Le sens pratique*, Paris : éditions de Minuit, 1980.
- Bourdieu, P., *La misère du monde*, Paris : éditions de Minuit, 1993.
- Breton, Ph., *Le culte d'Internet : une menace pour le lien social ?*, Paris : La découverte, 2000.
- Certeau (de) ; M., *L'invention du quotidien*, Paris : Gallimard, 1980.
- Cheveigné (de), S., *L'environnement dans les journaux télévisés – médiateurs et visions du monde*, Paris : CNRS éditions, 2000.
- Clifford, J., *Malaise dans la culture : l'ethnographie, la littérature et l'art au XX<sup>e</sup> siècle* [trad. Française], Paris : énsb-a, 1996.
- Combès, Y. et Fichez E. eds., « Éducation, formation : figure de l'utilisateur », *Cahier de la Maison de la Recherche n°5*, Lille, Université Lille 3, 1996.
- Coulon, A., *L'ethnométhodologie*, Paris : PUF, 1987.
- Davallon, J., *L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris : L'Harmattan, 1999.
- Davallon, J., « Communication politique et images au XVII<sup>e</sup> siècle », in : *MEI « Médiations et information » n° 10*, 1999, p. 126 à 160.
- Davallon, J. et Le Marec, J., « L'usage en son contexte : sur les usages des interactifs et des cédéroms », in : *Réseaux n°101*, Paris, CNET, 2000, p. 173-196.
- Davallon, J., Gottesdiener, H., Le Marec, J., *Premiers usages des cédéroms de musée*, Dijon : OCIM, 2000.

- Brochu, D., Davallon, J., Camirand, C., Gottesdiener, H., Le Marec, J., Lemieux, A., Poli, M.-S., Tari, K., *Les musées face à l'édition multimédia*, Dijon : OCIM, 1999.
- Camus, A., « Ecrans multimédias et usage des sens », in *Rencontres Médias 2 (1997-1998)*, Paris : éditions du Centre Georges Pompidou, 1999.
- Debary, O., « Les rythmes de la recherche, de la muséographie et du politique », in : *Anthropologie et actions culturelles, Actes des journées d'études Athis-Mons, 23-24 novembre 1999*, Cahiers de la maison de banlieue, centre culturel d'Athis-Mons, p. 63-71.
- Deshayes, S., Le Marec, J., Pouts-Lajus, S., Tiévant, S., *Observation et analyses d'usages des réseaux*, Paris : Ministère de la Culture et de la Communication, 1998.
- Devereux, G., *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion, 1980.
- Doise, W., et Palmonari, A., « Caractéristiques des représentations sociales », In : W. Doise et A. Palmonari (sous la direction de), *L'étude des représentations sociales*, Lausanne : Delachaux et Niestlé, p. 16. 1986.
- Eco, U., *La structure absente*, Paris : Mercure de France 1972.
- Eveno, E., et d'Iribrane, A., « Les utilisateurs comme co-concepteurs de services multimédia interactifs, le projet "Ville numérisée" à Parthenay », in : *Actes du colloque « Penser les usages »*, Bordeaux, 27-29 mai 1997.
- Farge, A., *Le goût de l'archive*. Paris : Seuil, 1989.
- Favret-Saada, J., *Les mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le bocage*, Paris : Gallimard, 1977.
- Fichez, E., « Industrialisation contre médiation », in *L'industrialisation de la formation, état de la question* sous la direction de P. Moeglin, Paris : CNDP, 1998.
- Fichez, E., Le Marec, J. et De Voghelaer, N., « Usages des réseaux en milieu universitaire : quelques articulations entre savoirs informels et normes académiques » contribution à paraître dans les actes du colloque « *Savoirs formels, savoirs informels* », UCL, Louvain la neuve, 14-15 décembre 2000.
- Flichy, P., *L'innovation technique : récents développements en sciences sociales, vers une théorie de l'innovation*, Paris : la Découverte, 1995.
- Foucault, M., *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard, 1969.
- Garfinkel, H., *Studies in methodology*, Englewood Cliffs : Prentice Hall, 1967.
- Geertz, C., *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir* [Trad. Française], Paris : PUF, 1986.
- Geertz, C., « Genres flous : la refiguration de la pensée sociale », in C. Geertz, *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris : PUF, 1986, [trad. française], p. 27-48.
- Geertz, C., « Le sens commun en tant que système culturel », in C. Geertz. 1986. *Savoir local, savoir global : les lieux du savoir*, Paris : PUF, 1986, [trad. française], p. 93-118.
- Gellereau, M. (sous la direction de), *Médiation des cultures : Actes des journées d'étude 26-27 mars 1999*, Lille : éditions du conseil scientifique de l'université Charles de Gaulle, 2000.
- Glaser, B.G. et Strauss, A.L., *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*, Hawthorne : Aldine de Gruyter, 1967.



- Goldstein, B., Le Marec, J., Pouts-Lajus, S. et Topalian, S., *Interactifs, fonctions et usages dans les musées*, Paris : Direction des Musées de France, 1996.
- Grize, J.-B., « *Logique naturelle et représentations sociales* », in D. Jodelet (sous la direction de), *Les représentations sociales*, Paris : PUF, 1989, p. 153-168.
- Habermas, J., *L'espace public*, Paris : Payot, 1996.
- Heinich, N., *L'art contemporain exposé aux rejets : études de cas*, Nîmes : éditions Jacqueline Chambon, 1998.
- Hennion, A., *La passion musicale : une sociologie de la médiation*, Paris : Métailié, 1993.
1. Jacobi, D., *La communication scientifique — Discours, figures, modèles*, Grenoble, P.U.G., 1999.
- Jacquinet, G. *Image et pédagogie*, Paris : PUF, 1977.
- Jacquinet, G. Introduction au colloque « Dispositifs et médiation des savoirs », UCL, Louvain-la-Neuve, avril 1998.
- Jeanneret, Y. *Ecrire la science. Formes et enjeux de la vulgarisation*, Paris : PUF, 1994.
- Jeanneret, Y., *Hermès au carrefour - Éléments d'analyse littéraire de la culture triviale*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, UFR- STD, Université Paris 7 - Denis Diderot, 1996.
- Jeanneret, Y., *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris : PUF, 1998.
- Jeanneret, Y. et Souchier, E., « Pour une poétique de l'écrit d'écran », in : *Xoana n° 6*, 1999, p. 97-107.
- Jeanneret, Y., « Informatic literacy : manifestations, captations et déceptions dans le texte informatisé », in *Spirales 28*, 2001, p. 11-32.
- Jodelet, D., « *Représentations sociales : un domaine en expansion* », in D. Jodelet (sous la direction de) *Les représentations sociales*, Paris : PUF, 1989 [réed. 1991], p. 35.
- Jouet, J., « Usages et pratiques des nouveaux outils de communication » in L. Sfez (sous la direction de), *Dictionnaire critique de la communication*, Paris : PUF, 1993.
- Jurdant, B., « Vulgarisation scientifique et idéologie », *Communications n°14*, 1969, p. 151 à 160.
- Jurdant, B., (sous la direction de). *Impostures scientifiques : les malentendus de l'affaire Sokal*, Paris : La Découverte-Alliage, 1998
- Lahire, B., « Risquer l'interprétation », in : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n°3, 1996, p. 61-88.
- Latour, B., *La science en action*, Paris : La Découverte, 1989.
- Latour, B., *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*, Paris : Synthélabo - collection les Empêcheurs de penser en rond, 1996.
- Latour, B. *L'espoir de Pandore : pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris : La Découverte, 2001.
- Lecourt, D., *Déclarer la philosophie*, Paris : PUF, 1997.
- Le Marec, J., *Dialogue ou labyrinthe ? La consultation des catalogues informatisés par les usagers*, Paris : éditions du Centre Georges Pompidou, 1989.

- Le Marec, J., « L'interactivité, rencontre entre visiteurs et concepteurs » in : *Publics et Musées n°3*, 1993, p. 91-109.
- Le Marec, J., *Le visiteur en représentations : l'enjeu des études préalables en muséologie*, Thèse de doctorat, Université Jean Monnet de Saint-Étienne, 1996.
- Le Marec, J., « Le multimédia dans les musées : valorisation du singulier et représentation du tout », in : *ICHIM 97, 4<sup>ème</sup> conférence internationale sur l'hypermédia et l'interactivité dans les musées*, École du Louvre 3-5 septembre 1997, p. 42-46.
- Le Marec, J., « Interactivité et multimédia : lieux communs revisités par l'usage », in *Rencontres Médias 2 (1997-1998)*, Paris : éditions du Centre Georges Pompidou, 1999.
- Le Marec, J., 1999. « Écran du regard, regards à l'écran », in : L. Gervereau (sous la direction de), *Peut-on apprendre à voir ?* Paris : Ensb-a, 1999.
- Le Marec, J., et Rebeyrotte, J.-F., « Les relations écoles-musées en contexte exotique : l'interculturel au carré », in : M. Gellereau (sous la direction de), *Médiation des Cultures, Actes des journées d'études 26-27 mars 1999*, Maison de la Recherche Université de Lille 3, Lille : Conseil Scientifique de l'Université Charles de Gaulle, Lille 3, 2000.
- Le Marec, J., « Dialogue interdisciplinaire sur l'interactivité » in : *Communication et langages n°120*, 2001, p. 97-112.
- Le Marec, J., « L'analyse des usages en construction : quelques points de méthode », in : E. Guichard (sous la direction de) *Comprendre les usages de Internet*, Paris : éditions ENS ULM, 2001, p. 146-156.
- Le Marec, J., « L'usage et ses modèles : quelques réflexions méthodologiques », in : *Spirales, n°28*, 2001, p. 105-122.
- Lenclud, G., « Le Grand Partage ou la tentation ethnologique », in : G. Althabe, D. Fabre, G. Lenclud (sous la direction de) *Vers une ethnologie du présent*, Paris : éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992, p. 9-38.
- Lenclud, G., « La mesure de l'excès » In : *Enquête n°3 « Interpréter, surinterpréter »*, 1996. p. 11 à 30.
- Lévy, P., *L'intelligence collective : pour une anthropologie du cyberspace*, Paris : La Découverte, 1997.
- Mallein, Ph. et Toussaint, Y., « Diffusion, médiation, usage des TIC » in *Culture technique n°24*, 1992, p. 219-226.
- Moeglin, P., « Télématique : de la recherche sur les usages aux usages de la recherche », in : *Bulletin du CERTEIC n°12*, 1991, p. 23-50.
- Moscovici, S., *La psychanalyse, son image et son public* [rééd. 1976], Paris : PUF, 1961.
- Peirce, C.-S., *Écrits sur le signe*.- Paris : Seuil, 1978.
- Perriault, J., *La logique de l'usage - Essai sur les machines à communiquer*, Paris : Flammarion, 1989.
- Piaget, J., *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris : PUF, 1947.
- Poulain, M., *Lectures privées, lectures publiques*. Habilitation à diriger des recherches, Université de Provence, 1995.
- Proulx, S., « Usages des technologies d'information et de communication : reconsidérer le champ d'étude ? », in : *Actes du Congrès SFSIC 2001*, Paris, 10-13 janvier 2001.

- Quéré, L., *Des miroirs équivoque : aux origines de la communication modernes*, Paris : Aubier Montaigne, 1982.
- Quéré, L., *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique : essai d'épistémologie des sciences sociales*, Paris : L'Harmattan, 1999.
- Raichvarg, D. et Jacques, J. *Savants et ignorants — Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris : Seuil, 1991.
- Réseaux n°60 « Les médiations », Paris : CENT :1993.
- Olivier de Sardan, J.-P., « La violence faite aux données », in : *Enquête « Interpréter, surinterpréter »*, n°3, 1996, p. 31-60.
- Schiele, B., *Le musée des sciences : montée du modèle communicationnel et recomposition du champ muséal*, Paris : L'Harmattan, 2001.
- Schiele, B. « Note pour une analyse de la notion de coupure épistémologique », in : *Communication Information*, vol. VI, n°2/3, p. 43-98.
- Schwartz, O., *Post-face : l'empirisme irréductible*, in : Anderson, N., [édition originale de 1923], *Le hobo : sociologie du sans abri*, Paris : Nathan, 1993, p. 265-309.
- Souchier (E.). *Lire et écrire : éditer – des manuscrits aux écrans autour de l'œuvre de Raymond Queneau*. Habilitation à diriger des recherches, UFR- STD, Université Paris 7 - Denis Diderot ,1998.
- Sperber, D., *Le savoir des anthropologues*, Paris : Hermann, 1982.
- Sperber, D., et Wilson, D., *La pertinence – communication et cognition*, Paris : éditions de Minuit, 1989.
- Stengers, I., *La volonté de faire science : à propos de la psychanalyse*, Paris : synthélabo - collection Les Empêcheurs de penser en rond, 1992.
- Stengers, I., *L'invention des sciences modernes*, Paris : La Découverte, 1993.
- Todorov, Tzvetan, *Qu'est ce que le structuralisme ? Poétique*, Paris : éditions du Seuil, 1968.
- Toussaint, Y. et Mallein, Ph., « Diffusion, médiation, usages des technologies de la communication et de l'information, in : *Culture technique* n° 24, 1992.
- Vedel, T., « Sociologie des innovations techniques et usages : introduction à une socio-politique des usages », in Vitalis, A., *Médias et nouvelles technologies : pour une sociopolitique des usages*, Rennes : Apogée, 1994.
- Véron, É. et Levasseur, M., *Ethnographie de l'exposition*, Paris : BPI — Centre Georges Pompidou, 1991.
- Vitalis, A., (sous la direction de), *Médias et nouvelles technologies : pour une socio-politique des usages*, Rennes : Apogée, 1994.